



Le Québec sceptique

Promouvoir la pensée rationnelle et l'esprit critique

La confiance en la science

**Perspective philosophique, post-modernisme,
dérives idéologiques, militantisme politique**



Autres sujets abordés

**Psychothérapie psychodynamique, Tylenol et
autisme, végétalisme, intelligence artificielle,
attaques à la seringue, théorie de la Terre plate**

Les Sceptiques du Québec

Mission

Les Sceptiques du Québec inc. est une association à but non lucratif fondée en 1987. Ses principaux objectifs sont : 1) Encourager la pensée critique et rationnelle dans le cadre de l'analyse de croyances et d'idéologies diverses. Cela inclut l'étude d'allégations de nature pseudoscientifique ou faisant appel au surnaturel. Nous favorisons une argumentation logique, factuelle ou fondée sur la démarche scientifique. 2) Diffuser de l'information scientifique.

Notre scepticisme n'est pas une prise de position ni une attitude de négation. Nous ne soutenons aucune des idées de groupes conspirationnistes ou négationnistes, tels les groupes antivax ou climatonégationnistes.

Au contraire, **notre scepticisme s'apparente au doute méthodique, essentiel au succès de la démarche scientifique.** Notre scepticisme est **une attitude de questionnement rationnel et un principe de précaution.** Personne n'est à l'abri de l'erreur, à commencer par nous-mêmes. Douter n'a pas pour but de ralentir ou d'empêcher le progrès, mais plutôt d'éviter ou de détecter puis de corriger les erreurs, notamment les conclusions déjà décidées à l'avance. Le fardeau de la preuve revient aux personnes qui avancent l'existence de phénomènes ou en proposent des explications.

Historique

Les objectifs de l'association ont évolué depuis 1987. Au début, les membres s'attaquaient surtout aux croyances ésotériques et paranormales, en évitant la critique des religions. C'est à ce moment que le concours de prédictions a été instauré, ainsi que le défi Sceptique (actuellement fermés ; un compte-rendu du défi Sceptique a été publié dans le numéro 103 de la revue, p. 46-51).

Au fil des ans s'est ajoutée l'analyse critique des croyances religieuses, tel le créationnisme. Les pseudomédecines, les fausses nouvelles et les théories de conspiration ont fait l'objet d'articles critiques. Des textes de vulgarisation scientifique, ou de nature plutôt philosophique, et des opinions bien argumentées se retrouvent également dans notre revue.

Plus récemment, nous avons élargi nos analyses critiques aux idéologies. Et comme ces idéologies ont eu des impacts en politique et sur certains enjeux sociaux, cela a parfois mené à la publication d'opinions controversées. Notre intention ici est de favoriser la réflexion et les discussions sur ces sujets en nous appuyant, autant que possible, sur des données scientifiques solides.

Les Sceptiques du Québec

L'association compte près de 300 membres et abonnés à travers le Québec, dont une quinzaine de membres actifs qui sont tous des bénévoles (à l'exception du rédacteur en chef qui reçoit une compensation financière).

Les fonds, amassés principalement grâce aux adhésions à l'association, aux abonnements à la revue *Le Québec sceptique* et aux dons, servent à financer nos activités (revue, conférences mensuelles, site Web et Facebook).

Autre contenu sceptique

Plusieurs blogueurs, groupes ou associations sceptiques sont aussi actifs dans le monde, sans compter les services de recherches/enquêtes des grands médias. Nous recommandons tout spécialement l'Association française pour l'information scientifique (AFIS) et sa revue *Science et pseudo-sciences* et, du côté anglophone, les revues *Skeptical Inquirer* et *Skeptical Inquiry* publiées, respectivement, par la Skeptics Society et par le Committee for Skeptical Inquiry.

Nous recommandons aussi le balado *Dérives*, avec Olivier Bernard, et l'émission télévisée *Le gros laboratoire*. Finalement, nous soulignons l'excellent travail de l'Agence Science-Press et de l'Organisation pour la science et la société de l'Université McGill.



Des affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires.

Carl Sagan (1934-1996)
Astronome et vulgarisateur

Le QUÉBEC SCEPTIQUE

5048, rue Woodland
Pierrefonds (Québec)
H8Z 2A2

Site Web : sceptiques.qc.ca
Courriel : info@sceptiques.qc.ca

Rédacteur en chef

Michel Belley

Rédaction

Normand Baillargeon
Éric Coulombe
Serge Larivée
Michel Toulouse
Gabriel Martin
Lloyd H. Robertson
Robert Bartholomew
Louis Dubé

Illustrations

Michel Belley

Comité de rédaction

Philippe Thiriart
Romain Gagnon
Diane Brouard
Francis Laurin
Gabriel Lepage
Michel de Oliveira

Correction

Isabelle Charland (resp.)
Caroline Cloutier
Mario Labelle
Daniel Crevier

Abonnement : 3 numéros : 35 \$ (PDF : 20 \$).

<https://sceptiques.qc.ca>

© Les Sceptiques du Québec 2025

Envoi de publication
Enregistrement # 40050851
ISSN 0843-865X

Les propos tenus dans les articles du *Québec sceptique* sont sous la responsabilité des auteurs et ne représentent pas la position des **Sceptiques du Québec inc.**

Un droit raisonnable de réponse sera accordé à quiconque en fera la demande.

Numéro 118 – Sommaire

Page	Articles	Auteurs
	LA CONFIANCE EN LA SCIENCE	
3	Perspectives philosophiques sur la confiance en la science par temps troubles	Normand Baillargeon
20	Quelques problèmes supplémentaires liés aux sciences	Michel Belley
24	Une présentation « woke » au congrès de l'Association des communicateurs scientifiques	Michel Belley
28	La stagnation méthodologique de la sociologie est liée à son orientation politique de gauche	Jukka Savolainen
	PSYCHOTHÉRAPIES	
29	La psychothérapie psychodynamique	Éric Coulombe et Serge Larivée
35	Les aînés ont-ils vraiment besoin de la psychanalyse... fut-elle brève ?	Éric Coulombe et Serge Larivée
44	La psychanalyse et les humanités	Joel Paris
44	Les dérives idéologiques de l'American Psychological Association : du schisme scientifique au militantisme politique	Michel Belley
	SCIENCE ET SANTÉ	
46	Le végétalisme chez les enfants : réponses aux critiques	Romain Gagnon et Michel Belley
50	Le Tylenol, utilisé pendant la grossesse, augmente-t-il le risque d'autisme ?	Michel Belley
	ARTICLES DIVERS	
52	Est-ce un fantôme ?	Michel Belley et Michel Toulouse
54	Le niqab à l'isoloir : un débat mal centré ?	Gabriel Martin
55	Briser les barrières : promouvoir la raison et le respect dans un monde divisé	Lloyd Hawkeye Robertson
56	Soyez vigilant lorsque vous interrogez une intelligence artificielle si vous ne connaissez pas déjà la réponse	Lloyd Hawkeye Robertson
58	Une série d'attaques « fantômes » à la seringue dans l'est du Canada suscite l'inquiétude	Robert E. Bartholomew
61	La « théorie » de la Terre plate	Louis Dubé
	LES SCEPTIQUES DU QUÉBEC	
2	Dans ce numéro...	Michel Belley
64	Suggestions de lecture	
68	Adhésion et abonnement	

Page couverture : Bien des gens perdent confiance en la science, et en la vaccination en particulier. Pourtant, la vaccination a permis de contrôler et même d'éradiquer certaines maladies graves, comme la rougeole et la poliomyélite, dans bien des pays. (Image de Pete Linforth sur Pixabay)

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025.

Dans ce numéro

Plusieurs articles de ce numéro abordent le thème de la confiance que porte la population en la science en général, confiance qui semble nettement s'éroder ces derniers temps.

La confiance en la science

Dans un premier article, **Normand Baillargeon**, philosophe, aborde directement cette question : il commence par définir les notions de « confiance » et de « science », puis souligne certaines dérives idéologiques – qui émanent, malheureusement, du milieu universitaire lui-même – qui contribuent à la perte de confiance envers les sciences en général.

Dans l'article suivant, **je** souligne moi-même quelques autres problèmes associés aux sciences. J'y ajoute aussi, dans les notes, quelques expériences personnelles.

Les dérives idéologiques se manifestent également au sein de certaines associations professionnelles, comme cela a été le cas lors du récent congrès de **l'Association des communicateurs scientifiques** du Québec. Le courriel que je leur ai adressé est reproduit dans mon article consacré à ce sujet.

Pour compléter cette section, j'ai traduit le résumé d'un texte de **Jukka Savolainen** sur la stagnation méthodologique de la sociologie, liée à son orientation politique de gauche.

Psychothérapies

Dans le champ de la psychologie apparaissent aussi des dérives significatives, notamment avec la psychanalyse.

Les deux textes de **Coulombe et Larivée** montrent comment la psychanalyse réapparaît sous l'étiquette de « psychothérapie psychodynamique ». Dans un premier texte, ces auteurs dressent une perspective historique de la psychologie clinique, qui est suivie d'une première analyse critique de cette « psychothérapie psychodynamique ». Le second texte s'oppose à l'application de cette méthode aux personnes âgées, telle que recommandée par Gagnon et ses collaborateurs.

Pour compléter ce sujet, vous trouverez la traduction d'une section d'un texte de **Joel Paris** qui explique comment les concepts obscurs de la psychanalyse peuvent séduire les partisans du post-constructivisme et des théories critiques présents dans certains départements de « sciences humaines » (ou humanités).

Enfin, je reviens sur le thème principal de ce numéro en soulignant la dérive idéologique récente de **l'American Psychological Association**, faisant suite – des années plus tard – à sa mise de côté de la psychologie

expérimentale (abordée dans le premier texte de Coulombe et Larivée).

Science et santé

L'article de **Romain Gagnon et moi-même** sur les risques possibles du végétalisme chez l'enfant – paru dans plusieurs journaux et dans le dernier numéro de la revue – a suscité de nombreux commentaires. Je réponds ici aux principales critiques.

Donald Trump et Robert F. Kennedy Jr. ont affirmé, à tort, que le Tylenol (acétaminophène) pris pendant la grossesse serait responsable de l'augmentation des cas d'autisme. J'en propose ici une analyse critique, ainsi qu'un examen des publications avançant cette hypothèse.

Articles divers

De temps à autre, on nous interroge sur la poursuite du « défi Sceptique » (qui a été suspendu pour manque de temps et de personnel) ou sur des phénomènes étranges et apparemment inexpliqués. Nous présentons ici un cas typique : l'apparition d'un « fantôme » sur l'agrandissement d'une photo d'un château, accompagné de la réponse de **Michel Toulouse** à la question de savoir si cela peut réellement être un fantôme.

L'article suivant, de **Gabriel Martin**, propose une mise au point à la suite du texte de Romain Gagnon sur « le niqab dans l'isolement », publié dans le précédent numéro de la revue.

Suivent les traductions de deux textes de **Lloyd Hawkeye Robertson**, psychologue et président du New Enlightenment Project, une association humaniste. Dans le premier, il expose les causes de la dégradation des échanges entre différents groupes sociaux et propose une piste de solution. Le second met en garde contre les prétendues affirmations des « intelligences artificielles » et leurs biais, dus notamment au choix des bases de données et aux méthodes d'entraînement. La vigilance est recommandée.

Après les attaques « fantômes » à la seringue en Angleterre, puis en France, c'est maintenant au tour des jeunes gens du Québec d'être piqués... **Robert E. Bartholomew** dresse un bilan de ce phénomène, qui tient davantage de la panique sociale que de la réalité.

Enfin, nous reproduisons la section d'un livre de **Louis Dubé** sur l'astronomie portant sur la « théorie » de la Terre plate. Les différentes représentations de la Terre plate sont analysées de façon critique.

Bonne lecture !

Michel Belley, rédacteur en chef

Perspectives philosophiques sur la confiance en la science par temps troubles

Normand Baillargeon

Résumé : Cet article traite de la question de la **confiance** en la science. Il commence par définir les concepts de confiance et de science, puis examine de nombreuses tendances troublantes, bien documentées et récentes, dans la recherche universitaire. Une fois mieux comprises, ces tendances, malheureusement, diminuent la confiance accordée à la science.

Des pistes sont avancées pour mettre en place des mesures permettant de corriger ces dangereuses tendances, lesquelles sont pour l'essentiel attribuées à deux facteurs : la commercialisation de la vie intellectuelle et une large adhésion à plusieurs des thèses du postmodernisme.



L'un des tout premiers microscopes (1745-1765)
(Source : Daderot, [Wikimédia](#))

Je souhaite ici apporter un éclairage philosophique — et donc s'appuyant d'abord sur des analyses conceptuelles — sur la vaste et complexe question de la confiance en la science.

Le sujet que je vais aborder est particulier. Je suis en effet, et ce depuis plusieurs années déjà, et avec un nombre que je pense grandissant de scientifiques, de philosophes et de sceptiques appartenant au courant du scepticisme scientifique, profondément troublé par des **dérives** en certains cas extraordinaires que donne parfois aujourd'hui à voir la science, ou plus précisément

certaines de ses composantes. Ces dérives, à mon sens, alimentent et continueront d'alimenter une désolante perte de confiance à l'endroit du savoir et de la science. Ses possibles conséquences pourraient être gravissimes.

Je vais tenter d'analyser cette situation et, pour ce faire, procéderai en quatre moments.

Je commencerai par définir ces deux concepts dans la formulation du problème que je souhaite aborder, à savoir celui de confiance, d'une part, et celui de science, de l'autre.

Le premier, le concept de confiance, est un de ces concepts que j'aime appeler « socratique », en ce sens que nous l'utilisons constamment ou du moins le présupposons, mais aurions du mal à dire clairement et exactement ce qu'il signifie. Je rappellerai ici des travaux philosophiques qui permettent, à mon sens avec justesse, de dire ce qu'il faut entendre par confiance.

Le deuxième concept, celui de science, fait depuis toujours l'objet d'incessants débats, notamment en théorie de la connaissance et en philosophie des sciences. Mais il est par définition impossible de traiter de la confiance en la science sans dire d'abord ce qu'on entend par science. Je proposerai ici une définition de la science qui me semble non polémique et à partir de laquelle je travaillerai ensuite.

Le deuxième moment de ce texte avance d'abord une idée que je pense inattaquable, à savoir que personne n'est en mesure de toujours et pleinement satisfaire aux exigences conceptuelles permettant d'accorder ou non sa confiance lorsqu'il s'agit du vaste univers de la science.

Comment, cela étant, peut-on, raisonnablement, accorder ou refuser sa confiance à une production scientifique (ou se présentant comme telle)? J'énumérerai ici quelques moyens et compétences grâce

auxquels le citoyen ou le scientifique sorti de son domaine de compétence pourra raisonnablement décider d'accorder ou de refuser sa confiance, ou au moins une part de celle-ci, à des écrits, des recherches, des travaux.

Le troisième moment de ce texte montre, sur un grand nombre d'exemples soigneusement choisis et que je pense percutants, qu'il est, compte tenu de ces critères avancés précédemment, raisonnable de ne pas accorder sa confiance à certaines productions scientifiques ou se présentant comme telles.

Le quatrième et dernier moment de ce texte, après avoir souligné la gravité de ce qui est en jeu ici, propose quelques explications permettant de comprendre le fort troublant phénomène mis en évidence et suggère, très modestement, des manières de lutter contre lui.

1. Confiance et science : analyses conceptuelles

Comme je l'ai dit plus haut, j'aime appeler socratique le concept de confiance parce que nous l'utilisons ou le présumons constamment. Socrate, on le sait – ou du moins ce que nous en a dit Platon – se faisait un devoir et un plaisir de demander à des gens qui pensent savoir et devraient, en raison de leur activité, savoir ce qu'est tel ou tel concept, de le définir. On découvrirait alors souvent un troublant gouffre de l'ignorance derrière le voile de la certitude.

La confiance

Prenant cette pratique pour modèle, attardons-nous au concept de confiance, dont il faut avoir une idée la plus claire possible pour faire sur la science le travail que nous envisageons d'accomplir. On me permettra de raconter une histoire.

Voici Claire. Elle se lève très tôt ce matin au son de son réveille-matin qu'elle s'empresse de faire taire pour ne pas réveiller son conjoint. Descendue à la cuisine, elle ouvre la radio et apprend que dans telle région du monde, une grave catastrophe naturelle vient de se produire et elle songe alors à cet organisme à qui, chaque mois, elle donne de l'argent justement pour qu'il puisse intervenir dans des cas semblables. Elle prépare ensuite son petit-déjeuner, à commencer par ce café équitable qu'elle et son conjoint achètent depuis des années. Avant de partir pour le rendez-vous qu'elle a très tôt ce matin-là, elle laisse une note à son conjoint lui rappelant que c'est à lui d'aller chercher leur fille à la garderie cet après-midi. Elle monte dans sa voiture que le garagiste, voisin de chez eux, a eu la gentillesse de rapporter hier soir après avoir

fait les réparations qui s'imposaient. En route vers son rendez-vous, elle se rappelle qu'elle devra en fin de journée passer chez le pharmacien pour faire remplir la prescription que lui a donnée son médecin.

On en conviendra sans doute : l'idée de confiance est présente un peu partout dans cette histoire, même si Claire n'y pense pas explicitement dans chacun des cas. Mais si on lui avait demandé si elle avait confiance que son réveille-matin allait la réveiller au bon moment, elle aurait certainement répondu oui et dit pourquoi. Il en va de même (avec des qualifications qui s'imposent et que nous comprendrons mieux en ayant défini le concept de confiance) pour ce qui est de l'organisation à laquelle elle donne des sous pour venir en aide aux gens affligés de catastrophes naturelles ; pour ce café supposé équitable qu'elle consomme depuis toujours ; pour le fait que la personne avec qui elle a rendez-vous sera bien à ce rendez-vous ; pour la conviction que son conjoint ira bien chercher leur enfant ; que le garagiste a bel et bien réparé la voiture ; que le médecin lui a donné la prescription qui convient et que le pharmacien saura la préparer comme il se doit.

Ces diverses confiances accordées sont-elles ou non justifiées ? Pour répondre à cette question, il faut avoir une idée de ce qu'est exactement la confiance. Des philosophes qui ont réfléchi à cette question ont proposé une définition claire du concept de confiance qui me semble juste et importante et dont je me servirai ici¹. Elle recourt à deux critères.

Le premier est que je dois penser, et idéalement être convaincu, que la personne, l'organisme, l'entité à laquelle j'accorde (ou non, selon le cas) ma confiance, possède les connaissances, les compétences, les habiletés nécessaires pour accomplir ce qu'il ou elle prétend accomplir.

Cette condition est nécessaire, mais insuffisante : c'est qu'il se peut que cette personne, cet organisme, cette entité, possède en effet ces nécessaires connaissances, compétences et habiletés, mais qu'on veuille me tromper. Le médecin que je consulte peut être correctement formé, mais s'appeler Mengele². Le deuxième critère est donc l'absence de volonté de tromper, de mentir, de duper, de causer du tort.³

Si on revient sur les épisodes de la petite histoire contée plus haut et qu'on y applique ces deux critères, on verra sans mal, je pense, que les cas diffèrent considérablement.

¹ Pour une bonne introduction à ce sujet, je suggère : Katherine Hawley, *Trust. A Very Short Introduction*, Oxford University Press, London, 2013.

² NDLR Josef Mengele est un officier allemand de la Schutzstaffel (SS), criminel de guerre qui exerça comme médecin dans le camp d'extermination d'Auschwitz durant la Seconde Guerre mondiale. Maillon actif de la Shoah et de la Porajmos, il participa à la sélection des déportés voués à un gazage immédiat et réalisa diverses expérimentations « médicales » meurtrières sur de nombreux détenus. ([Wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Josef_Mengele))

³ NDLR On ne parlera pas ici de circonstances qui pourraient temporairement ébranler la confiance qu'on a envers quelqu'un : retard involontaire, panne, accident...

Claire sait d'expérience qu'elle peut faire confiance à son réveille-matin pour la sortir de son sommeil à l'heure demandée et que celui-ci ne la trompera pas. Elle verra vite en conduisant sa voiture si le garagiste a bien fait la réparation qui s'imposait et, le cas échéant, elle continuera de lui accorder sa confiance.

Pour le café équitable, c'est plus complexe. Si on lui demande ce qui justifie la confiance qu'elle accorde au produit en l'achetant, elle avouera sans doute qu'elle ne peut en être certaine et que seule l'appellation « équitable », peut-être imméritée, l'incite à penser que ce café est équitable et qu'on ne veut pas la tromper en le qualifiant ainsi.

Je vous laisse réfléchir aux autres cas de cette histoire (le compagnon devant aller chercher l'enfant, la personne qui sera – ou non – au rendez-vous, le médecin, le pharmacien) et je pense que vous conclurez vous aussi qu'il faut des savoirs, qu'on ne possède pas toujours, pour décider si la personne, l'organisme, l'entité, possède ces nécessaires connaissances, compétences, et habiletés, et si elle veut, ou ne veut pas, nous tromper. Pour en revenir au café équitable, un expert sur le sujet pourra sans doute, connaissant bien ce marché et les acteurs qui le composent, dire immédiatement et avec assurance si ce café est bien ce qu'il prétend être et, si ce n'est pas le cas, qu'on cherche à tromper des consommateurs.

La science

S'agissant de la science, dont le médecin et le pharmacien donnent une idée du vaste univers de ses applications, les choses deviennent vite encore plus complexes. Que faut-il entendre exactement par ce concept de **science** ? Ce terrain, on le sait, est hautement polémique. Mais on ne pourra avancer dans la réflexion amorcée ici sans une compréhension préalable de ce que ce concept recouvre.

En voici une définition, que j'espère non polémique.⁴

La science est un mode de connaissance, une manière de connaître le réel, de produire du savoir. Elle cherche à établir ce qui est **vrai**, étant admis que la vérité existe.

Elle se décline en diverses catégories. La première les distingue selon leur objet.

Certaines sciences, en effet, étudient, ambitionnent de faire connaître, des aspects, des composantes du monde qui nous entoure, du monde **empirique**, des faits ; d'autres sciences ne portent pas sur des faits entendus en ce sens, mais sur autre chose, qu'on appellera souvent, pour marquer cette différence, des formes. On aura compris que le vaste univers de la logique et des mathématiques constitue ces sciences couramment

appelées **formelles**. Là, et seulement là, on peut, au sens fort et strict de ce terme, **démontrer** des propositions.

Les sciences empiriques se déclinent en sciences humaines (ou sociales) et sciences de la nature, et diffèrent donc par leurs objets. Certaines sciences, ou du moins des parties d'entre elles (comme la biologie ou l'anthropologie) peuvent être considérées comme appartenant aux deux catégories. Leurs méthodologies comprennent l'observation et l'expérimentation. Chaque fois, les objets étudiés sont la résultante d'une construction théorique et souvent s'éloignent, voire sont en opposition avec ce que l'expérience courante nous a enseigné. Ces objets, des phénomènes, sont reliés entre eux par des relations exprimées dans des lois, lesquelles, à leur tour, sont comprises par des concepts interreliés composant des théories. Le degré de développement d'une science empirique et expérimentale se mesure notamment par le nombre et la valeur des lois et des théories qu'on y trouve. La valeur de vérité de ces lois et théories ne relève pas de la démonstration, comme dans les sciences formelles, et elles sont en ce sens, en droit du moins, toujours révisables. D'immenses débats, dans lesquels il est inutile d'entrer ici, concernent les modalités de vérification et de validation de ces faits, lois et théories. Une chose est cependant importante et doit être rappelée : avec le temps, les sciences évoluent, se transforment, révisent leurs lois et théories et cherchent à s'approcher de plus en plus du vrai.

Ce travail s'accomplit par une communauté de chercheurs et en conformité avec des vertus épistémiques qui demandent qu'on puisse débattre, qu'on soumette ses idées et hypothèses à l'épreuve des faits, selon des modalités reconnues, mais en principe toujours débattables. Il existe typiquement des regroupements de chercheurs qui ont notamment pour mission d'assurer la pratique de ces vertus et la conformité à l'éthique qu'elles commandent.

La science est indéniablement un des plus importants facteurs de progrès de l'humanité depuis des siècles, ceci à travers les innombrables applications technologiques qu'elle rend possibles.

La pseudoscience

Tout ce qui précède est certes sommaire et banal, mais il reste que ces idées permettent de donner d'importantes pistes afin de distinguer la science de ce qui ne l'est pas, à savoir la **pseudoscience**. Sa définition par Mario Bunge m'a toujours semblé particulièrement éclairante. Rappelons-la.

Plutôt que de se limiter à un critère unique (comme la possibilité de réfutabilité proposée par Karl R. Popper),

⁴ NDLR Un point de vue différent sur la définition de science a été abordé dans la revue, avec Sébastien Point. Selon lui, la « démarche Hypothèse-Expérimentation-Validation est le socle de la science ». Ainsi, selon lui, les domaines de recherche basés sur l'observation ne sont pas de la science, mais autre chose. Voir : Sébastien Point, [Reconnaître les pseudosciences et les pseudoscientifiques](#), *Le Québec sceptique* n° 111 (août 2023), p. 62-65 et Michel Belley et Sébastien Point, [Les sciences humaines à l'épreuve...](#), *Le Québec sceptique* n° 111 (août 2023), p. 66-69.

Bunge indique diverses composantes qui forment un continuum par lequel la pseudoscience peut, et de plus en plus clairement selon sa conformité à ces critères, s'incarner⁵. En voici quelques-uns qui pourraient nous être utiles un peu plus loin :

– Dans une pseudoscience, on trouve, le temps passant, peu de changements, et ceux qui surviennent, limités, sont le plus souvent le « résultat de controverses ou de pressions extérieures plutôt que de recherches scientifiques ».

– Ses autoproclamés scientifiques « ne mènent aucune recherche scientifique » ou seulement « des pratiques de recherche qui sont défectueuses selon les normes scientifiques ».

– L'entité qui les accueille ou héberge le fait pour des raisons pratiques et notamment économiques.

– On y trouve nombre « d'entités irréelles ou du moins non certifiables » et « un *ethos* qui, loin de faciliter la libre recherche de la vérité, préconise la défense acharnée du dogme, y compris par la tromperie si nécessaire ».

– Son bagage formel (comme des modèles mathématiques, des données statistiques, des tests d'hypothèses) est modeste, voire inexistant. De plus, « une pseudoscience n'apprend rien ou presque des autres domaines cognitifs [...] et ne contribue que peu ou pas du tout au développement d'autres domaines cognitifs ».

– Elle s'intéresse beaucoup plus à des problèmes pratiques concernant la vie humaine (en particulier comment se sentir mieux et influencer les autres) qu'à des problèmes cognitifs et donc, elle « n'inclut pas les buts typiques de la recherche scientifique, à savoir la découverte de lois ou leur utilisation pour comprendre et prédire des faits ».

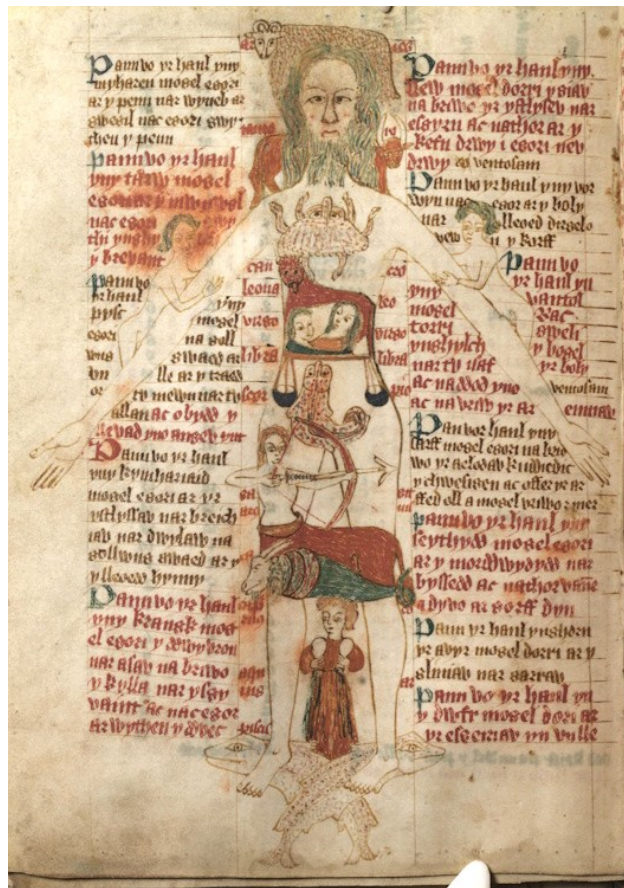
Ceci posé, comment décider si on peut ou non accorder sa confiance à des productions scientifiques ?

Je propose dans la section qui suit quelques pistes permettant de répondre à cette question.

2. Des outils pour aider à correctement accorder (ou non) sa confiance

Je tiens pour acquis et suis convaincu qu'on m'accordera que personne ne possède toutes les connaissances nécessaires pour décider, à chaque fois et dans tous les domaines, si l'objet qu'on juge – ouvrage, article, conférence, entretien, etc. – provient d'une source qui possède les compétences nécessaires pour se prononcer et ne souhaite pas nous tromper.

Certes, certaines personnes possèdent ces compétences pour un domaine scientifique particulier et il est vraisemblable que celles-ci leur donnent aussi une certaine capacité à en juger dans des domaines proches.



Un exemple de pseudoscience : The Zodiac Man, un diagramme représentant le corps humain et des symboles astrologiques, accompagné d'instructions expliquant l'importance de l'astrologie d'un point de vue médical. Tiré d'un manuscrit gallois du XVe siècle. (Wikimédia)

Pour être clair : un docteur en physique possède ce qui est nécessaire pour juger de ce qui est avancé dans ce domaine et cette compétence lui permet sans doute, bien souvent, d'étendre cette compétence, disons, en mathématiques ou sur un texte de philosophie des sciences portant sur la physique. Mais devant un article de sociologie, il est comme nous devant des textes dans un domaine autre que celui dans lequel nous sommes formés, et comme le grand public devant un texte scientifique ou de vulgarisation parlant de tel ou tel domaine scientifique. Cette situation est plus que jamais répandue, notamment en raison de l'accès aux travaux de la science par tout ce qu'en disent les médias et par le jusque-là inégal accès aux publications scientifiques ou de vulgarisation que permettent Internet et les médias sociaux.

Comment procéder, alors ?

Le jugement qui sera porté pourra en certains cas être fondé sur des connaissances qu'on possède sur la science dont il est question. Un article qui prétend que la

⁵ Mario Bunge, « [What Is Pseudoscience?](#) », *Skeptical Inquirer*, Vol. 9, Fall 1984, p. 36-46.

Terre est plate et qui soutient que personne n'a jamais pu démontrer qu'elle est ronde fera penser à Ératosthène (vers 276 av. J.-C. – vers 194 av. J.-C.) et à sa géniale estimation de la circonférence de la Terre et à bien d'autres choses encore.

Mais ce sont surtout des caractéristiques très générales de la science, comme certaines de celles évoquées dans la définition donnée plus haut, qui seront ici utiles et même déterminantes.

Je suggère qu'on pourra alors convoquer les critères suivants :

1. On cherchera à savoir ce que pense de ce qui est avancé la communauté professionnelle des scientifiques – si du moins elle existe – comme l'ordre des médecins, et autres semblables ;
2. On voudra vérifier que ce qui est avancé a pu être, a en effet été ou pourra être, le cas échéant, débattu, critiqué, remis en question, surtout si cela est polémique ;
3. On voudra vérifier la possibilité, si ce qui est avancé est à première vue improbable, voire impossible, de se le faire expliquer par des experts – qui nous diront, pour prendre un exemple fameux, comment un jumeau, partant en voyage à très grande vitesse, n'aura plus le même âge que son frère à son retour ;
4. On voudra s'assurer que ce qui est avancé l'a été en suivant les normes internes de validation de la science, en respectant ses vertus épistémiques et en particulier que cela a été publié, après avoir été revu par des pairs, dans une revue crédible ;
5. On portera une attention particulière à la nécessaire absence de biais de toutes sortes pouvant porter atteinte à l'objectivité et à la recherche désintéressée de la vérité, en particulier à des intérêts financiers ou idéologiques ;
6. On se rappellera le caractère en droit toujours révisable des théories des sciences empiriques et l'ouverture à la possibilité de la réfutabilité de ce qui est avancé : il s'ensuit que si ce qui est avancé est nouveau et même contraire à ce qu'on sait, on l'avance avec modestie et en étant ouvert à des vérifications, des mises à l'épreuve qui s'imposent.

Je vais à présent énumérer un très grand nombre d'exemples devant lesquels, je pense, toute personne raisonnable et capable de déployer les outils que je viens d'énumérer devrait raisonnablement conclure qu'ils mettent à mal, au moins sur chacun de ces cas précis, la confiance qu'elle est prête à accorder à la science au nom de laquelle est avancé ce qui est ici soutenu. Pris tous ensemble, je pense raisonnable de conclure que c'est la confiance en certains secteurs ou domaines de la science que ces exemples incarnent qui sont alors mis à mal puis, par voie de conséquence et en partie au moins, en la science elle-même.

Ces exemples, je tiens à le dire, ne sont nullement anodins et proviennent de sources qui, a priori, méritent qu'on leur accorde toute notre confiance, étant admis

qu'on a toutes les raisons de penser qu'elles possèdent les savoirs, compétences et habiletés requises pour soutenir ce qu'elles soutiennent et qu'elles ne souhaitent pas nous tromper. Ce sont, comme on va le voir, ces deux critères qui sont, à chaque fois, individuellement ou conjointement, mis à mal. Ces exemples couvrent un large éventail de disciplines et sont produits dans un grand nombre de pays : mais le caractère universaliste de la science interdit qu'on y voie ici un biais de sélection.

3. Mise à l'épreuve de ces outils sur quelques troublants exemples

Des institutions vacillent...

J'ai appelé « ennemi intérieur » l'adhésion par une institution ou certains de ses membres ou composantes à des normes et pratiques en contradiction avec ce que celle-ci prétend et doit incarner.

C'est vers des incarnations de cet ennemi intérieur aux terrifiants effets que je souhaite d'abord attirer l'attention.

Revue prédatrice

Ahmed Mousa est bien content : son article portant sur la prévalence de la phobie sociale chez les étudiants de premier cycle à l'université a été accepté par la revue *International Journal of Social Science and Humanities*.

L'article, chose plutôt rare, et même plus que rarissime, a été accepté tel qu'il était soumis, et ce dès le lendemain de sa soumission. Bravo ! On travaille vite à l'*International Journal of Social Science and Humanities*.

Vite... et bien ?

M. Mousa n'en est pas certain.

C'est que son article comprend des tableaux erronés ; comporte des erreurs méthodologiques majeures, par exemple quand l'échantillon d'étudiants dans le résumé de l'article est de 700, tandis que dans la section méthodologie il est de 500, puis de 800.

La prévalence de la phobie étudiée est ici de 55,8 %, mais ailleurs dans le texte, elle est de seulement 25,8 %.

Des erreurs élémentaires en mathématiques sont commises.

Des données épidémiologiques sont affirmées, mais sans aucune référence pour les crédibiliser.

Pire encore, si possible, du côté éthique, il est rapporté que l'accord du Comité éthique de l'université à laquelle travaille M. Mousa n'a pas été obtenu pour le travail qu'il a fait !

Enfin, celui-ci sait avoir « commis des erreurs grammaticales telles que "it are" [un peu comme : je sont] et "they was" [un peu comme : ils sontaient], qui ne peuvent pas être découvertes si on se contente de jeter un œil rapide sur le manuscrit. Tout cela sans parler d'autres erreurs académiques comme "le fait de ne pas citer les références des échelles utilisées, de ne pas

signaler les associations significatives et d'utiliser des échelles dont la cohérence interne est très faible⁶." »

Mais, et à une vitesse vertigineuse on l'a vu, l'article a néanmoins été accepté par *l'International Journal of Social Science and Humanities*, une publication qui, sur son site Internet, se déclare être une « revue indexée, à comité de lecture, évaluée par les pairs et en libre accès. » Pour y être publié, il ne reste plus à M. Mousa qu'à... payer, le plus vite possible, le montant d'argent qui lui a été demandé.

Vous avez deviné. Pour M. Mousa (il s'appelle en réalité Ramzi Hakami), cet article est un test qu'il faisait passer à cette revue. Il est concluant : elle ne respecte pas les normes qu'elle prétend suivre et incarner.

Ce qui a mis M. Hakami sur cette piste, on était alors en 2017, c'est le fait qu'on commençait à ce moment à de mieux en mieux apercevoir l'immense place de ce qu'on appelle couramment désormais les revues prédatrices et leur impact sur la science et la recherche scientifique, sur leur crédibilité et sur la confiance qu'on peut leur accorder.

C'est un libraire, Jeffrey Beall, qui a commencé à dresser et à mettre à jour la liste de ces revues prédatrices⁷. En 2017, il cesse de la publier, mais elle est encore accessible et périodiquement mise à jour⁸. On compte aujourd'hui au moins plusieurs centaines de ces revues. L'affaire, on le devine, a fait grand bruit et suscité de vifs débats, avec des revues et organisations se défendant d'être coupables de publier des articles contre argent sonnante et de le faire au mépris des normes académiques.

En 2013, la revue *Science* a envoyé à 304 revues, dont 137 étaient sur la liste de Beall, un article contenant des erreurs telles « que tout lecteur compétent le jugera impubliable ». De cette liste, 82 % ont accepté le texte en question⁹.

Un article qui vient de sortir sur ce troublant sujet m'est d'un intérêt tout particulier. Je lis en effet, à chaque numéro, l'excellente publication où cet article est paru : *Mind, Brain and Education*. Je n'avais et n'ai toujours aucune raison de la penser prédatrice. Mais voilà. Par

trois fois, la sérieuse revue s'est fait avoir et le reconnaît. Et si l'expression « revue prédatrice » vous était inconnue, en voici une autre du même univers que ce récent article dans cette revue¹⁰ vous fera connaître : usine à publication ; *paper mill* en anglais.

Les usines à publications

Le sujet reste mal cerné, comme l'est aussi son ampleur. Hakami, dans l'article cité, avance qu'il pourrait y avoir quelques milliers (*thousands*) de telles revues prédatrices et se fonde pour ce faire sur la liste de Beall et d'autres sources. Quoi qu'il en soit, ce qu'on sait est profondément troublant.

On sait par exemple que des entreprises vendent la possibilité de devenir coauteur d'un article sur lequel on n'a rien fait ; vous permettent de signer un article écrit par des auteurs fantômes ; vous aident à contourner le processus d'évaluation par les pairs ; et vous permettent de publier dans des revues-bidon. Plagiat, falsification et même fabrication de données sont alors courants et le phénomène va certainement s'accroître avec l'intelligence artificielle et sans doute rendre plus difficile encore la détection de ces écrits.

Une récente étude¹¹ publiée dans *Nature* rapporte qu'une analyse inédite communiquée à la revue « suggère qu'au cours des deux dernières décennies, plus de 400 000 articles de recherche présentant de fortes similitudes textuelles avec des études connues produites par des usines à publications ont été publiés. Environ 70 000 d'entre eux ont été publiés rien que l'année dernière [...] L'analyse estime que 1,5 à 2 % de tous les articles scientifiques publiés en 2022 ressemblent étroitement à des travaux produits par des usines à publications. Parmi les articles de biologie et de médecine, ce taux s'élève à 3 %.

Ce phénomène, sitôt qu'il est connu et il l'est désormais de plus en plus, est évidemment de nature à miner la confiance qu'on peut avoir en la science. L'intention de tromper est en effet ici manifeste et on a de plus de sérieuses raisons de douter des compétences dont on se réclame.

⁶ Ramzi Hakami, « [Predatory Journals: Write, Submit, and Publish the Next Day](#) », *Skeptical Inquirer*, Volume 41, no 5, sept./oct. 2017.

⁷ Une intéressante définition de ces revues et leurs éditeurs a été proposée par trois chercheurs : « Les revues et éditeurs prédateurs sont des entités qui privilégient leur intérêt personnel au détriment de la recherche et se caractérisent par des informations fausses ou trompeuses, des écarts par rapport aux meilleures pratiques éditoriales et de publication, un manque de transparence et/ou le recours à des pratiques de sollicitation agressives et indiscriminées ». Gruniewicz, A. et al., « Predatory Journals: No definition, no defence » *Nature*, 576, p. 210-212.

⁸ « Potential predatory scholarly open-access publishers ». On trouvera [ici](#) la liste originale et ses mises à jour.

⁹ Bohannon, John, « [Who is afraid of peer review](#) », *Science* 324, octobre 2013, p. 60-65. Sur ce sujet, voir aussi : Julien Hernandez, [Après avoir lu cet article, vous n'aurez plus la même image de la science](#), *Futura-sciences* ; on y rapporte que « Springer, l'éditeur du célèbre journal *Nature*, vient de lancer une série de nouveaux journaux ultraspecialisés : Discovery. Une pratique prédatrice venant s'ajouter à celles déjà en place. »

¹⁰ Matusz, Pawel J., Abalkina, Anna et Bishop, Dorothy V. M., « The Threat of Paper Mills to Biomedical and Social Science Journals: The Case of the Tanu.pro Paper Mill in *Mind, Brain, and Education* », *Mind, Brain, and Education*, vol. 19, No 2, p. 90-100.

¹¹ Van Noorden, R., « How big is science's fake-paper problem? », *Nature*, 2023, 623, p. 466-467.

Que certains chercheurs (pas tous, sans doute, car certains auront agi de bonne foi et auront été trompés) aient recours à ces usines à publications et revues prédatrices est une désolante forme que peut prendre l'ennemi intérieur.

Quand l'idéologie s'en mêle

Je veux à présent attirer l'attention sur une autre catégorie de phénomènes qui, dès qu'ils sont connus, sont eux aussi de nature à miner la confiance qu'on peut avoir en la science. On notera que dans tous ces cas, des chercheurs souvent éminents ont dénoncé ce qui se passait et que cela seul suffirait à miner la confiance du public qui voit d'un côté, des affirmations douteuses et surprenantes et, de l'autre, la confirmation que quelque chose, manifestement, ne va pas, puisque ces affirmations sont rejetées par des personnes et des institutions en apparence compétentes.

Nous entrons cette fois sur le terrain de l'idéologie.

La « science » maorie

Les Maoris sont un peuple autochtone d'origine polynésienne habitant les îles Cook et la Nouvelle-Zélande. Leur savoir, leur mode de connaissance s'appelle *mātauranga Māori*.¹²

Comme chez tant de peuples, dans tant de traditions, on y trouve des pratiques et des manières de les comprendre qui sont parfois étonnantes et justes, mais aussi, parfois, manifestement fausses.

Ces connaissances alléguées et ces pratiques ont toujours été et sont encore d'un grand intérêt historique, sociologique, ethnologique. Elles peuvent même parfois être vraies. Mais est-il raisonnable de les enseigner dans les cours de science comme constituant du savoir scientifique ?

C'est ce que propose en 2021 un rapport récent d'un groupe de travail gouvernemental du NCEA (*National Certificate of Educational Achievement*, de Nouvelle-Zélande) sur les changements proposés au programme scolaire Māori qui vise à assurer la parité du mātauranga Māori avec les autres corpus de connaissances certifiées par le NCEA (en particulier les épistémologies occidentales et pakistanaises).¹³

Ce changement inclut la description suivante dans le cadre d'un nouveau cours : « reconnaître comment la science et le mātauranga Māori peuvent contribuer à résoudre des problèmes mondiaux ; reconnaître que le mātauranga Māori et les savoirs du Pacifique reposent sur une compréhension solide et fondée sur des preuves du monde naturel ».

Si vous pensez que quelque chose cloche ici, si vous y soupçonnez une forme d'étalage de vertu d'adolescent, que l'on confond savoirs traditionnels et science, mythes invoquant dieux et déesses et « d'abondantes preuves bien documentées, des essais menés en double aveugle, des révisions par les pairs, des prédictions quantitatives vérifiées avec précision dans des laboratoires du monde entier », vous n'êtes pas seul. L'éminent biologiste Richard Dawkins, de passage en Nouvelle-Zélande, et dont j'ai repris les mots, le pense aussi et le dira clairement¹⁴.

Mais s'opposer à ces normes et pratiques instituées a un prix. Sept scientifiques manifesteront leur désaccord dans un article publié dans la revue *Listener*. Je laisse Dawkins raconter la suite :

Trois membres de la NZ Royal Society ont été menacés d'une enquête inquisitoriale. Deux d'entre eux, dont l'éminent scientifique médical Garth Cooper, lui-même d'origine Māori, ont démissionné (le troisième est malheureusement décédé). [...] La lettre de démission [de Garth Cooper] citait l'incapacité de la société à soutenir la science contre son dénigrement en tant qu'« invention de l'Europe occidentale ». Il a également été visé par une plainte (non approuvée par la NZRS) selon laquelle « insister pour que les enfants Māori apprennent à lire est un acte de colonisation »¹⁵.

Votre confiance en la science et ses institutions en aura sans doute pris un coup...

Cette manière de penser et ce qu'elle implique se répandent vite un peu partout. On affirme que des manières indigènes de connaître sont certes différentes, mais qu'elles produisent des savoirs qui valent ceux que produit la science occidentale, comme si celle-ci, colonialisme occidentalocentriste oblige, a tout fait pour les minorer et invisibiliser.

En mars 2025, la prestigieuse revue *Nature* publiera un article¹⁶ reprenant ces thèses. Jerry Coyne et Luana Maroja, revenant sur ces tendances, écrivent avec raison :

Les modes de connaissance autochtones comprennent généralement des connaissances pratiques, qui incluent des observations sur l'environnement local et des pratiques utiles développées au fil du temps, y compris, dans le cas des Mātauranga Māori, d'anciennes méthodes de navigation et la meilleure façon d'attraper des anguilles. Mais la connaissance pratique n'est pas la même chose que l'étude systématique et objective de la nature, exempte d'hypothèses sur

¹² NDRL Sur le sujet des « connaissances » maories propagées par les corps enseignants, voir : Robert E. Bartholomew, L'engouement des Maoris pour l'astrologie en Nouvelle-Zélande, *Le Québec sceptique* n° 117 p 50-54.

¹³ NCEA Education, [Change 2 – Equal status for mātauranga Māori in NCEA](#)

¹⁴ Richard Dawkins, « [There's only one "Way of Knowing": Science](#) »

¹⁵ Idem.

¹⁶ Oscar Allan, « How researchers can work fairly with Indigenous and local knowledge », *Nature*, 17 mars 2025.

les dieux et les esprits, qui constitue la science moderne. Confondre les modes de connaissance indigènes avec la science moderne sèmera la confusion dans l'esprit des étudiants, non seulement sur ce qui constitue la connaissance, mais aussi sur la façon dont elle est perçue¹⁷.

Dans le même esprit et tout récemment, la *Simon Fraser University* de la Colombie-Britannique a entrepris, comme on le lira sur la page de présentation de ce [programme](#), de décoloniser et d'« indigéniser » (*indigenize*) le vaste domaine appelé en anglais : STEM, à savoir celui des Sciences, de la Technologie, de l'Ingénierie (Engineering) et des Mathématiques. On y dit notamment qu'il s'agit d'un outil « destiné à aider les enseignants et les étudiants en STEM à commencer à décoloniser leur propre esprit et leur pratique avant d'essayer d'intégrer dans leur recherche et/ou leur enseignement les modes de connaissance et d'existence autochtones ».¹⁸

Si des doutes vous prennent devant ce que vous lirez et verrez là, sachez que des scientifiques, de leur côté, sont avec vous. Par exemple Jerry Coyne, qui dit voir surtout dans tout cela un « étalage de vertu fait en sacrifiant les pratiques d'un peuple indigène » fait au mépris de la science et de l'université¹⁹.

On aura compris que nous sommes ici sur un tout autre terrain, où l'idéologie domine. Bien d'autres troublantes voire dangereuses dérives idéologiques de la biologie sont rapportées par Jerry Coyne et Luana Maroja et faute de pouvoir m'y attarder, je me contenterai de les rappeler, en soulignant qu'elles sont bel et bien présentes dans les publications académiques, comme on le verra en lisant ce texte.

D'autres dérives idéologiques en biologie

Alan Sokal, dont nous reparlerons plus loin, rappelle dans un article récent que « l'ensemble du corps médical américain, de l'*American Medical Association* à l'*American Academy of Pediatrics* en passant par l'*American Psychological Association*, l'*American Psychiatric Association* et même les *Centers for Disease Control and Prevention*, insistent aujourd'hui pour dire que le sexe – mâle ou femelle – est, selon les termes de l'AAP, « une assignation qui se fait à la naissance »²⁰.

Il suffit de suivre l'actualité pour savoir à quel point est devenue un peu partout présente et polémique la

question de la définition du sexe, qui ne devrait pourtant poser aucun problème du strict point de vue biologique avec la réalité des gamètes de la reproduction sexuée chez les espèces comme la nôtre²¹.

Outre la négation de la réalité biologique du sexe et de sa binarité et ce qui précède sur la « science autochtone », on **dénoncera** dans le texte signé Coyne et Maroja :

- l'idée que toutes les différences comportementales et psychologiques entre les hommes et les femmes sont dues à la socialisation ;
- l'idée que la psychologie évolutionniste, et donc l'étude des racines évolutionnistes du comportement humain, est de la fausse science reposant sur des hypothèses réfutées ;
- l'idée que nous devrions éviter d'étudier les différences génétiques présentées comme pouvant expliquer des différences, par exemple de comportement, entre les individus ;
- enfin, l'idée que la race et l'ethnicité sont des constructions sociales, sans véritable signification scientifique ou biologique.

Le dossier EDI (équité, diversité, inclusion)

On pourra penser que les sciences naturelles, hormis celles qui, en raison de leur objet, vont aborder des questions qui concernent l'être humain (l'anthropologie, la biologie, l'écologie, la médecine, par exemple), sont largement exemptes de ces dérives. Il semble pourtant que ce ne soit pas entièrement ou pas toujours le cas.

Qu'on en juge sur ces exemples.

Voici Sabine Hossenfelder, une physicienne et vulgarisatrice scientifique allemande. Elle dirige le groupe de recherche *Superfluid Dark Matter* au *Frankfurt Institute of Advanced Studies*. Elle a soumis un projet de recherche sur l'inflation, mais celle-ci n'a rien à voir avec celle des marchés dont parlent les économistes : il s'agit de l'inflation cosmique. Son projet a cependant été rejeté, parce qu'elle n'a pas expliqué en quoi sa recherche est pertinente... du point de vue des questions liées « au sexe, à la race et à la diversité ». Michael Shermer, qui rapporte ce fait, demande s'il se pourrait que ce soit... parce que toutes ces questions n'ont absolument aucun rapport avec l'objet de la recherche²² ?

Ce cas n'est hélas pas isolé et les exigences en matière de EDI au Canada en font sourciller plus d'un. On se

¹⁷ Jerry Coyne et Luana Maroja, « [The Ideological Subversion of Biology](#) », *Skeptical Inquirer*, Vol. 47, No 4 ; traduction : [La subversion idéologique de la biologie](#), *Le Québec sceptique* n° 112, p 12-25.

¹⁸ NDRL Sur le sujet de la décolonisation, 1) l'*American psychological association* fait la promotion de la « decolonial therapy ». Voir : a) Jon Mills (20 janv. 2024), [What Happened to the American Psychological Association? Critical therapy antidote](#); b) Thema S. Bryant (1 oct. 2023), [Column : Psychologists must embrace decolonial psychology American psychological association](#). 2) L'Université Concordia fait aussi la promotion de la décolonisation des sciences : Sébastien Point, [Projet canadien de « décoloniser la lumière » : L'intelligence déconstruite](#), *Le Québec sceptique* n° 113 (avril 2024) p 51-55.

¹⁹ Jerry Coyne, « [Simon Fraser University tries to decolonize and indigenize STEM](#) ». 18 décembre 2024.

²⁰ Alan Sokal, « [Woke invades the sciences](#) », *The Critic*, 14 May 2024.

²¹ Les cinq didactiques vidéos que François Chapeau consacre à ce sujet sont accessibles à : <https://lesexestbinaire.com>

²² Michael Shermer, « [Why Woke Failed](#) », 5 juin 2025.



FIG. 3. Drake stands up immediately after Iris assigns problems to his group. Image description: Drake (pseudonym) faces a whiteboard, standing, and is reaching for the marker. Paris is seated at the table, facing away from Drake. Gail is standing opposite Paris, standing up.

Capture d'écran d'une section de l'article de Robertson et Hairston sur la blanchité – et le tableau blanc –, paru dans une revue de physique.

souviendra ici du cas du professeur-chercheur en chimie Patanjali Kambhampati, de l'Université McGill. Sur le formulaire canadien de demande de subvention du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, vous devez dire que vous allez privilégier l'embauche d'assistants de recherche conformément à ces fameuses politiques EDI. Le professeur Kambhampati a écrit qu'il ne considérerait que les compétences des candidats. Il assure que c'est ce qui lui a valu le rejet de sa demande²³.

Venons-en à d'autres manifestations de cette emprise idéologique sur le savoir avec cette fois une certaine posture critique sur l'idée de science.

Science, occident, blanchité...

Voici le début du résumé d'un article²⁴ paru en mars 2022 dans une très respectable revue de physique qui publie des articles qui ont été revus et approuvés par les pairs.

Dans le cadre de la blanchité, l'organisation de la vie sociale s'articule autour d'un centre et de marges et est fondée sur la domination, le contrôle et une figure transcendante à laquelle on attribue systématiquement et structurellement une valeur supérieure à celle des autres figures. Dans cet article, nous synthétisons la littérature des études critiques sur la blanchité (Critical Whiteness Studies) et de la théorie critique de la race (Critical Race Theory) pour articuler des marqueurs

analytiques de la blanchité, et nous utilisons ces marqueurs pour identifier et analyser la blanchité telle qu'elle se manifeste dans une interaction dans une classe d'un cours d'introduction à la physique.

On reconnaît là un certain vocabulaire et on devine déjà les irréfutables conclusions auxquelles la recherche va aboutir. Mais on a très hâte d'entendre comment tout cela se concrétise, s'incarne, dans un cours d'introduction à la physique.

Tout y passe – puisque tout confirme la thèse avancée que rien ne pourra contredire. On trouvera donc, parmi les désolantes incarnations de cette blanchité : « une représentation particulière de l'énergie, les valeurs de la physique [...], les normes sociales liées au genre et la structure de l'enseignement », sans oublier... le tableau blanc. Que dans d'autres pays il soit nommé un tableau noir ne changerait sans doute rien puisque ceux-ci, on ne peut que le constater, reproduisent cette structure de la blanchité nommée plus haut. Voyez plutôt :

les tableaux blancs affichent des informations écrites pour la consommation publique ; ils attirent l'attention sur eux-mêmes et, dans ce cas, soutiennent le centrage d'une représentation abstraite et de la personne qui se tient à côté d'elle, en train de présenter. Ils collaborent avec la culture organisationnelle blanche, où les idées et les expériences prennent de la valeur (deviennent plus centrales) lorsqu'elles sont écrites²⁵.

²³ Il la raconte et en tire les enseignements dans : « [Patanjali Kambhampati: My 'lived experience' tells me that diversity, inclusion and equity is antithetical to human liberty](#) », *National Post*, 20 juillet 2022.

²⁴ Amy D. Robertson et W. Tali Hairston, « [Observing whiteness in introductory physics: a case study](#) », *Physical Review Physical Education Research*, 18, 010119 (2022).

²⁵ Op. Cit..

La prestigieuse revue *Nature Human Behaviour* publie quant à elle en 2022, en éditorial,²⁶ un texte qui fera beaucoup réagir. Sa prémisse et son objectif sont clairs [notre traduction] :

La science a trop longtemps été complice de la perpétuation des inégalités structurelles et de la discrimination dans la société. Avec ce guide, nous faisons un pas en avant pour y remédier.

On poursuit :

Nous soulignons également l'importance d'un langage respectueux et non stigmatisant pour éviter de perpétuer les stéréotypes et de nuire aux individus et aux groupes. L'avancement des connaissances et de la compréhension est un bien public fondamental. Dans certains cas, cependant, les préjugés potentiels pour les populations étudiées peuvent l'emporter sur les avantages de la publication. Un contenu académique qui porte atteinte à la dignité ou aux droits de groupes spécifiques, qui suppose qu'un groupe humain est supérieur ou inférieur à un autre simplement en raison d'une caractéristique sociale, qui contient des propos haineux ou des images dénigrantes, ou qui promeut des perspectives privilégiées ou d'exclusion, soulève des questions éthiques qui peuvent nécessiter des révisions ou supplanter l'intérêt de la publication.

Les réactions négatives n'ont pas manqué. Préjudice « potentiel » ? Mais qui en décide ? Propos haineux, images dénigrantes... dans un texte scientifique ? Qui les identifie ? Selon quels critères ? Suffit-il qu'une personne ou un groupe se sente offensé par une idée pour que le texte dans lequel elle apparaît ne soit pas publié dans *Nature Human Behaviour* ?

La réaction de Steven Pinker est représentative de ce qu'a suscité cet éditorial :

Journalistes et psychologues, prenez note : *Nature Human Behaviour* n'est plus une revue scientifique évaluée par les pairs, mais un organe de mise en œuvre d'un credo politique. Je n'y agirai plus comme arbitre sur des textes, je n'y publierai plus et je ne citerai plus cette revue (comment savoir si les articles ont été vérifiés pour leur véracité plutôt que pour leur caractère politiquement correct) ?²⁷

Il y a peut-être pire encore. En mai 2024, une recherche parue dans une revue aux textes évalués par les pairs et

signée par une équipe multidisciplinaire d'auteurs provenant de la médecine, du droit, de la chimie, de la biologie, des sciences de la vie, des statistiques et des mathématiques rapportait que :

« de plus en plus, les agences de financement STEMM (science, technologie, ingénierie, mathématiques et médecine) demandent aux candidats au financement d'inclure un plan de promotion de la DEI (« diversité, équité et inclusion ») dans leurs propositions et de consacrer une partie du budget de recherche à sa mise en œuvre », assurant que « ces mandats portent atteinte à la liberté académique des chercheurs et à la production impartiale des connaissances nécessaires au bon fonctionnement de la démocratie ».

Ces agences de financement sont les quatre grands acteurs de ces domaines aux États-Unis, à savoir le National Institutes of Health ; la National Science Foundation (NSF) ; le Department of Energy (DOE), et la National Aeronautics and Space Administration (NASA)²⁸.

Dans leur analyse, ils se demandent sur quoi repose cette pratique dommageable pour le savoir qui exige des candidats « d'inclure un plan de promotion de l'EDI » dans leur demande de subvention. L'objectif est ici que chaque groupe composant la société participe à proportion de sa composante de la population à « toutes les activités de la société et [obtienne] des résultats proportionnels de ces activités. » Mais, et nous voici sortis du domaine des faits et entrés dans celui de l'idéologie :

les résultats disproportionnés (en ce qui concerne la science, tels que les publications, les financements, les citations, les salaires et les récompenses), ou disparités, sont axiomatiquement attribués à des facteurs systémiques, tels que le racisme et le sexisme systémiques, sans tenir compte d'autres explications (Sowell, 2019, 2023)²⁹.

Des affirmations telles que « la présence de disparités est la preuve d'un racisme systémique »³⁰ ou encore « la méritocratie est un mythe » sont largement propagées en dépit de leur imprécision et de l'absence de données concrètes à l'appui. De même, les principes qui sont au cœur de l'idéologie de l'EDI – tels que la diversité est synonyme d'excellence, les équipes diversifiées sont

²⁶ « [Science must respect the dignity and rights of all humans](#) », *Nature*, Vol 6, Aout 2022.

²⁷ Steven Pinker, sur X. Accessible à : <https://x.com/sapinker/status/1563179979667476482>

²⁸ Efimov IR, Flier JS, George RP, Krylov AI, Maroja LS, Schaletzky J, Tanzman J, Thompson A. « [Politicizing science funding undermines public trust in science, academic freedom, and the unbiased generation of knowledge](#) », *Front Res Metr Anal.*, 9:1418065. Doi: 10.3389/frma.2024.1418065, 15 avr. 2024.

²⁹ Sowell, T. (2019). *Discrimination and Disparities*. New York: Basic Books; Sowell, T. (2023). *Social Justice Fallacies*. New York : Basic Books.

³⁰ NDLR Sur une analyse critique de certains éléments supposément liés au racisme systémique, voir : Robert Lynch, Quantifier les privilèges : ce que la recherche sur la mobilité sociale nous apprend sur l'équité aux États-Unis, *Le Québec sceptique* no 117, p 38-43.

plus performantes que les équipes homogènes et l'avancement des femmes est entravé par des préjugés – ne reposent pas sur une base factuelle solide, en particulier lorsqu'ils sont appliqués à la science.³¹

Tout cela, qui met à mal le travail scientifique et les normes sur lesquelles il repose – notamment la recherche désintéressée de la vérité à l'abri des contraintes idéologiques et la méritocratie – mine la confiance en la science et ses institutions, non seulement des scientifiques eux-mêmes, conscients de ces défauts, mais aussi du public qui, faut-il le rappeler, finance ces travaux. Cette confiance est pourtant nécessaire « pour que les experts, le public et les législateurs collaborent efficacement à la résolution de problèmes urgents, tels que le climat, l'énergie et les pandémies. La méfiance à l'égard de la science constitue également un terreau fertile pour le déni de la science, les théories du complot et l'opportunisme politique. » (Op.cit., pp. 12-13).

Les cas rapportés ici pointent vers de légitimes inquiétudes que de nombreux chercheurs ressentent et expriment depuis déjà de nombreuses années.³²

Je pourrais continuer longtemps cette énumération et raconter, parmi d'autres choses, comment à la faculté Paul Valéry de l'Université de Montpellier, en sciences de l'éducation, on propose un master dans « une approche de pédagogie quantique afin d'œuvrer en pleine conscience³³ » ; comment la prestigieuse revue *The Lancet*, sous la direction de son directeur Richard Horton, a parfois adopté de très contestables et contestées positions politiques et idéologiques, notamment sur le sexe et l'immigration³⁴ ; comment la prestigieuse maison d'édition de revues scientifiques Wiley a l'an dernier fermé 19 revues, dont plusieurs ont été compromises par

de la fraude à grande échelle dans le domaine de la recherche, après en avoir fermé quatre précédemment et retiré des milliers d'articles³⁵ ; ou encore comment et pourquoi l'éminent sceptique Michael Shermer, chroniqueur à la revue *Scientific American*, a dû quitter ce poste³⁶.

Mais je tiens à rappeler pour finir deux troublantes expériences par lesquelles des auteurs ont justement voulu mettre en évidence ce qui justifie ces inquiétudes et le faire de manière spectaculaire, en espérant ainsi attirer l'attention sur elles.

L'affaire Sokal

La première est ce qu'on appelle l'affaire ou le canular Sokal, du nom du physicien qui l'a conçu et réalisé, Alan Sokal.

En un mot (pour aller plus loin, on pourra consulter ce texte de Serge Larivée qui en propose une intéressante présentation³⁷), une revue appelée *Social Text*, revue que l'on peut décrire comme se situant à la frontière des affaires culturelles et des sciences sociales, publie, en 1996, un article signé Alan Sokal et qui a pour titre (je traduis en français) : *Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique*³⁸.

Le texte (comme l'annonce son titre...) est un tissu de bêtises pseudo-profondes, truffé de faussetés, pour plusieurs affirmées par des auteurs renommés et très appréciés dans ce domaine de la vie intellectuelle auquel la revue appartient et que Sokal se contente de citer.

Le thème central du texte est d'affirmer que la science n'est qu'une construction sociale parmi d'autres, que sa prétendue objectivité n'est qu'une illusion, que le réel

³¹ Efimov IR, Flier JS, George RP, Krylov AI, Maroja LS, Schaletzky J, Tanzman J, Thompson A. « [Politicizing science funding undermines public trust in science, academic freedom, and the unbiased generation of knowledge](#) », *Front Res Metr Anal.*, 9:1418065. Doi: 10.3389/frma.2024.1418065, 15 avr. 2024.

³² NDRL Notons, ici au Québec, le cas de Martin Drapeau à l'université McGill ; Martin Drapeau (22 févr. 2021), [McGill, la saga se poursuit](#), *Le Devoir* et Émilie Dubreuil (13 mai 2022), [Martin Drapeau, un professeur en liberté d'enseignement surveillée](#), *Radio-Canada*.

³³ Après avoir été dénoncé sur les réseaux sociaux, ce programme a fait disparaître ces mots de sa description : Université Paul Valéry Montpellier, [Parcours Responsable d'évaluation, de formation et d'encadrement](#) ; L'histoire est rapportée ici : Pascal Lapointe (30 avr. 2024), [Pédagogie quantique, leadership vibratoire... et autres fumisteries universitaires](#), *l-express.ca*.

³⁴ Sur l'immigration : Richard Horton, « [Offline : We must engage in a war of position](#) », *The Lancet*, vol 401, Issue 10387 p. 1483, 6 mai 2023 ; sur le sexe : « [Informations for Authors](#) », *The Lancet*.

³⁵ Anthony King, « [Nineteen journals shut down by Wiley following delisting and paper mill problems](#) », *Chemistry World*, 12 Juin 2024.

³⁶ On lira avec profit à ce sujet : Michael Shermer, « [Scientific American goes Woke](#) », *Skeptic*, 17 nov. 2021.

³⁷ Larivée, Serge, « L'affaire Sokal : les retombées d'un canular », *Revue canadienne de psychoéducation*, Vol. 28, n° 1, p.1-39. NDRL Contrairement à ce que rapporte Larivée, la revue *Social Text* n'est pas une revue « prestigieuse », en ce sens qu'elle n'avait pas de comité de lecture au moment où Sokal a publié son texte et qu'elle ne publie qu'en moyenne [23 articles par an](#), depuis sa fondation en 1979 jusqu'en 2024. Selon Sokal : « Cela prouve seulement que les rédacteurs d'une revue plutôt marginale ont manqué à leur devoir intellectuel en publiant un article sur la physique quantique qu'ils admettent ne pas comprendre, sans prendre la peine de demander l'avis d'un spécialiste de la physique quantique, uniquement parce qu'il provenait d'un "allié aux références opportunes" (comme l'a admis plus tard en toute franchise Bruce Robbins, corédacteur en chef de *Social Text*), flattait les préjugés idéologiques des rédacteurs et attaquait leurs "ennemis". » (Alan Sokal (6 juin 2017), [What the 'Conceptual Penis' Hoax Does and Does Not Prove](#), *Skeptic*.)

³⁸ Sokal, Alan, « [Transgressing the boundaries : Towards a transformative hermeneutics of quantum gravity](#) », *Social Text*, 1996, 14, 1, p. 217-251.

qu'elle prétend décrire n'est pas accessible, mais aussi que la gravité quantique, dont son auteur est un expert, a de profondes répercussions progressistes sur le plan idéologique et politique, des répercussions conformes au programme politique auquel la revue et les auteurs cités semblent souscrire.

Sokal dévoile le canular peu de temps après³⁹ et lance par là un immense débat intellectuel et politique. La revue se veut sérieuse, mais son ou ses éditeurs n'ont rien vu de ce qui saute aux yeux dès lors que l'on connaît un peu la science, la philosophie (notamment la philosophie des sciences), que l'on possède un minimum d'esprit critique et qu'on est capable de déployer ces outils proposés plus haut.

Mais l'exercice suggère que rien de tout cela ne semble pouvoir être déployé si on adhère d'abord à un certain nombre de convictions de nature, disons, politiques et pseudo-philosophiques, et qu'un chercheur en sciences en confirme la validité.

Au cœur des vifs débats et discussions qui vont alors se tenir⁴⁰ – dans le monde académique, mais aussi dans l'espace public –, c'est un courant qui trouve son origine dans la philosophie française qui sera discuté : le postmodernisme. Je ne peux en parler très longuement ici, mais j'y reviendrai plus loin, car ce qu'il soutient me semble jouer un rôle important dans les dérives intellectuelles qu'avec d'autres je dénonce. Je rappellerai simplement que ce mot et les idées qu'il recouvre sont en partie devenus connus par un ouvrage signé par le philosophe français Jean-François Lyotard, paru en 1979 sous le titre : *La condition postmoderne*, un rapport sur le savoir au XXe siècle (rien de moins !) et qui avait été commandé par... le Conseil des universités du Gouvernement du Québec.

Mario Bunge écrivait à cette époque ces mots mémorables :

Éloignez-vous de quelques pas des facultés de science, d'ingénierie, de médecine ou de droit et dirigez-vous vers les facultés des arts et des humanités. Là, vous pénétrerez dans un tout autre univers, dans un univers où les faussetés et les mensonges sont tolérés, mieux : dans un univers où ils sont fabriqués et enseignés en quantités industrielles. À l'étudiant qui ne sait rien de tout cela, on proposera des cours portant sur toutes sortes d'absurdités et de superstitions. Des professeurs sont embauchés, sont promus, sont placés en situation d'autorité pour enseigner que la raison est sans valeur ; que l'on peut se passer de preuves empiriques, lesquelles sont inutiles ; que la vérité objective n'existe pas ; que la science

fondamentale est un instrument de domination capitaliste ou masculiniste ; et ainsi de suite. On trouve là des gens qui rejettent tout le savoir laborieusement acquis depuis un demi-millénaire. C'est là que des étudiants reçoivent des crédits universitaires pour apprendre d'anciennes et de nouvelles superstitions de toutes sortes [...] ⁴¹

Il me semble justifié de penser que s'il écrivait aujourd'hui, Bunge exprimerait aussi un peu d'inquiétude pour les sciences naturelles, la médecine et le droit...

Je suggère qu'il serait intéressant de mener aujourd'hui ce que j'appelle une expérience Sokal inversée. Cette fois, on soumettrait à une revue, soupçonnée d'adhérer fortement à une certaine idéologie, un texte solidement documenté rappelant des faits qui contredisent cette idéologie. L'hypothèse serait cette fois, bien entendu, que cet article serait refusé.

J'en viens à ma deuxième troublante expérience.

La grievance studies affair

L'affaire Sokal va servir d'inspiration à trois personnes : Peter Boghossian, un philosophe qui est alors professeur d'université ; James A. Lindsay, un docteur en mathématiques qui a quitté le monde académique ; et Helen Pluckrose, une spécialiste en littérature. Ensemble, et inspirés par l'affaire Sokal, ils vont tenter quelque chose de semblable à ce que fit Sokal, mais sur une plus vaste échelle. On appelle parfois cette expérience : Sokal au carré.

Comme Sokal, ces trois auteurs se déclarent progressistes et libéraux, mais sont aussi profondément troublés par certains aspects de la vie académique et intellectuelle. C'est cette fois encore, très largement, le postmodernisme qui est en cause, mais plus précisément certaines de ses plus récentes incarnations (nous sommes en 2017 et 2018,) notamment dans ce qu'on appelle la Théorie critique de la race, les théories de l'identité et plus récemment le mouvement *woke*, présent, mais pas encore nommé à ce moment.

Nos trois auteurs veulent attirer l'attention sur la pauvreté de la vie académique dans ces secteurs et d'autres apparentés, et sur le non-respect de ces normes intellectuelles dont la conformité nourrit la confiance en la science – et inversement. Cette expérience est appelée *grievance* (plaintes, doléances) *studies* parce qu'elle porte sur des domaines où, selon ses auteurs, la vérité et sa recherche ne sont plus premières, voire importantes, et où certaines valeurs et conclusions priment sur elles, des valeurs et conclusions politiques ancrées dans une logique de doléances, de plaintes.

³⁹ Sokal, Alan, « [A physicist experiments with cultural studies](#) », *Lingua Franca*, 4, 15 avr. 1996, p. 62-64.

⁴⁰ Un ouvrage remarquable signé par Alan Sokal et Jean Bricmont revient sur tout cela : *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob, Paris, 1997.

⁴¹ Bunge, Mario (1999), « In Praise of Intolerance toward Academic Charlatanism », dans : Bunge, M. *The Sociology-Philosophy Connection*, 1999, Transaction Publishers, p. 219.

Pour soutenir leur hypothèse, les auteurs vont rédiger sous de faux noms des articles bidon et les soumettre à des revues académiques reconnues et fonctionnant avec des comités de lecture. L'expérience devait se poursuivre jusqu'au début 2019, mais le canular est découvert en octobre 2018. Sur les 20 articles rédigés et qu'on espérait publier, 4 l'ont alors été – et seront ensuite retirés de la revue une fois le canular connu ; 3 ont été acceptés, mais ne sont pas encore publiés ; 9 ont été rejetés ; et 4 étaient entrés dans le processus d'évaluation et devaient être révisés par leurs auteurs.

Pour en savoir plus, on lira avec intérêt, en souriant et en hurlant, sans doute, l'ouvrage que deux d'entre nos trois auteurs publieront ensuite⁴². Rappelons rapidement qu'une revue de géographie féministe (*Gender, Place and Culture*) publiera un article attirant l'attention sur les désolantes dynamiques de pouvoir relatives au viol et aux personnes queers observables chez les propriétaires de chiens dans les parcs pour ceux-ci à Portland (Oregon) ; qu'une revue d'études sur l'obésité (*Fat Studies*) publiera un article sans aucune donnée probante, mais utilisant un très riche et supposément profond jargon académique défendant une subversive pratique d'exercice physique (culturisme) pour personnes grosses qui permet de lutter contre la grossophobie ; qu'une revue d'études sur la sexualité (*Sexuality and Culture*) publiera que l'utilisation de jouets sexuels pénétratifs par des hommes hétérosexuels est de nature à nourrir la peur ou le rejet de l'homosexualité, la transphobie et les déplorables normes de masculinité hétéronormative ; enfin, qu'une revue portant sur les rôles sexuels (*Sex Roles*) publiera un article affirmant que deux longues années d'observation ont mis en évidence et permettent de décrire et dénoncer la toxique masculinité des hommes fréquentant des « *breastaurants* », des restaurants où les serveuses sont sexualisées.

Ce qui précède nourrit indéniablement la suspicion que l'on veut nous tromper et, ou, que les personnes, organisations, entités en cause, ne donnent pas de garanties suffisantes de penser qu'elles possèdent les savoirs, compétences, habiletés permettant de faire ce

qu'elles ont pour mission de faire et prétendent faire, en un mot, procurer du savoir.

4. Quelques hypothèses sur ce qui cause ces dérives et comment lutter contre elles

Les exemples que j'ai réunis dessinent une tendance que, je pense, reconnaissent tous les observateurs impartiaux de la scène scientifique et académique depuis de nombreuses années.

Un très grand nombre d'articles et d'ouvrages attirent d'ailleurs l'attention sur cette tendance et tentent de la comprendre⁴³.

Un large consensus se dessine pour y voir une des sources de la perte de confiance non seulement en la science, mais aussi envers les politiques et institutions publiques et plus largement la conversation démocratique. C'est que ces lourdes tendances affectent désormais tout cela.

Pour ne donner que quelques exemples, les écoles doivent décider de ce qu'elles enseignent en matière de sexe et de genre et le sujet est déclaré être hautement polémique ; les médecins doivent prendre position sur le sujet, tout comme les autorités publiques, notamment en ce qui concerne les documents officiels et ce qu'on y inscrit à la naissance d'un enfant. Plus généralement :

- on observe de plus en plus de la censure et de l'autocensure et plus largement, le (non) respect de la liberté d'expression, y compris à l'université où, sous le nom de liberté académique, elle est infiniment précieuse ;
- la conversation démocratique a vu apparaître de singuliers et inédits débats autour de concepts et d'idées jusque-là à peu près inconnus, comme la décolonisation notamment de la science, l'occidentalocentrisme, le masculinisme, le racisme systémique, l'identité de genre, l'intersectionnalité, la justice réparatrice et bien d'autres ;
- on observe une incitation au conformisme intellectuel, une culture de la victimisation, une trompeuse simplification des enjeux et des débats, la

⁴² Helen Pluckrose et James A. Lindsay, *Cynical Theories: How Activist Scholarship Made Everything About Race, Gender, and Identity—and Why This Harms Everybody*, Pitchstone Publishing, New York, 2020.

⁴³ En voici un bref échantillon : Fredric Jameson, *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism*, Duke University Press, London 1992 ; Tom Nichols, *The Death of Expertise: The Campaign Against Established Knowledge and Why it Matters*, Oxford University Press, Oxford, 2018 ; Rachad Antonius et Normand Baillargeon, *Identité, « race », liberté d'expression : Perspectives critique sur certains débats qui fracturent la gauche*, PUL, Québec, 2021 ; Normand Baillargeon, *Je ne suis pas une PME. Plaidoyer pour une université publique*, Poètes de Brousse, Montréal, 2011 ; Normand Baillargeon, *Légendes pédagogiques*, Poètes de Brousse, Montréal, 2013 ; Hénin, Emmanuelle, et al. (Éds) *Face à l'obscurantisme woke*, PUF, Paris, 2025 ; Andrew Doyle, *The End of Woke*, Constable, London, 2025 ; Andrew Doyle, *The New Puritans: How the Religion of Social Justice Captured the Western World*, Little Brown Book, London, 2022 ; Vivek Ramaswamy, *Woke, Inc.: Inside Corporate America's Social Justice Scam*, Center Street, New York, 2021 ; Helen Pluckrose et James Lindsay, *Cynical Theories : How Activist Scholarship Made Everything about Race, Gender, and Identity—and Why This Harms Everybody*, Pitchstone Publishing, Durham, 2022 ; Heather Mac Donald, *The Diversity Delusion: How Race and Gender Pandering Corrupt the University and Undermine Our Culture*, Saint Martin's Press, New York, 2018 ; Gad Saad, *The Parasitic Mind: How Infectious Ideas Are Killing Common Sense*, Regnery, Washington, 2020.

polarisation extrême des débats, l'occultation d'une part de la vie intellectuelle et des traditions, un refus du réalisme extérieur et de la valeur de la science, un désolant relativisme épistémologique et des dangers d'endoctrinement, notamment dans les institutions d'enseignement.

Je soumets que nombre de ces idées et concepts proviennent du monde académique et donc de la recherche à prétention scientifique qui s'y fait.

Je tiens ici à être parfaitement clair : tout cela est complexe et vaste, et un examen complet et objectif de la situation devrait se pencher sur ce qui se passe réellement dans tel ou tel endroit ou pays et dans tel ou tel secteur de la vie intellectuelle ou politique.

Il me semble indéniable que certaines idées, issues du monde académique et de la recherche, sont douteuses ou même fausses ! Ces idées ont un impact réel sur le monde. Elles contribuent au déclin de la confiance en la science, en l'expertise qu'elle devrait fonder et en les politiques publiques qu'elles commandent. La conversation et la vie démocratiques en souffrent également.

Ceci posé, je souhaite modestement avancer quelques pistes d'explication aidant à comprendre ce qui s'est passé, puis dessiner des moyens de lutter contre ce qui doit absolument être combattu. Ce que j'avance ici est très largement connu, admis, par les gens qui, comme moi, se préoccupent de cette situation et adoptent, disons, une posture rationaliste en matière de connaissance, et libérale, au sens classique du terme, en politique. Une manière commode de décrire cette posture serait de dire qu'elle se réclame des idéaux du siècle des Lumières.

J'avance donc que deux facteurs ont joué un rôle majeur, prépondérant, et même décisif dans le déploiement de ce que je décris, dénonce et cherche à comprendre.

Le premier est la pénétration dans la vie académique et universitaire d'un courant de pensée essentiellement issu de la philosophie française de la deuxième moitié du XXe siècle et incarné par des auteurs comme Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze, Jacques Derrida et Michel Foucault : le postmodernisme.

Le deuxième est la commercialisation de cette même vie académique et universitaire.

Mon hypothèse est que, conjointement, ils expliquent une bonne part de ce qui s'est passé et continue à se passer. Prenons ces éléments un à un.

Le postmodernisme

Le postmodernisme est d'abord un rejet des idéaux modernistes et en particulier de ceux du siècle des Lumières en ce qu'ils ont de plus important et qui ont, je

le maintiens, plus que n'importe quel autre système de pensée, contribué aux progrès de l'humanité. Ces idéaux sont décrits par Lyotard, dans l'ouvrage cité plus haut, comme des métarécits devenus, dans la condition postmoderne, non crédibles.

Le philosophe Stephen R. C. Hicks donne du postmodernisme une éclairante, juste et succincte présentation. Le postmodernisme, dit-il avec raison, adopte une métaphysique antiréaliste, qui rejette la croyance en une réalité indépendante et objectivement connaissable. C'est là ce constructivisme⁴⁴ anti-réaliste qu'on retrouve désormais hélas un peu partout dans le monde académique. Hicks poursuit :

Le postmodernisme lui substitue un récit sociolinguistique et constructionniste de la réalité. Sur le plan épistémologique, ayant rejeté la notion d'une réalité existant de manière indépendante, le postmodernisme nie que la raison ou toute autre méthode soit un moyen d'acquérir une connaissance objective de cette réalité. Ayant remplacé cette réalité par des constructions sociolinguistiques, le postmodernisme met l'accent sur la subjectivité, la conventionnalité et l'incommensurabilité de ces constructions. Les conceptions postmodernes de la nature humaine sont systématiquement collectivistes, soutenant que les identités des individus sont construites en grande partie par les groupes sociolinguistiques dont ils font partie, ces groupes variant radicalement en fonction du sexe, de la race, de l'appartenance ethnique et de la richesse. Les récits postmodernes de la nature humaine mettent aussi systématiquement l'accent sur les relations de conflit entre ces groupes ; et étant donné que le rôle de la raison est minimisé ou éliminé, les récits postmodernes soutiennent que ces conflits sont résolus principalement par l'utilisation de la force, qu'elle soit masquée ou nue ; l'utilisation de la force conduit à son tour à des relations de domination, de soumission et d'oppression. Enfin, les thèmes postmodernes de l'éthique et de la politique se caractérisent par une identification et une sympathie pour les groupes perçus comme opprimés dans les conflits, et par une volonté d'entrer dans la mêlée en leur nom⁴⁵.

C'est le **libéralisme** au sens philosophique (et non économique) de ce terme qui est ici mis à mal. Celui-ci implique des choses comme la recherche passionnée et désintéressée du vrai plutôt que le militantisme en faveur d'une idée, d'une position politique, d'une idéologie ; la pratique des vertus épistémiques qui lui sont indispensables, comme la libre discussion de toutes les idées, la curiosité, la conviction qu'a priori tous les

⁴⁴ Pour une description du concept de socioconstructivisme et de son utilité, incluant sa bonne et sa mauvaise utilisation, voir : Joseph Heath, *[Illness is a social construct](#)*, *In due course*, 25 juil. 2025.

⁴⁵ *Explaining Postmodernism: Skepticism and Socialism from Rousseau to Foucault*, Ockham's Razor Publishing, 2004, Expanded Edition, 2011, p. 16-17.

argumentaires sont importants et doivent être entendus, que des faits et données empiriques doivent être rapportés, étudiés, discutés, tout cela sans insulter. S'y ajoute aussi une certaine méfiance envers des idées toutes faites, irréfutables et indiscutables, envers les appels à l'émotion, envers la revendication du statut de victime et l'appel à son identité de groupe comme facteur décisif dans l'appréciation, voire l'acceptation d'une idée. On fera sans mal le lien entre tout cela et certaines des caractéristiques des pseudosciences avancées par Bunge.

La commercialisation de la vie académique

Venons-en à présent au deuxième facteur, la commercialisation de la vie académique, qui contribue lui aussi au déclin des idéaux des Lumières et du libéralisme auquel ceux-ci sont intimement liés. Cette commercialisation est devenue si grande qu'il est impossible de ne pas la voir, notamment dans certains des exemples rapportés plus haut. Dans une discussion tenue le 13 juillet 1972, Hannah Arendt dira :

Le principe « *publish-or-perish* », publier ou mourir, a été une catastrophe. Les gens écrivent des choses qui n'auraient jamais dû être écrites et qui jamais n'auraient dû être imprimées. Ces choses n'intéressent personne. Mais pour conserver leur emploi et obtenir la promotion qu'ils souhaitent obtenir, ils doivent le faire. Cela avilit l'ensemble de la vie intellectuelle⁴⁶.

La situation mérite d'être abordée avec nuance. On doit par exemple reconnaître la nécessité de fonds de recherche pour certains travaux. Mais la généralisation de cette pratique a eu des effets déplorables. On les constate bien entendu avec les revues prédatrices et leurs offres clientélistes aux terrifiantes conséquences sur le savoir, mais on le constate aussi dans le recul de certains travaux intellectuels purement spéculatifs, théoriques, culturels, ne nécessitant que des livres, des revues (tout cela accessible gratuitement à la bibliothèque de notre institution) et du temps, de la réflexion, des échanges, des débats. Imaginez mon cher Bertrand Russell demandant une subvention de recherche pour une dizaine d'années de réflexion rendues pour lui nécessaires parce que des choses lui semblent erronées en fondements des mathématiques et qu'il aimerait bien prouver, en quelque 350 pages de la logique qu'avec son ex-professeur et un ou deux autres prédécesseurs il va inventer, que 1 plus 1 égale 2 (ce qui est le cas...)⁴⁷.

Mais ce clientélisme se voit aussi dans le clientélisme des universités, dans l'ouverture intéressée de programmes parfois douteux.

Au total, je soumets qu'on retrouve alors, cette fois encore et à des degrés divers, certaines des caractéristiques des pseudosciences avancées par Bunge.

J'ai rappelé plus haut que tout cela n'est pas sans impact sur l'expertise et son utilisation dans le domaine public. Le cas des concepts de sexe et de genre ayant été rappelé, prenons cette fois un exemple en éducation. La recherche non subventionnée, je peux en témoigner, y est très mal vue ; la recherche subventionnée y domine et elle a largement pris la forme d'une adhésion au postmodernisme, sous la forme du constructivisme et même, très souvent d'un constructivisme radical. Il s'en est suivi une toujours présente crise des données probantes, où celles-ci sont ignorées et presque aucunement prises en compte comme il le faudrait.

Donnons un exemple, avec l'apprentissage de la lecture, où est solidement établie la supériorité d'une approche phonétique sur des approches globales ou semi-globales qui restent malgré tout couramment utilisées. Aux États-Unis, récemment, des parents ont poursuivi en justice des universitaires (Lucy Calkins, Irene Fountas, et Gay Su Pinnell) ayant promu ces méthodes globales ou semi-globales.⁴⁸ La cour s'est jugée inapte à se prononcer sur cette question.⁴⁹

Mais le mal est fait et des parents et le public, ont ainsi, sur un sujet précis, perdu une part de leur confiance en la science et les experts qui l'incarnent. Je pense que si, dans le grand public, on ne semble pas encore mesurer une sensible perte de confiance en la science, on peut, si ce que je décris devait être plus largement connu, craindre que celle-ci risque de décliner.

J'en viens à présent à la délicate question que j'ai dit que j'aborderais : comment lutter contre ces dangers ?

Réagir

Je tiens à dire que je n'ai évidemment pas de solution magique à apporter. Le problème est vaste et complexe et il faudra d'importants changements institutionnels et individuels pour venir à bout de ce qui met à mal la science, la confiance qu'on peut avoir en elle, l'expertise, et en un mot, la vie de l'esprit.

De plus, je me dois aussi de souligner que, notant tout ce que j'ai rappelé, cela ne doit pas nous empêcher de voir aussi que bien des choses vont bien, notamment dans les domaines des sciences formelles et naturelles, mais

⁴⁶ Cité par : Rossello, G. et Martinelli, A., « [Breach of academic value and Misconduct: the case of Sci-Hub](#) », *Scientometrics*, 27 juillet 2024.

⁴⁷ NDRL Cette égalité a été démontrée dans l'ouvrage en trois volumes *Principia Mathematica* publié en 1910-1913 ([Wikipédia](#)).

⁴⁸ Evie Blad (4 déc. 2024), [Parents Sue Lucy Calkins, Fountas and Pinnell, and Others Over Reading Curricula](#), *EducationWeek*.

⁴⁹ The Associated Press, [Judge dismisses lawsuit challenging 'balanced literacy' approach to teaching reading](#), *City News*, 27 mai 2025.

aussi dans bien des travaux dans tous les autres domaines.

Mais je suggère de possibles pistes d'action.

Écrire clairement

Mon premier point est d'une grande banalité, mais cela doit quand même être dit. Nombre des travaux que je dénonce et déplore sont écrits dans une prose incompréhensible dont la profondeur masque bien souvent la vacuité. Ce trait était omniprésent chez les philosophes postmodernes et se retrouve dans beaucoup d'écrits actuels.

En voici un exemple. C'est le texte par lequel la très admirée et abondamment citée philosophe Judith Butler a remporté en 1998 le *Bad Writing Contest de la revue Philosophy and Literature*. Elle est notamment une des principales sources de la théorie du genre et de la négation de la réalité biologique du sexe. Je le cite dans son anglais original et renonce à essayer de le traduire :

The move from a structuralist account in which capital is understood to structure social relations in relatively homologous ways to a view of hegemony in which power relations are subject to repetition, convergence, and rearticulation brought the question of temporality into the thinking of structure, and marked a shift from a form of Althusserian theory that takes structural totalities as theoretical objects to one in which the insights into the contingent possibility of structure inaugurate a renewed conception of hegemony as bound up with the contingent sites and strategies of the rearticulation of power.

Traduction (avec DeepL) :

Le passage d'une approche structuraliste, dans laquelle le capital est considéré comme structurant les relations sociales de manière relativement homogène, à une conception de l'hégémonie dans laquelle les relations de pouvoir sont soumises à la répétition, à la convergence et à la réarticulation, a introduit la question de la temporalité dans la réflexion sur la structure et a marqué le passage d'une forme de théorie althusserienne qui considère les totalités structurelles comme des objets théoriques à une autre dans laquelle la prise de conscience de la possibilité contingente de la structure inaugure une conception renouvelée de l'hégémonie comme étant liée aux sites et

stratégies contingents de la réarticulation du pouvoir.

Autocensure et son antipoison

Un phénomène préoccupant, mais guère surprenant est récemment apparu : l'autocensure.

Au Québec, elle a été documentée : un sondage mené en 2021 par la Commission scientifique et technique indépendante sur la reconnaissance de la liberté académique nous apprenait que 60 % des 1000 professeurs d'université consultés admettaient s'être censurés, notamment en évitant d'utiliser certains mots ; plus du tiers d'entre eux se sont aussi censurés en évitant d'enseigner un sujet en particulier⁵⁰.

Aux États-Unis, une toute récente recherche (2025 ; sondage mené fin 2024) va dans le même sens et nous apprend que plus d'un professeur sur trois perçoit une diminution récente de sa liberté académique ; plusieurs se disent préoccupés par les restrictions à la liberté académique et craignent que le fait d'exprimer librement leur point de vue entraînerait pour eux du harcèlement ou des répercussions professionnelles ; le contexte actuel les rend par ailleurs moins disposés à aborder des sujets polémiques et plus enclins à s'autocensurer lorsqu'il s'agit d'exprimer des opinions controversées ou politiques⁵¹. Tout cela était déjà confirmé chez les professeurs de psychologie aux États-Unis.⁵²

On a même dû, chez nous, avoir une loi et donc une intervention de l'État, pour protéger la liberté académique et rappeler sa cardinale importance !

J'avance qu'on peut sans trop de mal comprendre cette lourde, mais fort préoccupante tendance à la censure dans un milieu voué à la recherche de la vérité. C'est que la conformité, et même la simple apparente conformité, procure du capital (un poste avec un très bon salaire, des fonds de recherche, un régime de retraite, des promotions et ainsi de suite) et du capital symbolique se traduisant en capital.

La solution est aussi simple que coûteuse à mettre en œuvre : refuser tout compromis avec la recherche du vrai et ses conditions. On doit ainsi refuser de publier dans des revues prédatrices et dénoncer qui le fait consciemment ; refuser de dire être vrai ce qu'on sait être faux ou contestable ; refuser qu'on refuse de débattre ce qui peut et donc doit l'être ; et ainsi de suite.

Cela demande une simple vertu : le courage. Mais s'il est vrai que dans l'espace académique comme dans l'espace public, le conformisme, et même la seule

⁵⁰ Le rapport de cette commission est accessible ici : Rapport de la commission scientifique et technique indépendante sur la reconnaissance de la liberté académique dans le milieu universitaire, [Reconnaître, protéger et promouvoir la liberté universitaire](#), déc. 2021.

⁵¹ Ashley P. Finley, et Hans-Jörg Tiede, « [Academic Freedom and Civil Discourse in Higher Education: A National Study of Faculty Attitudes and Perceptions](#) », pour : *American Association of Colleges and Universities*.

⁵² Cory J. Clark, et al. « [Taboos and Self-Censorship Among U.S. Psychology Professors](#) », *Perspectives on Psychological Science*, 2024, p.1-17.

apparence de conformisme, paie ; le courage, lui, coûte parfois très cher.

Mais il peut aussi rapidement se répandre et devenir à son tour du capital symbolique.

L'université n'est pas une PME, mais un lieu voué au savoir

Je soutiens que nombre de ces tendances mercantiles et commercialistes qu'on retrouve aujourd'hui dans certains secteurs et aspects de la vie universitaire et académique sont nocives pour la mission de l'université. Elles sont en fait, comme je l'ai dit, en directe contradiction avec les vertus libérales qui devraient la gouverner.

Michel Freitag a suggéré que ce qui commençait au milieu des années 90 était une mutation faisant passer l'université du statut d'institution, gouvernée par des normes transcendantes la dépassant elle et ses acteurs, à celui d'organisation obéissant à une régulation par adaptation fonctionnelle au monde environnant et fonctionnant selon ses normes, essentiellement commerciales et entrepreneuriales. Le clientélisme, la recherche de subventions, l'augmentation incessante de son appareil bureaucratique et gestionnaire, la présence des entreprises et leur effet sur la recherche, ses objets, la propriété des résultats et ainsi de suite en sont d'inévitables conséquences.

Il faudrait selon moi rappeler avec force ce que sont les universités et le fait qu'au Québec ces institutions (tout comme les cégeps...) sont financées par des fonds publics, ce qui devrait se traduire par des devoirs compatibles avec leurs finalités propres.

Parmi elles, bien entendu, la recherche du vrai. À ce sujet et pour lutter contre les dérives pseudoscientifiques que j'ai dénoncées, je soutiens qu'une bonne connaissance de ce qu'est la science, de son mode de fonctionnement, devrait être enseignée et répandue partout à l'université, où on en tirerait à chaque fois les conclusions qui s'imposent.

Conclusion

Ce texte a présenté diverses troublantes tendances actuelles de la recherche scientifique et soutenu qu'elles

sont de nature à mettre à mal la confiance que l'opinion publique, mais aussi les scientifiques eux-mêmes, dans et hors de leur domaine, peut lui accorder.

Il a décliné ces tendances en deux grandes catégories : la commercialisation de la vie académique et de la recherche, d'une part ; la pénétration en leur sein d'idéologies diverses et en particulier, de la philosophie postmoderne, d'autre part. Il propose pour finir diverses manières de confronter ces maux qui, il va sans dire, sont dommageables pour la recherche de la vérité et pour l'ensemble de la société.

Au moment où je terminais cet article, un important ouvrage est paru aux États-Unis, un ouvrage réunissant des contributions de 39 scientifiques majeurs, tous préoccupés, eux aussi, par ces troublantes tendances. Il a pour on ne peut plus explicite titre : *The War on Science*⁵³.

Ses auteurs⁵⁴, qui ont écrit un grand nombre de textes, vont dans le même sens que le mien, rappellent eux aussi l'importance de la formation à la pensée critique, à la connaissance de ce qu'est la science et comment elle fonctionne. Ils insistent aussi, entre autres choses, sur l'importance de défendre la liberté académique et la libre discussion de toutes les idées, et rappellent notamment de nombreux cas de censure ayant souvent coûté très cher, voire leurs carrières, à certaines et certains. Je pourrais en parler longuement, à partir de ma propre expérience, mais me contenterai ici de dire à quel point la liberté de débattre et de discuter de toutes les idées est précieuse et est une composante essentielle de la vie de l'esprit en général et de la vie universitaire en particulier et conséquemment, de la confiance que l'on peut leur accorder.

Je pense pour ma part, avec plusieurs de ces auteurs, voire avec tous, que la situation appelle une forte réaction du monde universitaire et de celui de la recherche. La vertu que cela demande a pour nom : le courage.

C'est d'autant plus important de le rappeler que les attaques de la droite contre la science et l'université récemment menées par l'administration Trump sont elles aussi gravissimes et appellent à la même vigilance et à la même contestation.



⁵³ Lawrence M. Krauss, *The War on Science. Thirty-Nine Renowned Scientists and Scholars Speak Out About Current Threats to Free Speech, Open Inquiry, and the Scientific Process*, Post Hill Press, New York, 2025.

⁵⁴ Ce sont : Dorian Abbot, John Armstrong, **Peter Boghossian**, Maarten Boudry, Alex Byrne, Nicholas Christakis, Roger Cohen, Jerry Coyne, **Richard Dawkins**, Niall Ferguson, Janice Fiamengo, Solveig Gold, Moti Gorin, Karleen Gribble, Carole Hooven, Geoff Horsman, Joshua Katz, Sergiu Klainerman, Lawrence M. Krauss, Anna Krylov, Luana Maroja, Christian Ott, Bruce Parly, Jordan Peterson, **Steven Pinker**, Richard Redding, Arthur Rousseau, Gad Saad, Sally Satel, Lauren Schwartz, **Alan Sokal**, Alessandro Strumia, Judith Suissa, Alice Sullivan, Jay Tanzman, Abigail Thompson, Amy Wax, Elizabeth Weiss, Frances Widdowson.

Quelques problèmes supplémentaires liés aux sciences

Michel Belley

J'aimerais ici compléter le texte de Normand Baillargeon avec quelques considérations supplémentaires concernant certains des problèmes associés à la recherche scientifique et à la promotion des sciences en général. La confiance en la science en est aussi affectée.

Publier ou périr

Baillargeon a bien expliqué le problème des revues prédatrices et des usines à publications. Il a aussi mentionné le problème de la mentalité du *publish or perish* (publier ou périr) qui, d'une certaine manière, force les chercheurs universitaires à publier davantage, tout en ayant comme effet secondaire de diminuer les recherches dans certains secteurs complexes qui peuvent demander des années d'investigations ; il en a donné un exemple frappant en mathématique.

J'aimerais cependant mentionner ici qu'il arrive, en recherche, que certains travaux ne soient pas publiés, surtout lorsqu'on travaille pour une compagnie. Bien sûr, une portion de ces travaux sont publiés dans les brevets, mais ces publications ne sont pas aussi détaillées que ce qu'on retrouve dans les revues scientifiques. Il peut être parfois aussi plus difficile de reproduire ces résultats...

Ayant moi-même travaillé en recherche en chimie médicinale pour la compagnie pharmaceutique Merck Frosst pendant 24 ans, j'ai souvent mis la priorité sur l'avancement de la recherche, et moins sur la publication des résultats. Assez souvent, on aurait pu publier certains résultats de recherche, peu importants pour la compagnie, mais qui auraient été d'une certaine importance pour l'avancement des connaissances scientifiques en général.

Par contre, dans mon domaine de recherche, en chimie, publier un article demande énormément de temps. Les exigences des revues scientifiques sont très grandes. Chaque nouveau produit doit être caractérisé en détail, alors que pour progresser dans les recherches en chimie médicinale, on n'avait pas besoin d'autant de détails.

Par exemple, dans un brevet, un simple spectre de masse était suffisant comme caractérisation d'un produit. En recherche, un spectre RMN ^1H , fait sur quelques milligrammes de produit, apportait suffisamment d'information pour identifier la plupart d'entre eux. Mais, pour une publication, il faut ajouter un spectre RMN ^{13}C , un spectre infrarouge et, dépendamment des revues, une analyse élémentaire. Ces dernières analyses demandaient aussi des quantités plus grandes de

produit, ce qu'on n'avait pas toujours sous la main, une ou des analyses commandées à des firmes spécialisées et, évidemment, du temps non consacré à l'avancement de nos recherches.

Par ailleurs, on devait démontrer que les tests biologiques ou pharmacologiques sur ces produits étaient reproductibles. Ces tests devaient donc être répétés au moins trois fois, alors que, pour l'avancement normal de nos recherches en chimie médicinale, un seul test pouvait être suffisant pour déterminer si on devait abandonner ou poursuivre les autres tests avec ce produit.

Devant ces exigences, vous pouvez comprendre pourquoi, parfois, la publication de certains résultats importants ne se fait pas toujours et pourquoi, dans certains cas, le recours à des revues prédatrices, qui n'ont pas ces exigences et qui publient un manuscrit plus rapidement, est très tentant...

Inventer une histoire...

Pour pouvoir publier des résultats de recherche, il est aussi fréquent d'« inventer des histoires »... pour rendre la publication plus intéressante et digne d'être acceptée par une revue scientifique. Alors, au lieu de mentionner, par exemple, qu'un résultat a été obtenu par hasard, de façon inattendue, bien des auteurs allèguent que ce résultat était le but de leurs recherches. On passe ainsi de « nous avons découvert, par hasard, une méthode de synthèse » à « dans le but de synthétiser tels produits, nous avons fait l'hypothèse que telle méthode devrait fonctionner » (notes 1, 2 et 3).

Bien des auteurs sélectionnent aussi les données à publier dans le but de mieux illustrer leur histoire. On laisse ainsi de côté certains résultats qui peuvent infirmer le narratif général. Par exemple, en chimie médicinale, on sélectionne le meilleur produit, celui qui a une activité recherchée dans un modèle pharmacologique associé à un problème de santé, et on raconte, de façon parfois édulcorée, comment la recherche a permis de l'identifier. Cependant, si certains des analogues proches de ce produit sont inactifs dans ce modèle pharmacologique, alors que logiquement ils devraient aussi être actifs (on parle ici des cas problématiques où un produit est actif sur un récepteur, par exemple, mais inactif dans le modèle pharmacologique, sans qu'on sache pourquoi), certains auteurs vont tout simplement passer ces résultats sous silence.

Autre exemple. Lorsqu'on développe une nouvelle méthode de synthèse, la majorité des chercheurs ne vont publier que les 10 meilleurs résultats, dans le but de montrer que leur méthode a une application générale. On veut vanter une méthode... et plusieurs auteurs vont éviter de mentionner ses limites d'application.

Les biais de publication

Enfin, le dernier problème avec la publication de résultats, c'est que les résultats négatifs ne sont pas publiés. Par exemple, si, en 1970, j'avais fait une recherche sur la télépathie et obtenu des résultats négatifs, mes travaux auraient eu peu de chances d'être publiés. Ils l'auraient été plus tard, dans les années 1980, parce que ma recherche serait entrée en contradiction avec des travaux antérieurs qui, eux, rapportaient des résultats positifs. Ceci fausse aussi les métaanalyses, parce que les résultats positifs sont publiés rapidement et que les résultats négatifs, s'ils sont publiés, ne le sont que bien plus tard. Avec la télépathie, par exemple, les métaanalyses en sont venues à trouver un effet faible, pratiquement insignifiant, mais statistiquement significatif, justement à cause de ces biais de publication. On a le même problème avec la recherche sur le cancer...

La crise de la reproductibilité en science

Ceci m'amène à aborder le problème de la reproductibilité des résultats scientifiques, surtout dans le domaine biomédical et en psychologie.

En chimie, la plupart des expériences sont reproductibles. Si un chercheur a mal rapporté son protocole expérimental, un chimiste d'expérience peut, dans la majorité des cas, modifier ce protocole pour arriver à synthétiser le produit désiré. De plus, les produits sont bien caractérisés (voir ci-dessus).

Par contre, les autres domaines de recherche sont souvent plus complexes parce qu'on travaille avec des cultures cellulaires, des modèles animaux ou même avec des humains et, lorsqu'on utilise des statistiques pour analyser les résultats, on peut trouver une ou des relations statistiquement significatives par hasard, à cause du fameux facteur statistique $p \leq 0.05$.

En très bref, si vous avez un petit échantillon et que vous analysez plusieurs variables simultanément, vous avez de grandes chances de trouver une fausse corrélation statistiquement significative. Bohannon et coll. l'ont démontré avec une expérience bidon sur un régime avec ou sans chocolat : ils ont pu arriver à la « conclusion » fantaisiste qu'un régime avec chocolat permet de maigrir plus facilement.

Enfin, pour éviter ce genre de problème, il faut planifier une expérience avec peu de variables à analyser et un très gros échantillon, comme le font les études cliniques randomisées en double aveugle.

De plus, pour tout résultat de faible amplitude, il faut garder un esprit très critique. Par exemple, si on trouve

qu'un produit augmente le risque de cancer de 20 % (note 4), on peut être presque assuré que ce ne sera pas reproductible. Si ce produit, par contre, double le risque de cancer, là, les chances de pouvoir reproduire ce résultat augmentent.

Pour contrer ces biais de publication et le problème de la reproductibilité, il faudrait publier davantage les résultats négatifs et favoriser aussi la publication des expériences confirmées par d'autres chercheurs.

L'analphabétisme scientifique

Parmi les problèmes associés à la confiance dans les sciences, on peut ajouter l'analphabétisme scientifique. Bien des gens ne connaissent pas la méthode expérimentale utilisée en science, méthode qui permet d'améliorer nos connaissances sur notre monde. D'autres ne font pas la différence entre les sciences de la nature et les « sciences » humaines. Les premières se basent sur la démarche expérimentale, alors que les secondes se basent souvent sur l'observation et les témoignages. Les conclusions tirées de l'une ou l'autre de ces méthodes diffèrent grandement, surtout en ce qui a trait aux applications techniques et aux capacités de prédiction.

Ainsi, les « théories » élaborées dans les « sciences » humaines manquent souvent d'une assise expérimentale. Malheureusement, elles donnent aussi trop souvent lieu au développement d'idéologies comme le marxisme et le wokisme, à partir de concepts théoriques comme la Théorie critique de la race, le racisme systémique, la blanchitude, l'intersectionnalité, etc. Normand Baillargeon en fait une excellente critique.

Cet analphabétisme scientifique engendre également des problématiques en politique et en justice. Ainsi, certains poursuivent les fabricants de vaccins, niant leur efficacité ou leur sécurité ; d'autres réfutent le réchauffement climatique ; certains remettent en question la sécurité du glyphosate ou de la poudre pour bébé de Johnson & Johnson ; et enfin, certaines entreprises sont contraintes de « se plier » aux préoccupations liées aux ondes électromagnétiques de clients supposément « électrosensibles ».

L'agnotologie

Selon Wikipédia :

L'**agnotologie** est l'étude de la production culturelle de l'ignorance et du doute. Cette production peut être délibérée ou involontaire. L'exemple le plus connu est la stratégie de l'industrie du tabac qui a soutenu des études scientifiques biaisées afin de jeter le doute sur la nocivité du tabac.

Pourtant, on sait aujourd'hui qu'un fumeur à 25 fois plus de risques de développer un cancer du poumon qu'un non-fumeur, ce qui correspond à une augmentation relative du risque de 2400 %. On ne parle pas d'une augmentation insignifiante, mais bien réelle et énorme !

On peut ajouter à cet exemple de promotion du doute et de l'ignorance tout ce qui provient des mouvements antivax, climatonégationnistes et conspirationnistes. Tous vous diront de « faire vos recherches »... dans les réseaux sociaux... et de vous méfier des médias, des gouvernements et des scientifiques !

Cette production de l'ignorance, très présente dans les médias sociaux, est aussi une véritable plaie affectant la confiance accordée aux sciences.

Conspirationnisme et religion

Aux croyances conspirationnistes s'ajoutent, bien entendu, celles propagées par les sectes et les religions. En raison de leur analphabétisme scientifique, de nombreuses personnes préfèrent croire aux révélations de gourous ou de prophètes, transmises oralement ou consignées dans de vieux manuscrits. Malheureusement, ces croyances – qui cherchent souvent à réenchanter le monde – sont incompatibles avec la réalité.

Que faire pour améliorer la confiance aux sciences ?

Aux recommandations de Normand Baillargeon, j'ajouterais qu'il faut combattre l'analphabétisme scientifique. On devrait faire davantage la promotion de cours aux adultes donnés dans des cégeps et universités, avec ou sans crédits, dans des domaines scientifiques.

Pour bien des professions, il y a des exigences de formation continue. Peut-être devrait-on faire la même chose avec la formation scientifique ?

Par ailleurs, dans bien des écoles, les cours de science sont optionnels en 4^e et 5^e secondaire. Ces cours devraient être promus davantage et même être obligatoires.

Selon Brownell, Price et Steinman (2013), il serait aussi essentiel d'enseigner aux étudiants en sciences comment communiquer et vulgariser la science auprès du grand public, en proposant notamment des cours avec cet objectif précis ou en intégrant des travaux de vulgarisation scientifique dans leur cursus.

Enfin, peut-être devrait-on suivre l'exemple du Japon et diminuer le nombre de professeurs et de départements de « sciences » humaines qui ne produisent que des discours idéologiques. Comme beaucoup d'étudiants dans ces domaines ne trouvent pas de travail lorsqu'ils sortent de l'université, ce pourrait être un avantage pour la société : ces étudiants s'orienteraient probablement davantage vers des programmes qui leur permettraient de trouver plus facilement un emploi après l'obtention de leur diplôme.

Et l'esprit critique ?

Le nouveau cours Culture et citoyenneté québécoise, qui va remplacer le défunt cours Éthique et culture religieuse, devrait aborder l'esprit critique. On verra dans le futur si

c'est le cas. Pour l'instant, l'éducation à la sexualité intégrée à ce programme a été fortement critiquée parce qu'elle est jugée trop biaisée idéologiquement sur la question du sexe et du genre. L'esprit critique y est absent.

Pour favoriser le développement de l'esprit critique, je pense qu'il est essentiel d'exposer les élèves à des situations où ils doivent analyser des problèmes présentant diverses alternatives ou perspectives.

Par exemple, le défunt cours Éthique et culture religieuse, malgré ses nombreux défauts, exposait les élèves à une variété de cultures religieuses. Les étudiants les plus perspicaces avaient l'occasion de reconnaître les incompatibilités entre ces différentes cultures, ce qui favorisait le développement de leur esprit critique. Bien sûr, d'autres étudiants moins « allumés » ne percevaient dans ces enseignements qu'une confirmation de l'existence de forces supérieures partagées par tous, ignorant probablement les particularités du bouddhisme, une religion sans divinité. Bien entendu, l'impact de ce cours dépendait également de la manière dont l'enseignant présentait ces questions religieuses et de son propre esprit critique.

Conclusion

J'aimerais conclure en soulignant l'un des problèmes majeurs de la science : sa définition.

À la question « **la science n'est-elle qu'un mode de connaissance parmi d'autres ?** », on peut répondre par l'affirmative ou par la négative.

Si on considère les « sciences » humaines comme de véritables sciences, la réponse à la question posée est : oui ! Par contre, à cause de l'aspect extrêmement spéculatif des « savoirs » des « sciences » humaines, basés sur des opinions et des témoignages, je considère l'utilisation du terme « sciences » dans l'expression « sciences » humaines comme inadéquate.

Cependant, **lorsque les savoirs scientifiques proviennent de la démarche expérimentale, la réponse est clairement : non !** Ces savoirs sont issus d'expériences qu'on espère reproductibles et non sur des opinions ou des spéculations qui peuvent être biaisées et basées sur des observations ou des témoignages trop souvent subjectifs.

Notes

1. J'avoue avoir utilisé cette stratégie une fois. Sur « commande » de biologistes, j'avais préparé un produit spécifique, dont la synthèse n'avait pas été publiée, afin qu'il soit testé dans nos laboratoires. Le problème était que j'avais synthétisé la structure rapportée dans la littérature, mais personne n'avait remarqué qu'un erratum avait été publié pour corriger cette structure erronée. Comme la synthèse était intéressante et digne d'être publiée sur le plan scientifique, je ne pouvais pas mentionner que j'avais synthétisé le mauvais produit. J'ai donc rapporté que ce type de composé, avec cette structure, pouvait présenter un réel intérêt en recherche

- pharmaceutique, en donnant un exemple, tout en précisant que leur synthèse et leurs propriétés restaient virtuellement inexplorées... Voir : M. Belley, J. Scheigetz, P. Dubé and S. Dolman, Synthesis of N-Aminoindole Ureas from Ethyl 1-Amino-6-(trifluoromethyl)-1H-indole-3-carboxylate, *Synlett* 2001, 222-225.
2. Par contre, l'une des réactions que j'ai découvertes par hasard a été mentionnée comme « **inattendue** » dans une publication : M. Belley et al., Aromatic Ring Opening of fused Thiophenes via Organolithium Addition to Sulfur. *Synlett*, 1998 (4), 407-410.
 3. Par ailleurs, dans la recherche de produits antiinflammatoires, j'ai écrit deux publications pour bien démontrer qu'on ne comprenait pas bien nos résultats pharmacologiques. Ceux qui ont pu lire ces comptes-rendus ont pu voir que cette avenue de recherche ne menait, pour l'instant, nulle part. Pourtant, on m'avait conseillé de ne publier que les résultats qui confirmaient notre modèle théorique, en soulignant le meilleur produit, et de passer sous silence les données qui invalidaient notre modèle. Voir : Michel Belley et al., Structure-Activity Relationship Studies on ortho-Substituted Cinnamic Acids, a New Class of Selective EP3 Antagonists. *Bioorg. Med. Chem. Lett.* 2005, 15, 527-530 et Comparison between two classes of selective EP3 antagonists and their biological activities. *Bioorg. Med. Chem. Lett.* 2006, 16, 5639-5642.
 4. Ce pourcentage représente un « risque relatif », et c'est ce qu'on rapporte généralement dans les publications scientifiques. Par exemple, si, dans votre vie, vous avez 20 % des risques d'être affecté par un type de cancer en particulier, une augmentation de 20 % de votre risque augmente votre risque à 24 % (risque absolu).

Références

Sur la **crise de la reproductibilité** :

- Wikipédia, [Replication crisis](#)

- Yvan Dutil (27 mai 2015) [Quand la science nourrit la pseudoscience](#), *Magazine Voir*.
- Yvan Dutil (2017), [Quand la science nourrit la pseudoscience](#), *Le Québec sceptique* n° 94, p. 17-24.
- Ioannidis (2005), [Why Most Published Research Findings Are False](#), *Plos medicine*.

Sur le **problème statistique associé à la valeur $p \leq 0.05$**

- Louis Dubé, [Simulation de la valeur p : le jeu de pile ou face](#), *Le Québec sceptique* n° 94, p. 25-29.
- Brigitte Axelrad (5 déc. 2005), [« Le chocolat fait maigrir » : quand médias et publications scientifiques se font rouler dans la farine](#), *Acrimed*.

Sur la **métanalyse des études sur la télépathie et le psi**

- Jean-Michel Abrassart, [Parapsychologie et Zététique : des ennemis irréconciliables ?](#) *YouTube* ; voir la discussion avec moi dans les commentaires.

Sur les **biais de publication** :

- Wikipédia, [Biais de publication](#)

Sur l'**agnotologie et l'analphabetisme scientifique**

- Wikipédia, [Agnotologie](#)
- Serge Larivée, [L'analphabetisme scientifique](#), *Le Québec sceptique* n° 94, p. 53-57.
- Joe Schwarcz, [Le glyphosate en cour !](#) *Le Québec sceptique* n° 104, p. 13-15.
- Michel Belley, [Critique du film Toxic Beauty – Le cancer des ovaires est-il lié à l'utilisation de la poudre pour bébés de Johnson & Johnson ?](#) *Le Québec sceptique* n° 104, p. 7-12.
- Michel Belley et Gabriel Martin, [Électrosensibilité : plainte à l'ombudsman de Radio-Canada](#) *Le Québec sceptique* n° 113, p. 7-8.

Brownell, S.E. ; Price, J.V. et Steinman, L. (15 oct. 2013), [Science Communication to the General Public: Why We Need to Teach Undergraduate and Graduate Students this Skill as Part of Their Formal Scientific Training](#), *J Undergrad Neurosci Educ.*;12(1): E6–E10.

Les Sceptiques du Québec

Notre organisme ne souscrit à aucune thèse particulière – sauf à celle de l'esprit critique – dont nous faisons la promotion en débattant des arguments pour et contre toute position et en nous basant, autant que possible, sur des données scientifiques.

Pour en savoir plus, venez assister à l'une de nos vidéoconférences mensuelles, ou abonnez-vous à la revue, *Le Québec sceptique*, publiée trois fois par année.

Venez visiter notre **page Facebook** ou notre site Web à www.sceptiques.qc.ca

La revue *Le Québec sceptique*

Numéros : 113 Morale et religions
 114 Le pouvoir de la pensée
 115 La croyance au père Noël
 116 Religions : miracles et commandements divins
 117 Laïcité et religions

Notez que tous les articles des anciens numéros de la revue peuvent être consultés ou téléchargés gratuitement à partir de notre site web : <https://sceptiques.qc.ca/indexDesRevue.php>

Une présentation « woke » au congrès de l'Association des communicateurs scientifiques

Michel Belley



Du 3 au 5 octobre 2025, le congrès de l'Association des communicateurs scientifiques (ACS) du Québec s'est tenu au Planétarium de Montréal. Plusieurs de nos anciens conférenciers – Antony Bertrand Grenier, Valérie Borde, Marie-Ève Carignan et Robert Lamontagne – y ont pris part, aux côtés de nombreux journalistes et vulgarisateurs scientifiques. Ce rassemblement a constitué une belle occasion de les rencontrer et de promouvoir notre association.

Le thème du congrès était : Parasites – quand on n'entend plus le message :

« À l'époque de notre cher Fernand Seguin, les parasites étaient dans le médium : la neige dans la télé, la friture à la radio pouvaient altérer le message.

Aujourd'hui, malgré des technologies qui offrent une qualité d'image et de son parfaite (quoique...), des parasites sont toujours présents et nuisent au message : la désinformation de toutes natures, bien sûr, mais aussi le bruit de fond du sentiment anti-science qui semble trouver de plus en plus d'adeptes, et l'IA, déjà si incontournable, qui contamine le Web avec du faux contenu et dilue de plus en plus l'information valide. »

Plusieurs conférences captivantes sur la communication scientifique ont été présentées, suivies d'échanges soutenus avec les participants. Un long entretien avec Olivier Bernard, connu sous le nom du Pharmacien, a également mis en lumière sa contribution à la vulgarisation scientifique.

Cependant, une ombre est venue assombrir le congrès : la présentation de la « gardienne du senti » (qui préfère garder l'anonymat) sur les privilèges. Présente durant l'événement, sa participation, son rôle et le contenu de sa conférence ont soulevé des préoccupations quant à un glissement possible de l'ACS vers la posture moralisatrice d'une nouvelle idéologie identitaire de gauche communément appelée le mouvement « woke ».

« Une « gardienne du senti » vous sera présentée lors du cocktail d'ouverture. Facilement identifiable durant tout le congrès, vous pourrez vous tourner vers cette personne en tout temps si une interaction ou une situation provoque un inconfort ou un malaise chez vous. Elle recevra votre témoignage de façon respectueuse, confidentielle et sans jugement. »

À mon avis, une association scientifique ne devrait pas se faire le porte-voix d'une morale, quelle qu'elle soit. Les

communicateurs scientifiques doivent d'abord – et si possible exclusivement – promouvoir la science. Néanmoins, si un cadre moral devait être favorisé, je suggère l'humanisme des Lumières, qui propose un ensemble de valeurs universelles compatibles avec la science et nos droits et libertés.

La présentation de la « gardienne du senti » m'a par ailleurs profondément heurté, notamment parce qu'elle relayait certains dogmes « wokes » largement critiqués et, pour certains, contredits par des données scientifiques.

Le 8 octobre, j'ai donc envoyé par courriel à l'ACS le texte ci-dessous, incluant la note 1 et accompagné de l'article de Robert Lynch « Quantifier les privilèges : ce que la

recherche sur la mobilité sociale nous apprend sur l'équité aux États-Unis » (*Le Québec sceptique*, n° 117, p. 38-43).

En réponse, la nouvelle présidente de l'ACS, Mme [Rachel Léger](#), qui était directrice du Biodôme jusqu'en 2018, n'a répondu que ceci :

« Nous accusons réception de votre message et n'avons pas de commentaires. Je crois que vous exagérez en invoquant que nous faisons la promotion du wokisme. C'est votre perception et non la nôtre. »

Ci-dessous, les notes 2 à 4 ont été ajoutées ultérieurement pour clarifier certains éléments de ce message.

L'ACS, le « wokisme » et la pseudoscience

Lors du congrès de l'ACS la fin de semaine passée, juste après la présentation de la « gardienne du senti », sur les privilèges, je me suis très brièvement exprimé : « **Je suis fâché ! L'Association des communicateurs scientifiques ne devrait pas faire la promotion du wokisme, qui est une idéologie !** »

Je souhaite ici préciser ma pensée et demande que ce message soit transmis aux membres du conseil d'administration de l'ACS ainsi qu'à la « gardienne du senti », dont je reconnais les bonnes intentions. Celles-ci, cependant, ne suffisent pas : toute personne cherchant à convertir autrui invoque généralement de « bonnes intentions ».

Vous pouvez également relayer ce texte aux membres de l'ACS présents au congrès.

En bref, je défends des valeurs humanistes et universelles. Mettre l'accent sur les privilèges et les microagressions ne relève pas, selon moi, du mandat de l'ACS : cela relève d'une idéologie qui s'appuie trop souvent sur des postulats pseudoscientifiques. Par ailleurs, la morale véhiculée par le wokisme tend souvent à favoriser une culture des doléances (*grievances*), des replis identitaires et un communautarisme diversitaire, au détriment de la cohésion sociale. Ce n'est pas, à mon sens, une voie qui contribue à former une société unie et tolérante.

Mon biais idéologique

Je commencerai par reconnaître mon orientation : je privilégie les valeurs humanistes – raison, égalité, fraternité – auxquelles j'ajoute la tolérance, le respect des personnes, l'alphabétisme scientifique et l'esprit critique. Respecter les gens ne veut pas dire respecter leurs idées : les idées se discutent, se critiquent et se déboulonnent. Il est dangereux d'essentialiser une personne par ses positions, puisque les croyances évoluent et peuvent se révéler erronées.

Je m'oppose également à toute forme de ségrégationnisme, sauf exceptions pragmatiques (par

exemple, la séparation hommes/femmes dans certains sports ou pour des installations sanitaires peut se justifier).

La présentation de la « gardienne du senti »

La « gardienne du senti » a proposé un exercice simple et instructif : elle a distribué des chocolats à quelques personnes choisies au hasard, désignées ensuite comme « privilégiées ». Ce procédé pouvait légitimement susciter chez les autres un sentiment d'injustice ou d'exclusion.

Or, que firent ces personnes dites « privilégiées » ? Malgré la consigne initiale de garder leur chocolat, elles l'ont finalement partagé avec les autres membres de leur table. Et si l'on avait donné tout un sac à une seule personne, il est probable qu'elle l'aurait aussi partagé avec tous les gens dans la salle. Cet épisode illustre que les personnes privilégiées tendent souvent à partager leurs avantages, en particulier lorsqu'elles perçoivent une injustice.

Le wokisme

Le « wokisme » puise largement dans le postmodernisme et la Théorie critique de la race (TCR), une grille d'analyse qui interprète les rapports sociaux principalement comme une lutte entre un groupe dominant – supposé vouloir préserver ses privilèges – et des groupes dominés. Cette vision a toutes les allures d'une théorie du complot. Parmi les concepts fréquemment associés à cette approche figurent notamment :

- suprémacisme blanc ;
- racisme systémique (Note 2) ;
- racisme (qui ne peut être issu que du groupe majoritaire des Blancs) ;
- « fragilité blanche » ;
- tabula rasa (idée que l'environnement social expliquerait tout, au détriment de tout rôle des facteurs biologiques) ;

- décolonialisme (visant à « décoloniser » les sciences et la psychologie et à placer les savoirs autochtones au même niveau explicatif que les sciences expérimentales) ;
- EDI (équité, diversité, inclusion), favorisant l'exclusion des hommes blancs ;
- etc. (Note 3).

Plusieurs de ces notions sont controversées, tant sur le plan scientifique que sur celui de l'éthique et de la morale (voir développement plus loin).

Le diagnostic proposé par le wokisme et la TCR occulte souvent un trait humain fondamental : la propension au partage et à la coopération, qui traverse fréquemment les divisions ethniques et groupales. Au Québec, par exemple, un grand nombre d'acquis sociaux financés par l'impôt – éducation, santé, assurance-emploi, aide sociale – sont accessibles à l'ensemble de la population. Ces mécanismes permettent à des enfants issus de milieux modestes d'accéder à une éducation de qualité et, grâce aux prêts, bourses et subventions universitaires, de poursuivre des études supérieures.

La TCR et le concept de « racisme systémique » tendent à centrer l'analyse sur les différences raciales, alors que beaucoup d'indicateurs socioéconomiques montrent des évolutions qui relativisent ces clivages. Par exemple, certaines études et certains ouvrages (voir Thomas Sowell, *Economic Facts and Fallacies*, chapitre 5, « Income facts and fallacies » et chapitre 6, « Racial facts and fallacies ») montrent que, pour un même travail, les écarts salariaux entre personnes racisées ou non, ou entre hommes et femmes, sont majoritairement nuls. De même, les possibilités d'ascension sociale pour des personnes noires ou blanches nées de familles pauvres sont les mêmes (voir référence jointe).

Le défi majeur restant, selon moi, est le problème des inégalités liées à la classe sociale : les écarts de richesse et d'opportunités entre riches et pauvres demeurent importants et nécessitent une attention prioritaire. Conclure que le seul levier pertinent est la lutte contre le racisme, sans prendre la mesure des dynamiques de classe, me semble réducteur et potentiellement contre-productif.

Retour à la présentation de la « gardienne du senti »

Après l'exercice sur l'injustice, la « gardienne du senti » a présenté plusieurs privilèges, en insistant sur ceux liés au fait d'être blanc, homme ou de ne pas avoir d'infirmité. Certes, certains hommes blancs cisgenres hétérosexuels bénéficient d'avantages ; mais réduire la réalité à ces catégories est une simplification outrancière : nombre de personnes qui correspondent à ces cases subissent aussi des difficultés réelles.

Le charisme est peut-être l'un des privilèges les plus déterminants dans notre société – la capacité d'imposer sa personne et de plaire dans l'espace public.

Curieusement, ce point n'est qu'une autre tache aveugle des éveillés (*wokes*)...

Je donne ici un exemple personnel. Oui, je suis un homme blanc hétéro, en surpoids (je rejette le terme « cisgenre », voir note 1). Suis-je privilégié ? En partie : mon quotient intellectuel m'a permis d'accéder à l'université. Mais mon adolescence a été marquée par le rejet social, une puberté tardive, la maigreur, l'acné juvénile, etc. J'ai sauté des niveaux à l'école et je suis arrivé au secondaire à 11 ans, entouré de jeunes de 12 et 13 ans (50 % d'entre eux avaient fait la 7^e année du primaire, avant son abrogation) ; j'étais très souvent le dernier choisi pour les équipes, sans amis, timide et gêné. J'évitais l'éducation physique pour ne pas me dévêtir devant des garçons plus développés physiquement et sexuellement.

Tout cela pour dire que l'accent mis sur certains privilèges fait oublier d'autres sources importantes de stigmatisation : dents abîmées, nez proéminent, acné, transpiration excessive, diabète, maigreur, peu sportif, non musclé pour un gars, poitrine peu développée pour une fille, déficience intellectuelle, etc. Même des « privilèges » tels que la réussite scolaire peuvent susciter envie et exclusion. Rappeler systématiquement à quelqu'un ses « privilèges » selon le tri sélectif woke peut donc être blessant et réducteur.

Par ailleurs, on occulte souvent les nombreuses mesures et opportunités développées pour l'ensemble de la population dans notre société.

Les noms « compliqués »

La « gardienne du senti » a aussi évoqué le fait de ne pas avoir à dire son nom plus d'une fois ou à l'épeler comme un privilège. Je ne suis pas d'accord sur ce point. Malgré mes origines québécoises, à Montréal on m'épelle fréquemment « Belly » au lieu de « Belley » – situation qui ne se produisait pas dans ma région d'origine, au Saguenay. Même des noms apparemment communs demandent parfois des précisions : Dupond, Dupont, Dupons ? Lynn ou Lyne ? Michael ou Mykael ?

Lorsqu'on demande à répéter ou à épeler un nom, la plupart du temps c'est par bonne intention : l'autre souhaite le prononcer ou l'écrire correctement. Plutôt que de brandir immédiatement la notion de privilège, ne vaudrait-il pas mieux valoriser ce désir de respect et d'effort pour nommer correctement son interlocuteur ?

Microagressions

Selon la « gardienne du senti » (et de nombreux partisans du « wokisme »), demander à quelqu'un de quel pays il vient serait une microagression. J'émetts une objection. La plupart des personnes qui posent cette question agissent par simple curiosité, innocente et souvent bienveillante. Plutôt que de la pathologiser systématiquement, on gagnerait à encourager cette curiosité – surtout chez les jeunes – comme moteur d'apprentissage et de rencontres interculturelles.

Notons aussi que, pour des raisons biologiques (exogamie et effet Westermarck, Note 4), les immigrés sont fréquemment favorisés comme partenaires sexuels dans des situations de rencontre. Cet élément illustre que les interactions entre groupes ne se réduisent pas forcément à de l'exclusion ou à de la discrimination.

Tolérance

En somme, il faudrait promouvoir davantage la tolérance et cesser d'interpréter a priori la plupart des comportements comme des microagressions ou des manifestations de domination. Une lecture plus optimiste – ou simplement moins suspicieuse – des intentions des individus peut contribuer à réduire les tensions sociales, plutôt que de les amplifier en insistant systématiquement sur les privilèges et les possibles offenses.

Sexe assigné à la naissance

La « gardienne du senti » a également évoqué le concept de « sexe assigné à la naissance ». Sur le plan médical et biologique, le sexe à la naissance est déterminé à partir des caractéristiques sexuelles externes observables du nouveau-né ; lorsqu'il existe une ambiguïté, le statut va être noté « indéterminé ». Le sexe n'est donc pas assigné selon le désir des parents ou du médecin, ni fonction de la présence d'un observateur forçant la réduction d'une fonction d'onde sexuelle quantique. 😊

Cela dit, des cosmologies et pratiques culturelles diverses peuvent concevoir l'attribution du sexe et de l'identité différemment. Selon Bernard Saladin d'Anglure, professeur à l'Université Laval :

« Les Inuits ont toute une cosmologie développée autour de l'identité du nouveau-né. Ses os sont constitués à partir du sperme du père, son sang à partir de celui de la mère, sa chair à partir de celle du gibier et son âme à partir de celle d'un mort. Cette âme peut provenir d'un ancêtre. Par exemple, si on identifie chez une fille nouveau-née l'âme de son grand-père, elle recevra un nom masculin, sera élevée en garçon, et sa propre mère s'adressera à elle [lui] en l'appelant papa. Pour les Inuits, le sexe biologique se fixe à la naissance, et le bébé peut changer de sexe à ce moment-là, surtout lorsque le travail de l'accouchement est long. » (M. Belley, [Le phénomène des transgenres et la mouvance queer soulèvent beaucoup de questions...](#), *Le Québec sceptique* n° 107, p. 25-32, avril 2022.)

Les savoirs autochtones

Plusieurs participantes au congrès ont exprimé le souhait de promouvoir les savoirs autochtones, et certaines ont pris la parole pendant la période de questions. Je tiens toutefois à préciser que ces savoirs ne relèvent pas de la science au sens strict.

J'espère que les vulgarisateurs et communicateurs scientifiques n'adopteront pas le modèle de la Nouvelle-Zélande, où ces savoirs sont enseignés au

même titre que la science (voir l'article de Bartholomew). Il convient donc de garder une distance critique vis-à-vis des discours appelant à la « décolonisation » des sciences : ces propositions n'ont de sens que si l'on considère comme scientifiques des courants pseudoscientifiques ou idéologiques issus de certains champs des sciences humaines, telles que ceux associés au « wokisme ».

Le rôle de l'ACS

Je renouvelle ma proposition : l'ACS doit éviter de promouvoir des concepts qui reposent davantage sur des idéologies que sur des preuves empiriques solides. Comme le montre cet exposé, plusieurs notions présentées comme « progressistes » s'appuient sur des cadres théoriques contestés et trop souvent pseudoscientifiques. L'Association a le devoir de défendre la rigueur scientifique face aux postures postmodernistes et aux discours idéologiques qui, comme certaines religions, attaquent les sciences.

Si l'ACS souhaite promouvoir un cadre moral, je recommande fortement l'humanisme universaliste, une idéologie de gauche très différente de celle d'extrême gauche qu'est le « wokisme ». (Voir Allan Stratton, [Réflexions sur la signification de « gauche » en 2023](#))

Sceptiquement et scientifiquement vôtre,

Michel Belley

Président, Sceptiques du Québec

Rédacteur en chef, revue *Le Québec sceptique*

Pour en savoir plus :

- Sur la critique des idées pseudoscientifiques associées au wokisme ou à la bien-pensance : Jerry A. Coyne et Luana S. Maroja (déc. 2023), [La subversion idéologique de la biologie](#), *Le Québec sceptique* n° 112, p. 12-25.
- Sur la réintroduction des savoirs autochtones au même niveau que les connaissances scientifiques : R. Bartholomew, L'engouement des Maoris pour l'astrologie en Nouvelle-Zélande, *Le Québec sceptique* n° 117, p. 50-54, août 2025. Article original en anglais : [The New Zealand Māori Astrology Craze: A Case Study](#), *Skeptic*, 30 avril 2025.

Notes

1. À propos de mon identité « cisgenre »...
Je suis un homme blanc hétéro de 64 ans : non handicapé, non malvoyant, non malentendant, en surpoids, non diabétique, apnéique, retraité, athée, sceptique et adepte de randonnée en montagne. Dans une description, on mentionne habituellement ce qui est pertinent ou ce qui sort de la norme. Avais-je besoin de préciser « non handicapé », « non malvoyant », « non malentendant » ou « non diabétique » ? Non. Mais si j'avais été malvoyant, malentendant ou diabétique, le signaler aurait pu être pertinent dans certains contextes. L'adjectif « cisgenre » ne fonctionne pas de la même manière. Au Canada, moins de 1 % de la population s'identifie comme trans : il s'agit donc d'une minorité. Si je ne me considère pas comme trans, **ai-je besoin**

d'être étiqueté « cisgenre » ? Non. Coller cette étiquette revient, selon moi, à promouvoir la normalisation de l'identification trans dans une visée idéologique.

2. L'article suivant, démontrant l'effet majeur de la classe sociale qui, de bien des façons, remplace ou élimine pratiquement la notion de racisme systémique, était joint au message envoyé à l'ACS : Robert Lynch « Quantifier les privilèges : ce que la recherche sur la mobilité sociale nous apprend sur l'équité aux États-Unis » (*Le Québec sceptique*, n° 117, p. 38-43)

3. On peut ajouter ici le post-constructivisme, le multiculturalisme et les valeurs anti-universalistes.
4. Sur le lien possible entre l'effet Westermarck et l'exogamie, voir : a) M. Belley, [Le phénomène des transgenres et la mouvance queer soulèvent beaucoup de questions...](#) *Le Québec sceptique* n° 107, p. 25-32, avril 2022 et b) M. Belley, [Moralité « instinctive » : l'effet Westermarck](#), *Le Québec sceptique* n° 101, p. 12-14, printemps 2020.

La stagnation méthodologique de la sociologie est liée à son orientation politique de gauche

Jukka Savolainen

(Traduction du résumé)

L'auteur de cette publication examine l'intégrité méthodologique de la sociologie.

Au cours des deux dernières décennies, les disciplines des sciences sociales ont été confrontées à deux grands mouvements de réforme : la science « ouverte » et la « révolution de la crédibilité ». Ensemble, ces avancées méthodologiques favorisent la transparence, la reproductibilité et la rigueur causale. Par rapport à ses disciplines homologues, la sociologie a pris du retard dans l'adoption de ces nouvelles normes scientifiques.

Dans cet article, l'auteur examine si la réticence des sociologues à améliorer l'intégrité de la recherche est liée à l'homogénéité politique de la discipline et à son alignement sur la recherche militante. En s'appuyant sur l'étude de Duarte et al., l'auteur propose que la diversité politique favorise l'intégrité de la recherche en réduisant le biais de confirmation, en encourageant l'examen critique et en protégeant la dissidence [politique].

La conformité idéologique de la sociologie, en particulier son adhésion aux paradigmes de la « sociologie publique » et de la « justice sociale », décourage l'application de ces normes scientifiques. En s'appuyant sur des données interdisciplinaires, l'auteur compare les niveaux de diversité politique et d'intégrité méthodologique en économie, en sciences politiques, en psychologie et en sociologie [en utilisant deux mesures de diversité politique : le ratio démocrates/républicains et la prévalence des opinions d'extrême gauche].

Les résultats descriptifs confirment les hypothèses suivantes :

- a) la sociologie est beaucoup plus biaisée politiquement que les disciplines apparentées, et
- b) la sociologie est très en retard en termes de transparence, d'ouverture et de rigueur causale.

L'auteur conclut en suggérant que les tendances observées reflètent un processus en deux étapes. Premièrement, lorsque la recherche de la vérité devient secondaire par rapport à la défense d'une cause, la rigueur méthodologique perd de sa valeur. Deuxièmement, le résultat de cette perte de crédibilité scientifique rend le domaine moins attrayant pour les chercheurs qui privilégient les preuves objectivables plutôt que l'idéologie, créant ainsi un cercle vicieux.

La réforme doit donc s'attaquer aux deux aspects de cette dynamique : favoriser la diversité des points de vue et rétablir un engagement solide en faveur de l'excellence scientifique.

Article original

Jukka Savolainen (2 août 2025), [The methodological stagnation of sociology is related to its left-wing skew](#), *Theory and Society*.

Référence

Duarte, J. L., Crawford, J. T., Stern, C., Haidt, J., Jussim, L., & Tetlock, P. E. (2015). [Political diversity will improve social psychological science](#). *Behavioral and Brain Sciences*, 38, e130.

Éric Coulombe et Serge Larivée nous proposent deux textes critiques : 1) la psychothérapie psychodynamique et 2) son application pour les personnes âgées, souhaitée par Gagnon et al. (2023). Ce premier texte combine une perspective historique ainsi qu'une première analyse critique de cette approche thérapeutique. Le second texte critique l'application de cette approche thérapeutique aux personnes âgées.

La psychothérapie psychodynamique

Éric Coulombe et Serge Larivée

En 1920, dans un des premiers ouvrages critiques du freudisme publié en sol américain, le psychologue Knight Dunlap écrivait que « la psychanalyse tente de s'imposer en portant l'uniforme de la science, afin de mieux l'étouffer de l'intérieur » (Dunlap 1920, p. 8). Un siècle plus tard, cette critique demeure pertinente, car c'est bien toujours l'uniforme de la science que tentent de revêtir les adeptes modernes du freudisme, ainsi qu'en témoigne l'article de Gagnon et al. (2023), *Psychothérapie psychodynamique auprès des personnes âgées*.

Mais, avant d'analyser de façon critique cet article de Gagnon et al., voyons d'abord, dans une première partie, d'où vient, historiquement, la psychothérapie psychodynamique, avant de poursuivre avec une critique générale de cette approche thérapeutique.

Psychanalyse et psychothérapie psychodynamique : du pareil au même

Afin de clarifier notre propos, un mot d'explication sur ce qui distingue la psychanalyse de la psychothérapie psychodynamique s'impose. **Nous verrons que la subtile différence entre les deux approches tient davantage du marketing thérapeutique que de la science.** L'évolution historique de la psychologie clinique aux États-Unis permet de mieux comprendre ce point.

Perspective historique de la psychologie clinique

Le contexte de l'entre-deux-guerres, dans la plupart des pays occidentaux, se distingue notamment de celui d'aujourd'hui par la très faible contribution du gouvernement au financement de la recherche scientifique. Aux États-Unis, il faut attendre la publication du rapport de Vannevar Bush (Bush 1945), alors directeur du Bureau de la recherche et du développement scientifique (*Office of Scientific Research and Development*) pour qu'un changement radical s'opère dans les politiques de promotion de la recherche

scientifique. Ce rapport émanait de la volonté du président Roosevelt de :

- 1) transmettre au monde les progrès de la connaissance scientifique découlant de l'effort de guerre américain,
- 2) poursuivre dans l'avenir la recherche en médecine et sciences connexes, afin de prolonger le combat contre la maladie,
- 3) voir comment le gouvernement pouvait désormais aider les activités de recherche des organismes publics et privés et
- 4) voir comment le gouvernement pouvait organiser un programme de découverte et de développement des talents scientifiques chez les jeunes Américains, afin que l'avenir de la recherche scientifique dans ce pays conserve le même élan que celui donné pendant la guerre.

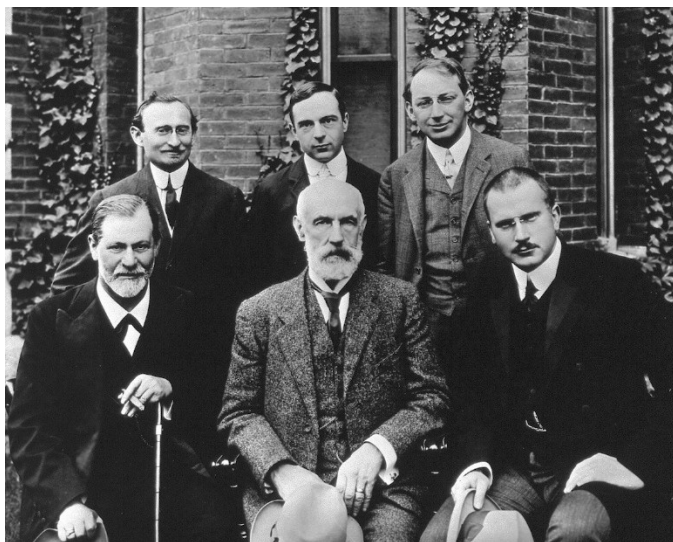
De cette volonté présidentielle et du rapport Bush naîtra un ensemble d'agences fédérales, dont la *National Science Foundation* (NSF). Ces agences auront une importance fondamentale sur l'organisation et le développement de la science moderne¹.

C'est dans les dernières années de la décennie 1940 que des mécanismes institutionnels se développèrent pour donner une assise permanente au financement fédéral de la recherche biomédicale. Ces mécanismes s'inspiraient de l'expérience de guerre, durant laquelle une grande partie de l'initiative de recherche avait été transférée à des chercheurs autonomes basés non pas dans des laboratoires gouvernementaux, mais dans des universités et des instituts de recherche indépendants.

Transportées par ce mouvement, les disciplines de la psychiatrie et de la psychologie bénéficieront elles aussi de l'effervescence scientifique de l'après-guerre pour se transformer et se développer. Depuis le début du XX^e siècle, les psychiatres étaient des spécialistes peu rémunérés et socialement presque aussi marginalisés que les patients qu'ils prétendaient soigner. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale jouera par la suite un rôle déterminant pour la profession, tandis

¹ Comparez la vision du président Roosevelt, tournée vers le développement et la promotion de la connaissance scientifique, avec celle de l'actuel président américain, Donald Trump. Tout un contraste !

que les psychiatres attireront une attention croissante sur les troubles psychiatriques et la santé mentale. Leur lobbying, fondé sur le nombre massif de cas psychiatriques engendrés par la Première Guerre mondiale (l'épidémie du fameux état de choc traumatique dit *shell shock*), finira par convaincre les autorités qu'une épidémie comparable ne pourrait être évitée durant la seconde qu'en faisant appel à leur expertise pour écarter les recrues mentalement inaptes au combat, à l'aide d'un test de dépistage.



Clark University, 1909 : Brill, Jones, Ferenczi, Freud, Hall et Jung. ([Wikimédia](#))

Toutefois, cet exercice s'avéra rapidement vain. Dès 1942, quelques mois à peine après l'entrée en guerre des États-Unis, les cas psychiatriques se multiplièrent parmi les soldats, comme si aucun tri préalable n'avait été effectué. Les horreurs du champ de bataille – parfois même leur seule anticipation – engendrèrent une vague de nouveaux cas. Ajoutant l'insulte à l'injure, les 1 825 000 hommes d'abord rejetés par le dépistage intégrèrent malgré tout l'armée, lorsque le besoin en effectif de combat se fit plus urgent, et l'expérience montra qu'ils faisaient souvent de très bons soldats (Menninger, 1945, p. 109). Par ailleurs, la vague des victimes neuropsychiatriques suscita une demande tout aussi massive de psychiatres et de psychologues pour aider à contrer la menace grandissante qui pesait sur le moral et l'efficacité de l'armée. Dans la dernière année de la guerre, l'armée américaine comptait à elle seule plus de 2 400 médecins affectés aux soins psychiatriques (Grob, 1990, p. 59–60), alors qu'à son début, seuls 35 psychiatres travaillaient dans les hôpitaux de l'armée (Menninger, 1945, p. 108).

On ne parlait plus à l'époque de la seconde Grande Guerre de « commotion » (*shell shock*), un terme désormais abandonné, mais de « névrose de guerre » ou de « fatigue du combat », des diagnostics qui se multipliaient à un rythme soutenu. En 1945, 50 662 soldats victimes de troubles neuropsychiatriques

s'entassaient dans les hôpitaux militaires, auxquels il fallait additionner les 475 397 militaires démobilisés, qui recevaient une pension de l'Administration des vétérans pour une invalidité de nature psychiatrique (Shephard, 2001, p. 330). Une autre source affirme que 504 000 hommes des seules forces terrestres furent définitivement perdus pour le combat en raison de problèmes psychiatriques, un nombre suffisant pour former 50 divisions de combat (Keegan, 1978, p. 335).

Le vernis de savoir des psychiatres de cette époque, combiné à l'échec de leur opération de dépistage, qui ne permettait même pas de limiter le nombre de victimes psychiatriques du combat, aurait dû apporter la preuve accablante de leur inefficacité. Mais, comme ce fut souvent le cas dans l'histoire de cette profession, les psychiatres jouèrent de ruse en inventant des techniques curatives auxquelles ils donnèrent des noms en apparence savants et en manipulant les statistiques de manière à démontrer des taux de rémission de l'ordre de 80 à 90 %. Le haut commandement de l'armée était apparemment impressionné par ces résultats et trop occupé par les opérations de combat pour contester leur origine (Scull, 2010, p. 8). Il apparaît paradoxal que la psychiatrie américaine émergeât de la guerre avec une meilleure réputation, alors que son bilan thérapeutique était si médiocre. Mais les psychiatres de l'armée expliquèrent à leur manière ce qu'ils avaient accompli et les conclusions qu'ils en tiraient pour le traitement des troubles mentaux. Pour eux, le « succès » sur le front démontrait l'importance du traitement précoce et le pouvoir de la psychothérapie lorsqu'elle était introduite suffisamment tôt dans l'équation.

La psychiatrie de l'après-guerre

Plusieurs courants d'influence vont s'unir à la fin de la guerre pour continuer la transformation des disciplines de la psychiatrie et de la psychologie. Le premier émanait de la psychiatrie militaire, d'obédience psychanalytique, sous l'impulsion de William Menninger, psychiatre psychanalyste du Kansas, d'abord recruté comme directeur de la psychiatrie de l'armée, puis promu brigadier général pendant la guerre. Chargé de la formation des psychiatres sous ses ordres, Menninger favorisait le traitement psychothérapique d'inspiration analytique. Sa conviction fut renforcée par le nombre élevé d'effondrements psychologiques parmi des soldats mentalement sains avant le combat, phénomène confirmant pour lui le lien entre stress extrême et pathologie mentale. Cette réalité remettait en cause l'approche traditionnelle et institutionnelle de la psychiatrie, fondée sur des causes biologiques ou héréditaires. L'expérience militaire suggérait plutôt qu'un effondrement pouvait survenir chez tout individu soumis à un stress suffisant, et que santé et maladie mentales formaient un continuum plutôt que deux états distincts.

À la fin de la guerre, William et son frère Karl Menninger, soutenus par l'administration des vétérans, ont lancé un programme de formation pour les nouveaux psychiatres.

Influencé par le développement scientifique fédéral, ce programme mettait l'accent sur l'orientation psychanalytique et s'appuyait sur l'expérience acquise sur le champ de bataille. Après la guerre, la plupart des psychiatres formés aux États-Unis ont été éduqués à la clinique Menninger et dans les hôpitaux des vétérans associés. La nouvelle génération balaya ainsi la vieille garde institutionnelle et, dès 1948, elle élut son mentor, William Menninger, président de l'Association américaine de psychiatrie. Dans les années 1960, les directeurs de la grande majorité des départements universitaires de psychiatrie étaient des analystes, tandis que les principaux manuels de la discipline mettaient l'accent sur les concepts psychanalytiques.

Alimenté par l'argent de l'Administration des vétérans pour la formation des professionnels de la santé mentale, ce courant de pratique induisit également un changement radical dans la pratique de la profession. En 1947, plus de la moitié des psychiatres américains travaillaient en clinique privée ou dans une clinique externe, tandis que, vers 1958, ils n'étaient plus que 16 % de la profession à exercer dans les hôpitaux psychiatriques d'État (Hale, 1998, p. 246). Puisque la psychothérapie de type analytique devenait le traitement de choix des psychiatres formés après la guerre, la pratique privée s'imposait comme un cadre naturel, plutôt que l'environnement lugubre de l'hôpital psychiatrique.

Le développement de la psychologie clinique

Ce changement radical de la pratique psychiatrique imposa une formidable contrainte à l'Administration des vétérans et des hôpitaux de vétérans. Confrontée à la pénurie de psychiatres et au grand besoin de soins en santé mentale pour les soldats, il devenait impératif qu'elle augmente rapidement le nombre de travailleurs qualifiés et qu'elle recrute des professionnels du domaine. Un appel aux psychologues ne pouvait que lui sourire.

Durant la première moitié du vingtième siècle, la psychologie américaine était principalement une discipline académique organisée autour de l'Association américaine de psychologie (*American Psychological Association, APA*). Cette psychologie académique se caractérisait par son cadre, évoluant essentiellement dans les laboratoires universitaires, par son expertise, spécialisée dans le développement des tests mentaux et des tests de QI, et par ses applications, utilisant ces outils pour identifier et contrôler les « faibles d'esprit » et les jeunes délinquants.

Parallèlement à cette psychologie académique dominante, une branche de psychologie appliquée commençait à se développer, bien qu'elle demeurât moins visible à l'époque. Elle s'était progressivement structurée à partir de 1930, avec la création de l'Association des psychologues consultants (*Association of Consulting Psychologists, ACP*), puis par sa transformation en Association américaine de psychologie

appliquée (*American Association of Applied Psychologists, AAAP*) en 1937.

L'AAAP se distinguait nettement de l'APA par sa composition. L'APA était majoritairement composée d'hommes, des universitaires jouissant d'une stabilité professionnelle et **orientant leur carrière vers l'enseignement et la recherche**. En revanche, l'AAAP était dominée par des femmes titulaires d'une maîtrise, qui **se consacraient à l'émergence de la psychologie appliquée**. Bien que l'AAAP fût indépendante de l'APA, plus de la moitié de ses membres appartenaient également à l'APA, ce qui témoignait d'une certaine porosité entre les deux approches de la psychologie (Farreras, 2005).

Durant la Seconde Guerre mondiale, le besoin criant en personnel qualifié en santé mentale poussa William Menninger, alors brigadier général, à accueillir favorablement la collaboration des psychologues, bien qu'il souhaitât au départ qu'ils se concentrent sur les tests mentaux plutôt que sur la psychothérapie. Mais à la fin de la guerre, plus de 1700 psychologues travaillaient pour l'armée, plusieurs pratiquant la psychothérapie (Herman, 1995, p. 84). En 1946, une enquête menée auprès de tous les psychologues et étudiants en psychologie ayant servi dans l'armée révéla leur préférence marquée pour le travail clinique effectué pendant leur service militaire. Des centaines d'entre eux avaient alors pratiqué la psychothérapie pour la première fois et ils envisageaient un retour à l'école pour suivre une formation dans ce domaine (Herman, 1995, p. 94).

Face à l'abandon des psychiatres, l'Administration des vétérans manifesta son empressement à financer la formation des psychologues cliniciens. Dès 1947, elle soutenait déjà 200 étudiants dans 22 institutions approuvées par l'APA. À partir de 1949, le nouvel Institut national de la santé mentale (National Institute of Mental Health, NIMH) s'engagea également à financer la formation universitaire et professionnelle dans diverses disciplines liées à la santé mentale. Ce double financement fit exploser les effectifs de la profession, et l'arrivée massive de nouveaux cliniciens remodela fondamentalement la psychologie en tant que discipline.

La vieille garde des médecins psychanalystes vécut toutefois comme une intrusion sur son territoire l'arrivée graduelle des psychologues cliniciens. À titre d'exemple, l'Association américaine de médecine, l'Association américaine de psychiatrie et l'Association américaine de psychanalyse, composée presque uniquement de médecins, publièrent en 1954 une déclaration commune contre les praticiens sans diplôme de médecine. Selon elles, l'application des méthodes psychologiques au traitement des maladies relevait d'une fonction médicale et devait se dérouler sous supervision médicale. Seuls les médecins étaient qualifiés pour distinguer entre maladie physique et maladie mentale et pour prescrire un traitement. La position de l'Association américaine de psychanalyse était si intransigeante que Max Gitelson,

qui en était le président en 1956, écrivit à Hendrick² sa détermination « à se débarrasser complètement de la thérapie profane aux États-Unis » (Hale, 1998, p. 215).

Cette volonté de subordination des psychologues à l'autorité des médecins animait déjà William Menninger quand il était brigadier général et, grâce à l'argent de l'Administration des vétérans, sa clinique s'associa après la guerre au département de psychologie de l'Université du Kansas pour créer un programme de psychologie clinique de quatre ans, conçu comme un modèle pour quinze autres programmes de psychologie clinique financés au niveau fédéral. Toutefois, ce programme, conçu autour du statut incontestable du psychiatre comme chef de l'équipe de traitement en santé mentale, s'avéra vite insatisfaisant pour de nombreux psychologues, qui s'irritèrent des restrictions qu'il imposait et cherchèrent à obtenir un plus grand degré d'autonomie professionnelle. Cette quête d'indépendance était d'autant plus pressante que la profession émergente du psychologue clinicien se confrontait, depuis l'époque des premières associations de psychologie appliquée, au problème de la concurrence des thérapeutes charlatans, rendant nécessaire la structuration d'un programme de formation professionnelle qui permettrait à la fois de contrecarrer ces faux thérapeutes et d'échapper à la domination du corps médical.

Dès 1947, le président de l'APA nomma un comité spécial chargé de formuler, entre autres tâches, un programme recommandé de formation en psychologie clinique. Le rapport de David Shakow et de son groupe (Shakow, 1947) déboucha deux ans plus tard sur la conférence de Boulder, au Colorado, en août et septembre 1949, où les principaux acteurs de la psychologie clinique élaborèrent les bases d'un programme de formation qui deviendrait connu sous le nom du modèle « scientifique-praticien », c'est-à-dire un programme axé autant sur la formation en recherche, le volet scientifique, que sur l'aspect clinique, le volet praticien. Le triomphe de ce modèle, au cours des premières années, aurait d'importantes conséquences, en atténuant par exemple l'influence des idées psychanalytiques orthodoxes. L'héritage académique de la psychologie, basée sur l'expérimentation et le travail de laboratoire, avait toujours rendu la profession méfiante à l'égard de la création de Freud. Le rapport de David Shakow indiquait clairement l'orientation que son comité souhaitait donner au volet clinique de la formation des psychologues cliniciens, soit l'apprentissage de la **psychologie dynamique**, qui se consacre à **comprendre les motivations du comportement humain** :

Si nous désirons avoir le genre de psychologue clinicien que ce programme vise à développer, il faudra mettre beaucoup plus d'emphasis que par le passé sur l'imprégnation du programme avec la

théorie de la personnalité et la psychodynamique. Il n'y a pas d'autre aspect du programme qui soit plus important et qui ait autant de ramifications. Si nous recherchons une orientation dynamique, il ne peut y avoir de demi-mesures. Pour atteindre un tel objectif, il est nécessaire que le plus grand nombre possible d'instructeurs soient bien familiarisés avec la théorie psychodynamique et qu'ils présentent leur matériel à la lumière de cette théorie, tant en classe que sur le terrain. (Shakow, 1947, p. 546)

Dans un premier temps, il semble donc que l'orientation de la psychologie clinique vers la psychologie dynamique fut un moyen d'échapper à la tutelle de la psychiatrie psychanalytique conformiste. Mais un autre facteur contribua, dans un second temps, à pousser la psychologie clinique hors de l'orthodoxie freudienne. Les sommes d'argent octroyées par l'Administration des vétérans et le NIMH étaient importantes et la tentation de les accepter tout aussi grande. Pourtant, une certaine hésitation régnait dans les corridors académiques. Les scientifiques « purs » avaient toujours jeté un regard méprisant à leurs collègues de la psychologie « appliquée » et, durant l'entre-deux-guerres, cette attitude ne s'était pas atténuée. En effet, la branche clinique de la discipline pratiquait loin des cercles du pouvoir professionnel. Mais les nouvelles sources de financement menaçaient de bouleverser cette hiérarchie traditionnelle.

Pour former les nouveaux cliniciens, les départements de psychologie des universités durent ajuster leurs priorités d'embauche et intégrer des enseignants qui ne s'intéressaient pas principalement au laboratoire et à l'expérimentation. Pour obtenir des subventions fédérales destinées à la formation, ils devaient soumettre le recrutement des professeurs au jugement de fonctionnaires qui conditionnaient l'octroi ou le refus des fonds au degré de conformité institutionnelle jugé satisfaisant. Tous ces changements étaient nouveaux et troublaient l'ordre séculaire de la profession de psychologue. Pourtant, les avantages que la plupart amenaient étaient tout simplement trop importants pour que les départements de psychologie refusent l'argent. Graduellement, le modèle scientifique-praticien, axé sur la psychologie dynamique, s'imposa à travers les universités du pays, imprimant à la psychologie un essor tout simplement inconcevable si elle était demeurée une discipline purement académique. Qu'on en juge par le simple membership de l'APA : comptant 2 739 membres au début de la décennie 1940, ce nombre s'élevait déjà à 18 215 membres quinze ans plus tard. Aujourd'hui, il atteint 173 000.

Pourtant, l'idéal scientifique du modèle de Boulder fut rapidement plombé par les critiques des étudiants au cours des années qui suivirent, notamment celle qu'il monopolisait leur énergie dans l'apprentissage de méthodes de recherche qu'ils n'utiliseraient jamais dans

² Ives Hendrick, président de l'Association américaine de psychanalyse de 1953 à 1955.

leur pratique professionnelle et en les privant d'une formation formelle approfondie ainsi que d'un apprentissage intensif de l'art et de la pratique de la psychothérapie. Ces protestations entraînèrent la psychologie clinique vers une dérive anti-scientifique, marquée par deux événements majeurs :

- 1) La conférence de 1973 à Vail, au Colorado, qui instituait un nouveau modèle de formation axé sur la pratique, un programme permettant aux futurs étudiants de décrocher un doctorat sans avoir suivi une formation en science, le Psy. D.
- 2) Le schisme de 1988 au sein de l'APA, où ces psychologues consacrant leur carrière à la recherche scientifique se désaffilièrent de l'APA, écœurés par le virage soutenu et de plus en plus ascientifique de l'association, afin de fonder une nouvelle organisation professionnelle, l'Association pour une psychologie scientifique (*Association for Psychological Science, APS*; pour un récit plus complet de l'événement, voir Coulombe, 2021, pp. 447–502).

La fin de l'adhésion de la profession des psychologues cliniciens à la rigueur scientifique favorisera le retour des idées freudiennes, si bien que dans un paradoxe dont seule l'histoire connaît le secret, **psychanalyse et psychothérapie psychodynamique deviennent aujourd'hui des termes interchangeables** sous la plume d'auteurs modernes :

Tout au long de cet ouvrage, j'utilise indifféremment les termes « psychanalytique » et « psychodynamique ». Le terme psychodynamique a été introduit après la Seconde Guerre mondiale lors d'une conférence sur l'enseignement médical et utilisé comme synonyme de psychanalytique. On m'a dit que l'intention de ceux qui ont adopté ce terme était de garantir une place à l'enseignement psychanalytique dans le programme de résidence en psychiatrie, sans alarmer outre mesure les directeurs de la formation en psychiatrie qui pouvaient considérer la « psychanalyse » avec une certaine appréhension (R. Wallerstein, communication personnelle; Whitehorn et al., 1953). En bref, le terme psychodynamique était une sorte de ruse. Le terme a évolué au fil du temps pour désigner une gamme de traitements basés sur les concepts et les méthodes psychanalytiques, mais qui ne se déroulent pas nécessairement cinq jours par semaine ou allongé sur un divan. [...] À

part cela, les différences sont floues. (Shedler, 2006, p. 9).

Même [l'Ordre des psychologues du Québec](#) reconnaît la très grande proximité de la psychothérapie psychodynamique et de la psychanalyse :

Fortement influencée par la psychanalyse et faisant appel à la notion d'inconscient, l'orientation psychodynamique analytique établit un lien entre les difficultés actuelles du client, ses expériences passées ainsi que les conflits refoulés et non résolus de son histoire personnelle.

Finalement, pour la clarté de la conclusion à venir, ajoutons à ce bref récit historique que l'objectif d'une psychothérapie de type psychodynamique est d'aider le client à comprendre ce qui le motive à agir. Dans ce cadre thérapeutique, John Bowlby³, un psychanalyste, a formulé dès 1958 l'hypothèse que la désorganisation précoce de l'attachement favorise diverses réactions face aux événements traumatiques survenant au cours du développement d'un individu. Selon lui, les effets cumulés de ces expériences peuvent conduire à des troubles complexes et chroniques à l'âge adulte.

L'approche psychodynamique

Dans l'article suivant, nous allons tenter de mettre en évidence l'existence d'un corpus de littérature scientifique démontrant la faiblesse méthodologique des études soutenant l'efficacité de l'approche psychodynamique brève, plus spécifiquement pour les aînés.

Faisons toutefois ici quelques commentaires généraux. Ainsi, dès que des chercheurs plus neutres vis-à-vis de cette approche étudient l'efficacité de la thérapie, les conclusions sont invariablement plus mitigées et, surtout, négatives. Par exemple, Paris (2017) souligne des lacunes importantes de cette littérature :

1. L'efficacité des thérapies psychodynamiques brèves ne peut se généraliser à l'approche traditionnelle longue et elles ne valident conséquemment pas les théories à la base de cette approche.
2. La théorie de l'attachement, une innovation psychanalytique ayant produit une abondante littérature, se voit limitée dans son application par l'ensemble de ses déficiences, dont celles :
 - a) de ne pas tenir compte des vulnérabilités biologiques et du tempérament qui prédisposent des individus aux troubles mentaux,

³ NDLR « Afin de formuler une théorie complète de la nature des premiers attachements, Bowlby a exploré un large ensemble de domaines incluant la théorie de l'évolution, les théories de la relation d'objet (un des principaux concepts de la psychanalyse), l'analyse systémique, l'éthologie et la psychologie cognitive. À la suite des articles préliminaires de 1958, Bowlby a exposé la théorie de l'attachement dans l'ouvrage en trois volumes *Attachement et perte* (1969-82 pour l'édition originale, 1978-84 pour l'édition française). Dans les premières années de diffusion de la théorie, Bowlby a été critiqué par les psychologues universitaires, et la communauté psychanalytique l'a marginalisé pour s'être écarté des principes de la psychanalyse. La théorie de l'attachement est cependant devenue depuis "l'approche dominante pour la compréhension du développement social précoce, et a été à l'origine d'une importante vague de recherches expérimentales dans la mise en place des relations des enfants avec leurs proches" » ([Wikipédia](#))

- b) de négliger les interactions gène-environnement durant le développement de l'individu,
 - c) de ne pas considérer que l'enfant peut bénéficier de multiples figures d'attachement (alloparentalité) tout autant que celle de la mère.
 - d) Elle n'est finalement qu'un autre modèle psychodynamique qui, mettant l'accent sur les problèmes de la petite enfance, comporte le risque de blâmer de nouveau les parents pour les psychopathologies de leurs enfants.
3. Enfin, les techniques de neuro-imagerie montrent que la psychanalyse peut induire des changements dans le cerveau. Cependant, ce phénomène est également observé avec toutes les formes de psychothérapie et n'a, en revanche, jamais eu d'impact significatif en médecine.

De leur côté, Gerber et al. (2011) ont évalué pas moins de 94 études sur l'efficacité de la psychothérapie psychodynamique, publiées en anglais entre 1974 et 2010. Elles présentent 103 comparaisons entre le résultat, à la fin du traitement, de la psychothérapie psychodynamique et d'un comparateur non dynamique. Des 63 comparaisons entre le traitement psychodynamique et un comparateur actif (par exemple, une autre forme de psychothérapie), le traitement s'est avéré supérieur dans seulement 10 % des cas et inférieur dans 16 %, alors qu'aucune différence ne fut constatée dans 75 % des cas. Des 40 comparaisons entre le traitement psychodynamique et un comparateur inactif (par exemple l'absence de traitement), le traitement s'est avéré supérieur dans 68 % des cas, alors qu'aucune différence ne fut observée dans 30 % des cas. Les auteurs apportent ensuite une précision essentielle dans leur discussion :

Cependant, il est clair qu'il existe des problèmes importants de qualité dans un pourcentage significatif des essais contrôlés randomisés portant sur la psychothérapie psychodynamique, et cela pourrait également être vrai dans les études d'autres psychothérapies. D'après les 94 études examinées ici, les données sur la sécurité et les effets secondaires, sur l'utilisation de la méthode « intention de traiter » dans l'analyse des données, ainsi que la prise en compte des effets du thérapeute et du site de l'étude sont omises. En outre, 57 % de toutes les comparaisons et 54 % des comparaisons issues d'études de qualité adéquate n'ont pas permis de mesurer de différences statistiques entre les résultats du traitement psychodynamique et ceux du groupe témoin. [...] Pour trois critères du RCT-PQRS⁴, au moins la moitié des études ont été évaluées « médiocres », selon le critère 13 (rendre compte de la sécurité et des effets secondaires), le critère 15 (méthode « intention de traiter » déclarée dans l'analyse des

données), et le critère 19 (prise en compte des effets du thérapeute et du site de l'étude). [...] Cependant, nous pensons que ces trois critères représentent des lacunes importantes dans la littérature scientifique sur la psychothérapie psychodynamique, qui ne les aborde toujours pas suffisamment (Gerber et al., 2011, pp. 25–26).

En psychothérapie, les notions de « sécurité » et « d'effets secondaires » se distinguent tout en étant complémentaires. **La sécurité** réfère au souci de ne pas causer un préjudice grave ou durable au patient. Elle englobe plusieurs dimensions, dont :

- 1) celle de la sécurité immédiate, qui veille à ce que la thérapie ne déclenche pas de décompensation psychologique majeure⁵, d'idéation suicidaire ou de comportements dangereux pendant ou immédiatement après les séances,
- 2) celle de la sécurité à long terme, qui cherche à éviter que l'intervention thérapeutique ne cause des dommages psychologiques durables, comme la détérioration de l'estime de soi, une dépendance excessive au thérapeute, ou l'aggravation des symptômes initiaux et enfin,
- 3) celle de la sécurité relationnelle, qui veille à maintenir un cadre thérapeutique approprié, protégeant le patient contre l'exploitation, l'abus de pouvoir ou les violations des limites professionnelles.

Les effets secondaires, quant à eux, désignent des conséquences non intentionnelles, mais relativement courantes et généralement temporaires qui peuvent survenir au cours d'une thérapie, entre autres exemples une anxiété temporaire provoquée par l'exploration de souvenirs douloureux, une fatigue émotionnelle après des séances intenses ou une perturbation temporaire du sommeil. Ainsi, le problème de la sécurité implique des risques sérieux et potentiellement durables, tandis que les effets secondaires sont généralement plus légers et transitoires.

Le concept « d'intention de traiter » désigne une méthode d'analyse statistique utilisée dans les études cliniques, où tous les participants initialement assignés à un traitement sont pris en compte dans l'analyse, même s'ils n'ont pas complété le programme. Celui des **effets du thérapeute** considère l'impact individuel du thérapeute sur les résultats du traitement, qu'il influence par son style, son expérience et sa manière d'interagir avec le patient. Enfin, celui du **site de l'étude** évalue l'environnement ou l'institution où une étude clinique est menée, une variable qui peut affecter les résultats en fonction des conditions spécifiques du lieu et des variations dans l'application des traitements.

Conclusion

En conclusion, bien que la psychothérapie psychodynamique ait une longue histoire et soit encore

⁴ Randomized Controlled Trial Psychotherapy Quality Rating Scale.

⁵ Décompensation : perte de contact avec la réalité, caractérisée par un brusque épisode de délire.

largement pratiquée, son efficacité reste controversée. Les études scientifiques présentent des résultats mitigés. De plus, l'approche repose sur des fondements théoriques critiqués et n'a pas démontré de supériorité significative par rapport à d'autres formes de thérapie. Par conséquent, il est essentiel d'évaluer avec prudence les avantages et les limites de cette approche, ce que nous verrons plus en détail dans le prochain article, avant de la recommander comme option de traitement.

Références

- Bush, V. (1945) ; *Science the Endless Frontier. A Report to the President*, Imprimerie du gouvernement des États-Unis, Washington.
- Coulombe, E. (2021). *Le charlatan Sigmund Freud. Cocaïnomanie et créateur d'une chimère psychologique*. Essor-Livres.
- Dunlap, K. (1920). *Mysticism, freudianism and scientific psychology*. C.V. Mosby.
- Farreras, I. (2005). The historical context for National Institute of Mental Health Support of American Psychological Association training and accreditation efforts. Dans : Pickren, W. E. et Schneider, S. (eds) *Psychology and the National Institute of Mental Health*. Washington, DC : American Psychological Association, pp 153–179.
- Gagnon, L., Duquette-Laplanche, R., Tassé, É. et Bourassa, S. (2023). Psychothérapie psychodynamique auprès des personnes âgées. *Les cahiers du savoir*, 4, 43-48, 72-73.
- Gerber, A.J., Kocsis, J. H., Milrod, B. L., Roose, S. P., Barber, J. P., Thase, M. E., Perkins, P. et Leon, A. C. (2011). A quality-based review of randomized controlled trials of psychodynamic psychotherapy. *American Journal of Psychiatry*, 168(1), 19-28.
- Grob, G. N. (1990), World War II and American psychiatry. *Psychohistory Review*, 19(1), 41–69.
- Hale, N. Jr (1998). *The Rise and Crisis of Psychoanalysis in the United States*. Oxford and New York: Oxford University Press.
- Herman, E. (1995). *The Romance of American Psychology*. Berkeley : University of California Press.
- Keegan, J. (1978). *The Face of Battle*. Harmondsworth, UK : Penguin, p. 335.
- Menninger, W. C. (1945), Psychiatry and the War, *The Atlantic*, novembre, pp. 107–114.
- Ordre des psychologues du Québec, [Orientations théoriques](#)
- Paris, J. (2017). Is psychoanalysis still relevant to psychiatry? *The Canadian Journal of Psychiatry*, 62(5), 308–312.
- Scull, A. (2010). The mental health sector and the social sciences in post-World War II USA. Part 1 : Total war and its aftermath, *History of Psychiatry*, 22(1), pp. 3–19.
- Shakow, D.; Hilgard, E. R.; Kelly, E. L. ; Luckey, B.; Sanford, R. N.; Shaffer, L. F (1947). Report of the Committee on Training in Clinical Psychology of the American Psychological Association Submitted at the Detroit meeting of the American Psychological Association, September 9-13. *American Psychologist*, 2(12), 539–558.
- Shedler, J. (2006). [That was then, this is now: Psychoanalytic psychotherapy for the rest of us](#), jonathanshedler.com
- Shephard, B. (2001) *A War of Nerves: Soldiers and Psychiatrists in the Twentieth Century*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- Whitehorn, J.C., Braceland, F.J., Lippard, V.W., Malamud, W. (Eds.) (1953). *The Psychiatrist: His Training and Development*. Washington, DC : American Psychiatric Association.

Les aînés ont-ils vraiment besoin de la psychanalyse... fut-elle brève ?

Éric Coulombe et Serge Larivée

Le vieillissement de la population québécoise pousse Gagnon et al. (2023) à recommander d'élargir la pratique de la psychothérapie psychodynamique aux personnes âgées, en s'appuyant sur des études qui démontreraient que cette approche psychothérapique procure des changements durables, en dépit de l'âge avancé des sujets, et même quand ils sont affectés d'un trouble neurocognitif majeur.

Nous démontrerons que cette proposition manque de substance scientifique, en contestant ses bases sous cinq angles fondamentaux :

- 1) les auteurs ignorent les critiques de la psychanalyse et en parlent comme si l'efficacité de la psychothérapie psychodynamique était indiscutable ;
- 2) ils font appel à des concepts psychanalytiques jamais démontrés ;
- 3) ils recourent à la vérité révélée au lieu de faits dûment démontrés ;

- 4) ils ne définissent pas ou précisent mal les termes ;
- 5) ils raisonnent de manière confuse et absconse.

Ignorer les critiques de la psychanalyse

Tout d'abord, soulignons ici que la majorité des critiques s'accordent pour dire que les principaux manquements de la psychanalyse aux préceptes de la science viennent :

- du petit nombre d'études contrôlées et de bonne qualité au plan de la méthodologie,
- de sa faiblesse à pouvoir prédire quoi que ce soit,
- de ses lacunes à savoir convenablement quantifier et mesurer,
- de l'emploi de cas anecdotiques auxquels on donne un statut d'universalité,
- de la circularité des raisonnements,
- de la complexité de ses innovations terminologiques,
- de l'existence de nombreux schismes théoriques au sein de ses praticiens,
- du manque de corrélations statistiques,
- de la subjectivité de plusieurs de ses données,
- du caractère métaphorique de son vocabulaire de base,
- des mensonges de son créateur sur ses succès thérapeutiques et de sa cocaïnomanie,
- de l'absence de définitions opérationnelles et de son incapacité à ressembler à une science moderne sous de nombreux autres aspects.

Ces constats ont été régulièrement identifiés dans la littérature de 1906 à aujourd'hui (par exemple : Aschaffenburg, 1906 ; Hoche, 1906 ; Ladd-Franklin, 1916 ; Dunlap, 1920 ; Wohlgemuth, 1923 ; Bumke, 1931 ; Myerson, 1939 ; Salter, 1952 ; Wortis, 1954 ; Campbell, 1957 ; Jurjevich, 1974 ; Eysenck, 1985 ; Thornton, 1986 ; Torrey, 1992 ; Loftus et Ketcham, 1994 ; Wilcocks, 1994 ; Eisner, 2000 ; Bénesteau, 2002 ; Meyer, 2005 ; Borch-Jacobsen et Shamdasani, 2006 ; Sulloway, 2007 ; Onfray, 2010 ; Coulombe, 2021 ; Van Rillaer, 1980, 2022, 2024 ; Robert, 2023)¹.

Pour Frank Cioffi, professeur de philosophie et critique implacable du freudisme, le seul critère de la mauvaise foi, caractérisé par le silence affiché face aux réfutations, l'invocation de confirmations imaginaires, la manipulation des données, voire le mensonge pur et simple, suffit à déterminer la pseudo-scientificité d'une discipline, allant ainsi à l'encontre du critère de réfutabilité de Popper (1973). Pour Cioffi, la psychanalyse est incontestablement une pseudoscience, « parce que c'est une théorie de mauvaise foi », laquelle fait des psychanalystes des « acrobates de la pensée qui ne tiennent pas compte des réfutations éclatantes qui leur sont opposées. Ils sortent toujours de leur chapeau un nouveau lapin pour justifier les errements de Freud. Cette mauvaise foi est le symptôme d'un cynisme prêt à tout

justifier, même l'injustifiable, pour préserver "la cause" » (Cioffi, 2005, pp. 304–305).

Gagnon et al. (2023) confirment les arguments de Cioffi en ignorant totalement les critiques de la psychanalyse et en se limitant à promouvoir un nouvel enrobage terminologique (la psychothérapie psychodynamique) auprès d'une clientèle spécifique, les personnes âgées, comme si le choix de cette modalité de traitement avec cette clientèle précise allait autant de soi que de lui prescrire de l'exercice physique, afin de l'aider à conserver une autonomie fonctionnelle.

Les auteurs citent plusieurs articles en soutien de leur proposition de traitement des personnes âgées, notamment ceux de Bar-Tur (2023) et de Shedler (2010). Le premier est un récit de cas, typique de la littérature psychanalytique. Est-il besoin de rappeler la faiblesse de ce procédé lorsque vient le temps de dégager quelque conclusion un tant soit peu scientifique ? Dans le cas du second, plusieurs critiques ont pourtant souligné la faiblesse méthodologique de cette métaanalyse et ses conclusions exagérées à propos de l'efficacité de la psychothérapie psychodynamique. Par exemple, Larivée et Coulombe (2013) ont souligné les failles et les erreurs méthodologiques qui affectaient des études (dont celle de Svedlund et al., 1983) pourtant reprises dans des métaanalyses (Abbass et al., 2009, notamment) que Shedler utilisa à son tour. Dans un courriel personnel qu'il adressait à l'un de nous en 2010, Abbass reconnaissait l'erreur du nombre total de patients annoncés dans sa métaanalyse, sans qu'il n'ait jamais fait quoi que ce soit pour la corriger publiquement.

Anestis et al. (2011) ont à leur tour sérieusement éteint la métaanalyse de Shedler dans un article publié dans *American Psychologist*. Les auteurs écrivaient :

Ainsi que Shedler (févr.-mars 2010) le notait, certains chercheurs rejettent, de manière réflexe et avec véhémence, la thérapie psychodynamique en raison de son inefficacité, sans accorder une attention équitable aux analyses de résultats sur cette modalité de traitement. Nous applaudissons les efforts de Shedler visant à faire entrer la thérapie psychodynamique dans le cercle de la science et espérons que son article encouragera les chercheurs à évaluer les allégations sur son efficacité avec un œil plus objectif.

Néanmoins, ainsi qu'il le soulignait également, on peut imputer le rejet expéditif de cette thérapie par la communauté scientifique, entre autres raisons, à l'antipathie historique de certains psychodynamiciens envers la recherche contrôlée et à leur propension à en surestimer l'efficacité. Malheureusement, Shedler commet lui-même cette erreur, en passant sous silence des détails méthodologiques clés, en ignorant des conclusions

¹ Une liste d'ouvrages en anglais (n = 114) et en français (n = 57), qui ont montré que la psychanalyse ne résiste pas à l'analyse, est disponible sur demande.

cruciales qui vont à l'encontre de sa position et en surestimant la qualité et le volume des données probantes soutenant la thérapie psychodynamique. [...]

Nous convenons avec Shedler qu'au plan scientifique, les généralisations sur l'inefficacité de la thérapie psychodynamique ne se justifient pas. Néanmoins, en science, accepter sans critique et sans réserve certaines positions pose autant problème que leur rejet cavalier. Bien qu'elle ne découle pas d'une falsification, son affirmation audacieuse selon laquelle la thérapie psychodynamique est tout aussi efficace que la thérapie cognitivo-comportementale est clairement prématurée, étant donné la qualité et le volume des preuves qui existent. (Anestis et al., 2011, p. 149–150)

Dans un texte publié en ligne, à l'époque où Michaël Anestis administrait le site Psychotherapy Brown Bag (aujourd'hui fermé), et coiffé d'un titre sans équivoque, *Laisser tomber la science et la logique afin de mousser sa cause*, ces auteurs critiquaient de manière plus cinglante encore le papier de Shedler :

Les chiffres cités par l'auteur apparaissent très convaincants, mais les résultats découlent de données erronées et des études de faible qualité incluses dans sa métaanalyse. Quiconque prend le temps d'examiner les vrais résultats des études incluses dans le travail de Shedler découvrira un tableau complètement différent. (Larivée et Coulombe, 2013, p. 469)

D'autres auteurs ont également fait ressortir la faiblesse scientifique de l'étude de Shedler (Thombs et al., 2011), en démontrant le manque de rigueur des métaanalyses sur lesquelles il s'est appuyé.

Gagnon et al. (2023) basent ainsi leur propos sur une littérature nettement déficiente et à laquelle ils ne devraient plus se référer s'ils veulent nous convaincre de leur adhésion à la rigueur scientifique plutôt que de leur attachement à des croyances sans fondement. Ils commettent en outre la même erreur que Shedler en attribuant à la psychothérapie psychodynamique une efficacité apparemment indiscutable :

Quelques métaanalyses et des revues de littérature ont jusqu'ici conclu à l'efficacité de la psychothérapie psychodynamique chez les personnes âgées pour le traitement de la dépression (p. ex., Cuijpers et al., 2011 ; Cuijpers et al., 2006 ; Francis et Kumar, 2013). En effet, elle aurait une efficacité comparable aux autres approches psychothérapeutiques [sic] (Gagnon et al., 2023, p. 46).

Ils omettent de souligner les mises en garde qui devraient pourtant accompagner une telle affirmation ! Ainsi, les mises en garde passées sous silence sont,

premièrement, celles clairement émises par des auteurs cités (par exemple, Cuijpers et al., 2011), à savoir que :

- 1) dans certaines métaanalyses, on mesura une efficacité plus faible de la psychothérapie psychodynamique, bien que la différence avec les autres approches psychothérapeutiques ne fût pas importante,
- 2) que ce sont les formes courtes de la psychothérapie psychodynamique qui se révèlent généralement plus efficaces que l'absence de traitement, et surtout que
- 3) l'efficacité des psychothérapies dans la dépression chez l'adulte peut être surestimée, en raison de différents biais dans les études analysées.

Une recherche de la littérature scientifique sur l'efficacité du traitement de la dépression par la psychothérapie chez les personnes âgées nous fait en outre réaliser que la même conclusion générale s'observe ici, et depuis longtemps (Thompson et al., 1987), à savoir que la psychothérapie est supérieure à l'absence de traitement, bien qu'aucune forme ne se révèle supérieure aux autres, attestant ici aussi que ce sont les facteurs communs de la psychothérapie qui entraîneraient l'amélioration des sujets âgés plutôt que des facteurs spécifiques.

Par ailleurs, en ce qui concerne la conclusion de la plus grande efficacité des formes courtes de la psychothérapie psychodynamique (impossible de trouver le moindre consensus sur le nombre de séances qu'elle devrait proposer), il faut souligner le paradoxe qu'elles soulèvent par rapport à la tradition psychanalytique, alors que de nombreux auteurs, à commencer par Freud lui-même, ont souligné tout au long de l'histoire de la discipline la nature essentiellement longue de la cure, qui serait la seule capable d'atteindre les couches les plus profondes de l'inconscient² :

Les thérapies psychanalytiques, par leur durée prolongée et leur travail sur l'inconscient, sont les seules en mesure de déraciner ces désordres profonds qui en font toute la particularité (Sigmund Freud, 1927).

Le changement psychologique par la psychanalyse se produit progressivement, et le processus est souvent lent et exigeant (Erik Erikson, 1968).

La psychanalyse est un processus long où le temps est essentiel pour développer une compréhension et une intégration plus profondes des aspects conflictuels du psychisme (Otto Kernberg, 1996).

En outre, Paris est d'avis que l'efficacité mesurée des psychothérapies psychodynamiques brèves ne peut se généraliser à la psychothérapie traditionnelle de longue haleine :

De plus, bien que les métaanalyses des traitements psychodynamiques plus courts fournissent de bonnes preuves d'efficacité, ces résultats ne se généralisent pas à la thérapie psychodynamique à

² Les trois citations sont issues d'une recherche sur Internet, les pages des ouvrages ne sont conséquemment pas indiquées.

long terme, pour laquelle pratiquement aucun essai contrôlé n'a été réalisé (Paris, 2017, p. 309).

Le paradoxe d'équivalence

Deuxièmement, affirmer que la psychothérapie psychodynamique est tout aussi efficace que les autres approches psychothérapiques dans le traitement de la dépression chez l'adulte, sans glisser un seul mot du paradoxe d'équivalence (*Dodo bird verdict*) et des facteurs communs, relève assurément du parti pris idéologique visant à mousser sa cause. On observe en effet depuis la fin du 19^e et le début du 20^e siècle la capacité de diverses formes de traitement, psychothérapiques ou non, de produire des succès thérapeutiques. Au fil des années, Hoche (1906), Janet (1914), Dunlap (1920), Myerson (1939) avaient tous rapporté cette observation dans des textes publiés avant les années 1940 (voir Coulombe, 2021 pour plus de détails). En 1936, Rosenzweig émettait déjà officiellement l'hypothèse que toutes les formes de thérapie, lorsqu'elles sont pratiquées avec compétence, s'équivalent, en arrivant à produire des effets bénéfiques comparables.

Dans sa revue exhaustive des résultats des diverses formes de psychothérapie, Bruce Wampold (2001) résumait en ces termes la conclusion séculaire du **paradoxe d'équivalence** :

En 1936, Rosenzweig avançait l'hypothèse que « toutes les méthodes thérapeutiques, quand elles sont pratiquées avec compétence, connaissent le même succès » (p. 413). Dans les années 1970 et 1980, les preuves fournies par les premières métaanalyses corroborèrent l'hypothèse de Rosenzweig. Au cours des années 1990, des études exemplaires et des métaanalyses basées sur une solide méthodologie ajoutèrent infailliblement à la preuve démontrant qu'il n'existe qu'une faible, sinon aucune différence, entre toutes les formes de traitement. Ces résultats se généralisaient aux sous-populations de soins visant la dépression et l'anxiété, deux secteurs où l'on croit les thérapies comportementales particulièrement indiquées. L'hypothèse du Dodo³ a surmonté plusieurs épreuves et doit être considérée comme « vraie » jusqu'à ce que suffisamment de preuves nous obligent à la rejeter.

L'absence de différence entre toutes les variétés de soins jette le doute sur l'hypothèse que les bénéfices de la psychothérapie découlent d'ingrédients spécifiques. On se serait attendu à ce que, si ces derniers se révèlent effectivement curatifs, certains d'entre eux soient plus bénéfiques que d'autres. L'efficacité équivalente des traitements fournit une première preuve que le modèle médical ne peut expliquer les conclusions

empiriques de la recherche en psychothérapie. (Wampold, 2001, p. 117-118)

Il faut également garder à l'esprit que lorsque l'on parle des **facteurs communs**, personne ne sait encore très bien de quels facteurs il est question, ni de quelle(s) manière(s) ils agissent. Bien des auteurs estiment toutefois qu'ils seraient de nature affective, une forme d'empathie humaine qui agirait et que l'on observe dans les pratiques immémoriales des shamans et autres guérisseurs des siècles passés (Prades, 2011, p. 63).

Cependant, cette vision d'équivalence généralisée entre toutes les approches thérapeutiques, bien qu'elle constitue un consensus largement accepté dans le domaine de la psychothérapie, n'est pas sans susciter des débats et des remises en question. Si des critiques ont été émises à l'encontre du paradoxe d'équivalence, elles ne soutiennent toutefois pas la conclusion de Gagnon et al. (2023) sur l'efficacité particulière de la psychothérapie psychodynamique. Au contraire, ces critiques pointent vers une direction tout à fait différente, suggérant qu'une approche spécifique pourrait effectivement se démarquer des autres par son efficacité supérieure dans le traitement de nombreuses conditions psychologiques. Cette exception notable au paradoxe d'équivalence mérite d'être examinée attentivement, car elle remet en question l'hypothèse même de l'équivalence thérapeutique et ouvre la voie à une compréhension plus nuancée de l'efficacité différentielle des psychothérapies.

L'exception au paradoxe d'équivalence : la thérapie cognitivo-comportementale

En effet, c'est en constatant la supériorité de la thérapie cognitivo-comportementale (TCC), pour un large éventail de conditions, que des auteurs en sont arrivés à conclure que le paradoxe d'équivalence se défendait difficilement :

Dans toutes les métaanalyses que nous avons examinées, le poids de la preuve est clairement et uniformément du côté des effets différentiels du traitement (c'est-à-dire la preuve est du côté de la spécificité du traitement). Lorsque l'on contrôle la qualité des mesures et que l'on classe les traitements de façon appropriée, il y a des preuves constantes, autant dans les résultats du traitement que dans la recherche comparative sur le traitement, que les thérapies cognitives et comportementales sont supérieures à d'autres traitements pour un large éventail de conditions, dans des échantillons d'adultes et d'enfants. (Hunsley et Di Giulio, 2002, p. 10)

D'autres auteurs émettaient déjà ce constat une décennie plus tôt, à savoir que la psychothérapie psychodynamique, même dans sa forme brève, était inférieure à d'autres types de psychothérapie,

³ Fait référence à l'article de Rosenzweig qui, dans son titre, cite de toute évidence ironiquement *Alice au pays des merveilles* : « At last the Dodo said, *Everybody* has won and *all* must have prizes ».

notamment la thérapie cognitivo-comportementale, dans le traitement de la dépression majeure :

Globalement, la psychothérapie psychodynamique brève est supérieure post-traitement à l'absence de traitement, mais inférieure post-traitement aux psychothérapies alternatives, infériorité qui se révèle plus grande au suivi après 1 an. La psychothérapie psychodynamique brève était inférieure aux psychothérapies alternatives dans le traitement de la dépression et particulièrement inférieure à la thérapie cognitivo-comportementale pour la dépression majeure. [...] À mesure que la qualité de la recherche s'accroît, la supériorité de la psychothérapie psychodynamique brève sur l'absence de traitement diminue. En outre, la supériorité globale de la psychothérapie psychodynamique brève diminue sur l'absence de traitement et son infériorité par rapport aux psychothérapies alternatives s'accroît quand on considère une série de variables cliniques pertinentes (Svartberg et Stiles, 1991, p. 704).

Toutefois, sachant qu'un grand nombre de cliniciens affirmant utiliser l'approche cognitivo-comportementale n'en appliquent bien souvent qu'une version édulcorée (Waller et al., 2012), on est en droit de se demander si l'efficacité supérieure des TCC se reflète réellement dans la pratique et si cette déficience ne contribue pas à faire croire à l'équivalence thérapeutique de toutes les formes de psychothérapie. Et si l'on ajoute la capacité des thérapies de type verbal, incluant la psychothérapie psychodynamique, à causer du tort par l'implantation de faux souvenirs (Loftus et Ketcham, 1994), il devient difficile de décréter l'égale efficacité de cette approche de la manière dont le font Gagnon et al. (2023).

Rappelons que le phénomène de l'induction de souvenirs se produit en psychothérapie lorsque le thérapeute incite le client à se souvenir d'un événement qui n'a pas eu lieu. Depuis les travaux précurseurs de Loftus, de nombreuses études ont validé le fait que les souvenirs peuvent être influencés et que de faux souvenirs peuvent être implantés en mémoire de plusieurs manières, notamment par les psychothérapies de type verbal, lorsqu'elles incitent les patients à se remémorer des souvenirs qui seraient soi-disant enfouis dans l'inconscient (psychique).

Enfin, soulignons ici qu'on ne peut soutenir que nous appliquerions un double standard en décrétant que les facteurs communs de la psychothérapie expliquent l'efficacité de la psychothérapie psychodynamique et non celle de l'approche cognitivo-comportementale. En effet, si ce dernier traitement offre une spécificité qui le distingue des autres formes de psychothérapie, incluant l'approche psychodynamique, c'est bien parce que d'autres effets que ceux découlant des facteurs communs se manifestent. Si les facteurs communs expliquaient l'efficacité de l'approche cognitivo-comportementale, cette approche ne montrerait pas alors plus d'efficacité que les autres formes de psychothérapie,

incluant l'approche psychodynamique. Mais puisque ce n'est pas le cas, ainsi que le constatent Hunsley et Di Giulio (2002), de même que Svartberg et Stiles (1999), on ne peut conséquemment pas prétendre que les facteurs communs expliqueraient l'efficacité de l'approche cognitivo-comportementale. Quant à l'affirmation inverse, à savoir que la psychothérapie psychodynamique est tout aussi efficace que l'approche cognitivo-comportementale, elle ne se défend qu'en s'appuyant sur une littérature scientifique de mauvaise qualité portant sur ses formes brèves et dont les conclusions ne se transposent pas non plus aux formes longues.

Des concepts psychanalytiques jamais démontrés et raisonner de manière confuse

Gagnon et al. (2023) font également appel à des concepts psychanalytiques qui se sont certes grandement diffusés dans le langage commun, mais leur popularité ne peut pas servir de preuve à leur validation scientifique.

L'inconscient psychique fait partie de ces notions psychanalytiques qui sont aujourd'hui entrées dans le langage courant sans que Freud n'ait jamais apporté la moindre preuve de son existence (Coulombe, 2021), s'étant contenté, dans le seul texte qu'il a publié sur le sujet, d'en justifier la réalité sans le soutenir du moindre fait clinique :

Notre bon droit à faire l'**hypothèse** d'un inconscient psychique et à travailler scientifiquement avec cette **hypothèse** est contesté de nombreux côtés. Nous pouvons répondre à cela que l'**hypothèse** de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. (Freud, 1915, p. 207-208)

Non seulement n'a-t-il jamais présenté les « multiples preuves » de l'existence de l'inconscient psychique, ni de faits cliniques corroborant son existence ou sa « découverte », mais les psychologues contemporains de Freud, se consacrant à un véritable travail scientifique, avaient tous souligné l'absurdité de ce concept (voir Coulombe, 2021, pp. 320-332) : puisque le psychisme désigne chez l'humain ses facultés conscientes, parler d'un inconscient psychique revient à parler d'un inconscient conscient, un oxymore tout aussi inintelligible que de parler d'un mouvement immobile, d'une clarté obscure ou d'un illustre inconnu.

Faut-il rappeler également que Freud n'a pas découvert l'inconscient ; on en parlait déjà à son époque et bien avant lui. Il suffit de lire le texte de Théodule Ribot, *Les bases affectives de la personnalité*, publié en 1884, donc bien avant la moindre publication de Freud sur la question, pour se rendre compte que les cercles académiques de l'époque parlaient de l'inconscient de manière beaucoup plus cohérente et sensée. La seule contribution de Freud sur le sujet se limitera à mettre à l'avant-plan un concept pseudoscientifique qui, depuis lors, s'est insinué dans l'imaginaire collectif.

Gagnon et al. (2023) nous servent néanmoins quelques propos en apparence savants sur l'inconscient des psychanalystes :

Les processus mnésiques implicites feraient référence à notre capacité d'acquérir de nouvelles informations de manière non intentionnelle, voire inconsciente.

Les processus mnésiques implicites sont ainsi associés à l'inconscient. La place donnée à l'inconscient dans la psychothérapie psychodynamique est donc susceptible de faciliter le travail psychothérapeutique réalisé avec les personnes âgées (Gagnon et al. 2023, p. 45).

Il est clair que **les auteurs confondent ici l'inconscient physiologique et l'inconscient freudien**. Si les processus mnésiques implicites relèvent bien de la notion d'inconscient, c'est de l'inconscient physiologique, dénué de toute caractéristique psychique, dont on parle et non de l'inconscient des freudiens. Par **processus inconscients physiologiques**, nous référons ici à toutes les activités physiologiques du corps, et notamment de l'encéphale, qui participent à la vie de l'esprit sans que nous en ayons le moindre conscience et qui demeure conséquemment inaccessible à la prise de conscience, même aidé d'une psychothérapie psychodynamique :

La prise de conscience n'est qu'une toute petite partie de l'activité de l'esprit. Mais c'est le seul aspect de l'esprit dont nous ayons subjectivement connaissance, et par conséquent le seul aspect que nous pensons exister. La vérité, c'est que les pensées, les sentiments et les comportements opèrent en grande partie sans réflexion ou sans reconnaissance consciente. Ce sont les aspects routiniers, automatiques, typiquement conditionnés, pré-élaborés de nos pensées et de nos sentiments qui forment en grande partie la personne que nous sommes. Nous ignorons ce qui nous motive, même si nous sommes certains de savoir pourquoi nous nous comportons d'une certaine façon, posons certains choix, ou agissons de telles manières. Nous ignorons entièrement que nos perceptions et nos jugements sont erronés (lorsque mesurés objectivement), parce que nous ne sommes pas confrontés à ces preuves, en raison précisément de leur inaccessibilité à la prise de conscience. Nous ne voyons pas que notre comportement diffère souvent de nos intentions et de nos aspirations. Les limites de l'introspection imposent une restriction à nos jugements éthiques, non pas uniquement à la façon dont nous voyons le monde physique. [...]

Les sciences psychiques ont réussi à regarder à l'intérieur de l'univers que nous transportons dans les trois livres de notre cerveau, et ce faisant ont découvert les grandes limites de notre faculté d'introspection et les conséquences morales qui en résultent (Banaji, 2007, pp. 263–265).

Affirmer ensuite que les processus implicites de la mémoire seraient conséquemment d'intérêt pour le travail psychothérapeutique psychodynamique, c'est confondre consciemment (ou non...) le lecteur, car les auteurs profitent de la confusion sémantique du mot « inconscient » qu'ils introduisent dans leur texte pour faire croire à l'utilité de leur traitement. Où existe-t-il une preuve dans la littérature scientifique démontrant qu'un processus physiologique inconscient puisse faciliter le travail psychothérapeutique ou que l'on puisse accéder à l'inconscient physiologique par l'intermédiaire d'une thérapie psychodynamique ?

Recourir à la vérité révélée et définir inadéquatement des termes

L'absence de définition claire des concepts évoqués, les affirmations sans preuve et les illogismes nous convainquent ensuite que ce texte déroge aux normes scientifiques.

Les auteurs affirment, par exemple, dès l'introduction de leur article (p. 43), que « le vieillissement implique une évolution de la psyché qui peut profiter du support (sic) d'un travail psychodynamique ». On comprend de cette affirmation que la psyché évolue sous l'influence du vieillissement biologique et que cette évolution peut de surcroît profiter du soutien d'un travail psychodynamique. Pourtant, ces mêmes auteurs affirment (p. 45) que « [...] l'espace psychique, qui est l'espace sur lequel travaille l'approche psychodynamique, n'a pas d'âge ». Si l'espace psychique n'a pas d'âge, c'est donc clairement que le vieillissement ne l'affecte pas. Par ailleurs, l'espace psychique est-il l'équivalent de la psyché ? À défaut d'éclaircissements des auteurs sur ce point, nous sommes portés à penser que oui. Dès lors, faut-il comprendre des affirmations des auteurs que le vieillissement biologique fait évoluer la psyché, mais sans la faire vieillir ? En outre, les auteurs soutiennent que « la psychothérapie psychodynamique proposée aux personnes âgées peut reposer sur la prémisse que le vieillissement n'implique pas de limites en ce qui a trait au potentiel de changement (p. 44) ». Ainsi donc, non seulement le vieillissement biologique contribuerait-il à faire évoluer la psyché sans pourtant la faire vieillir, mais il n'altérerait de surcroît aucunement son potentiel de changement.

Pourtant, un des ouvrages d'essence psychanalytique que Gagnon et al. (2023) incitent le lecteur à consulter, le *Psychodynamic Diagnostic Manual* (Lingiardi et McWilliams, 2017), affirme clairement qu'il existe une différence majeure entre le psychisme des enfants et des adolescents, contredisant ainsi très clairement leur assertion sur l'intemporalité du psychisme :

Parce qu'il existe des différences psychologiques importantes entre les jeunes enfants et les adolescents, une section pour adolescents (11 à 18 ans) sera séparée de la section pour enfants (4 à 10 ans) (Lingiardi et McWilliams, 2015, p. 238).

Plus étonnant encore, Gagnon et al. soutiennent que :

Le rêve d'une personne aînée peut bien la représenter à cinq, trente ou cinquante ans. Le symptôme d'une personne aînée ne s'accorde pas plus ou moins de souffrance que lorsqu'il sévit à un plus jeune âge (p. 45).

Cette affirmation est en flagrante contradiction avec la citation précédente et les données de la science cognitive, démontrant que le passage du temps déforme les souvenirs et réorganise les archives de notre mémoire. L'argument du symptôme (le motif de consulter un thérapeute psychodynamicien) dont la souffrance conserve la même intensité à un âge canonique qu'au printemps de la vie convainc alors difficilement :

Se souvenir de son passé personnel est influencé par nos préoccupations présentes, nos buts et notre perception de soi (voir Greenwald, 1980), comme l'illustre une étude sur la façon dont des hommes de 48 ans se sont souvenus d'eux-mêmes à l'adolescence. Daniel Offer et ses collègues (2000) ont interviewé ces sujets à l'âge de 14 ans à propos de leur vie familiale, de la discipline parentale, de la sexualité, de la religion et d'autres sujets émotionnels, puis les ont interrogés de nouveau 34 ans plus tard, leur demandant de se souvenir comment ils avaient répondu à l'âge de 14 ans. Aussi étonnant que cela puisse paraître, la capacité de ces hommes à deviner ce qu'ils avaient dit d'eux à l'adolescence n'était pas meilleure que le hasard. Certains se rappelaient d'eux comme des adolescents intrépides, sociables, alors qu'ils s'étaient décrits comme étant timides à l'âge de 14 ans. La façon dont ils se perçoivent à l'âge adulte semblait réorganiser la façon dont ils se souviennent de leur jeunesse. Ils ne réussissaient guère mieux dans la remémoration de l'ambiance familiale. À l'âge de 14 ans, 82 % avaient affirmé que leurs parents recouraient au châtiment corporel, mais, quand on leur posa la question à ce propos 34 ans plus tard, seulement 33 % se souvinrent avoir été physiquement punis (McNally, 2003, p. 38).

Ces croyances populaires sont en partie des reliquats des convictions de Sigmund Freud, et d'autres auteurs, selon lesquelles des souvenirs oubliés, souvent traumatiques, résident, impassibles, dans le glauque inconscient, inaltérés par le passage du temps ou par de nouveaux souvenirs rivaux. Mais contrairement à ces affirmations, nos souvenirs sont loin d'être de fidèles copies des événements passés. [...]

Il est vrai que nous arrivons souvent à nous souvenir d'événements extrêmement émouvants ou importants, que l'on qualifie parfois de souvenirs « éclairs » parce qu'ils semblent posséder un caractère photographique. Néanmoins, la recherche montre que les souvenirs de tels

événements [...] flétrissent avec le temps et sont sujets à la déformation, au même titre que les événements moins dramatiques (Lilienfeld et al., 2010, pp. 65-66).

Dès lors, on se demande pourquoi encourager le recours à la psychothérapie psychodynamique si, tel que le démontrent Hunsley et Di Giulio (2002), « les thérapies cognitives et comportementales sont supérieures à d'autres traitements pour un large éventail de conditions, dans des échantillons d'adultes et d'enfants (p. 10) », lorsque l'on compare adéquatement les différentes formes de psychothérapie.

Par ailleurs, devant les affirmations plutôt surprenantes de Gagnon et al. sur la psyché qui ne vieillit pas, on se demande aussi pourquoi se soucier du vieillissement biologique, puisqu'il n'exercerait aucune autre influence que celle de faire évoluer la psyché, aux dires des auteurs. Ces derniers ne manquent d'ailleurs pas de rappeler qu'« étymologiquement, le psychologue est celui qui pratique le langage de l'âme. Hillman (2001) décrit la psychothérapie psychodynamique comme l'approche pour laquelle il importe de ramener la psychologie dans l'âme (p. 44) ». Si l'âme, ce soi-disant constituant essentiel de l'être, mais dont nous n'avons pourtant aucune preuve de l'existence, forme ainsi la cible même du traitement psychodynamique, on devient logiquement convaincu que le thérapeute psychodynamicien n'a pas à se soucier de la biologie, encore moins de ses déterminismes, puisque la nature de l'âme échappe au domaine de la biologie.

Hélas, le raisonnement des auteurs n'apparaît pas se soucier grandement de la logique. Car dès la page 45, ils affirment pourtant que la biologie « présente par ailleurs un intérêt certain. Pour Hillman (2001), ce qui se produit dans le corps est également représentatif du caractère et pourrait d'une certaine façon symboliser la vieillesse, voire y donner un sens [...] ». Mais alors, comment le processus physiologique de la sénescence pourrait-il en arriver à « symboliser » la vieillesse ?! Si par processus physiologique, on entend les activités métaboliques provoquant effectivement le vieillissement, on comprend difficilement par quelles acrobaties intellectuelles on en arrive à penser qu'elles puissent devenir des « symboles » du processus de vieillissement.

En effet, pour l'esprit rationnel, il va de soi aujourd'hui que le cerveau génère les facultés cognitives de l'être humain et que lorsque le corps vieillit, le cerveau vieillit forcément lui aussi. Les données de la recherche (Samson et Barnes, 2013) montrent que non seulement le cerveau vieillit, mais que les modèles de changements liés à l'âge dans les fonctions cérébrales et les domaines cognitifs sont remarquablement conservés chez les mammifères. Le vieillissement du cerveau humain s'inscrit donc dans un processus fortement influencé par l'évolution biologique. En outre, toutes les parties de l'encéphale ne vieillissent pas au même rythme. La sélectivité apparente et la vulnérabilité différentielle des structures cérébrales affectées par le vieillissement sont tout aussi évidentes

quand on compare les systèmes des lobes temporal et frontal. Bien que les raisons de ces différences fassent l'objet d'une intense recherche, il n'y a pour le moment aucune réponse claire expliquant pourquoi les systèmes des lobes frontaux semblent vieillir à un rythme différent (signes de changement plus rapides et plus précoces) que les systèmes des lobes temporaux. Samson et Barnes (2013) concluent qu'il « est clair que la spécificité de régions du cerveau aux changements neuronaux accompagnant le vieillissement doit être prise en compte dans le développement de stratégies visant à optimiser la fonction cognitive tout au long de la vie » (p. 1906). Ces données de la science font ainsi grandement douter que la sénescence du corps ne se limiterait qu'à « symboliser » la vieillesse pour un psychisme qui serait par ailleurs préservé de ses effets...

Conclusion

Dans ces conditions, il est difficile de comprendre comment on peut recommander, parmi les options de soins pour personnes âgées, une approche thérapeutique centenaire qui ne présente aucun bénéfice prouvé. Cette approche ne s'appuie que sur une littérature scientifiquement défailante, tandis que ses promoteurs persistent à vanter une efficacité qui relève en réalité de facteurs autres que ceux invoqués par la théorie.

Références

- Abbass, A., Kisely, S. et Kroenke, K. (2009). Short-term psychodynamic psychotherapy for somatic disorders: Systematic review and meta-analysis of clinical trials. *Psychotherapy and Psychosomatics*, 78(5), 265-274.
- Anestis, M., Anestis, J. et Lilienfeld, S. O. (2011). When it comes to evaluating psychodynamic therapy, the devil is in the details. *American Psychologist*, 66(2), 149-151.
- Aschaffenburg, G. (1906). Die Beziehung des sexuellen Lebens zur Entstehung von Nerven- und Geistes Krankheiten. *Münchener medizinische Wochenschrift*, 53, 1793-1798.
- Banaji, M. (2007). The Limits of Introspection; *What Is Your Dangerous Idea?*, rédacteur en chef John Brockman, Harper Perennial, pp. 263-265.
- Bar-Tur, L. (2023). « I finally got rid of my shadow! » : Psychotherapy with an oldest old woman – A growth process for client and therapist. *Clinical Gerontologist*, 46(3), 467-474.
- Bénesteau, J. (2002). *Mensonges Freudiens : histoire d'une désinformation séculaire*. Éditions Mardaga.
- Bion, W.R. (1962). *Learning from experience*. Tavistock.
- Borch-Jacobsen, M. et Shamdasani, S. (2006). *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Le Seuil.
- Bumke, O. (1931). *Die Psychoanalyse, Eine Kritik*. Springer.
- Campbell, C.H. (1957). *Induced delusions. The psychopathy of freudism*. Regent House.
- Cioffi, F. (2005). Épistémologie et mauvaise foi : le cas du freudisme. Dans C. Meyer, M. Borch-Jacobsen, J. Cottreaux, D. Pleux et J. Van Rillaer (dir.), *Le livre noir de la psychanalyse* (p. 302-327). Les Arènes.
- Coulombe, E. (2021). *Le charlatan Sigmund Freud. Cocaïnomanie et créateur d'une chimère psychologique*. Essor-Livres.
- Dunlap, K. (1920). *Mysticism, freudianism and scientific psychology*. C.V. Mosby.
- Eisner, D.A. (2000). *The death of psychotherapy: From Freud to alien abductions*. Praeger Publishers.
- Erikson, E. H. (1968). *Identity. Youth and crisis*. W. W. Norton Company.
- Eysenck, H.J. (1985). *Decline and fall of the freudian empire*. Penguin Books.
- Freud, S. (1915). L'inconscient. *Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*. Hugo Heller & Cie.
- Freud, S. (1932). *L'avenir d'une illusion* ; traduction Marie Bonaparte. Denoël et Steele.
- Gagnon, L., Duquette-Laplanche, R., Tassé, É. et Bourassa, S. (2023). Psychothérapie psychodynamique auprès des personnes âgées. *Les cahiers du savoir*, 4, 43-48, 72-73.
- Grob, G. (1983). *Mental Illness and American Society 1875-1940*. Princeton, Princeton University Press.
- Hoche, A. (novembre 1906). Vereinsbericht, Sammlung südwestdeutscher Irrenärzte in Tübingen am 3 und 4 (Compte-rendu d'association, groupe des psychiatres allemands de la région du sud-ouest à Tübingen, 3 et 4 novembre 1906); *Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, 31, 184-185.
- Hunsley, J. et Di Giulio, G. (2002). Dodo bird, phoenix, or urban legend? The question of psychotherapy equivalence. *The Scientific Review of Mental Health Practice*, 1(1), 1-18.
- Janet, P. (1914). Psychoanalysis. *Journal of Abnormal Psychology*, 9, 153-187.
- Jurjevich, R.M. (1974). *The hoax of freudism. A study of brainwashing the american professionals and laymen*. Dorrance & Company.
- Kernberg, O. F. (1996). A psychoanalytic theory of personality disorders. Dans J. F. Clarkin et M. F. Lenzenweger éditeurs, *Major theories of personality disorder*, (p.106-140). Guilford Press.
- Larivée, S. et Coulombe, E. (2013) [Les psychanalystes résistent à l'analyse](#). *Revue de psychoéducation*, 42(2), 437-474.
- Ladd-Franklin, C. (19 octobre 1916). Freudian doctrines. *The Nation*, 2677, 373-374.
- Lilienfeld, S. O., Lynn, S. J., Ruscio, J. et Beyerstein, B. L. (2010). *50 Great Myths of Popular Psychology*. Wiley-Blackwell.
- Lingardi, V. et McWilliams, N. (2017). *The psychodynamic diagnostic manual – 2nd edition (PDM-2)*. World Psychiatry, 14(2), 237-239.
- Loftus, E. et Ketcham, K. (1994). *The myth of repressed memory. False memories and allegations of sexual abuse*. St-Martin's Griffin.
- McNally, R. J. (2003); *Remembering trauma*, The Belknap Press of Harvard University Press.

- Meyer, C. (dir.) (2005) *Le livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*. Les Arènes.
- Myerson, A. (1939). The attitude of neurologists, psychiatrists and psychologists towards psychoanalysis. *American Journal of Psychiatry*, 96, 623-641.
- Onfray, M. (2010). *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*. Grasset.
- Paris, J. (2017). [Is psychoanalysis still relevant to psychiatry?](#) *The Canadian Journal of Psychiatry*, 62(5), 308-312.
- Prades, P. (2011). L'efficacité des thérapies « psychodynamiques » : une validation empirique de la psychanalyse ?, *Revue du Mauss*, 2(38), 51-63.
- Ribot, T. (1884). Les bases affectives de la personnalité. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. XVIII, 138-172.
- Robert, S. (2023). *La psychanalyse est-elle une secte ? L'anthropologie des fondamentalistes du freudo-lacanisme*. Enrick B Éditions.
- Popper, C. (1973). *Une logique de la découverte scientifique*. Payot
- Rosenzweig, S. (1936). Some implicit common factors in diverse methods of psychotherapy. *The American Journal of Orthopsychiatry*, 6(3), 412-415.
- Salter, A. (1952). *The case against psychoanalysis*. Henry Holt and Company.
- Samson, R.D. et Barnes, C.A. (2013). Impact of aging brain circuits on cognition. *European Journal of Neuroscience*, 37(12), 1903-1915.
- Shedler, J. (2010). The efficacy of psychodynamic psychotherapy. *American Psychologist*, 65(2), 98-109.
- Sulloway, F.J. (2007). Psychoanalysis and pseudoscience: Frank J. Sulloway revisits Freud and his legacy. Dans Dufresne, T. (dir.), *Against Freud : Critics talk back* (48-69). Stanford University Press.
- Svartberg, M. et Stiles, T.C. (1991). Comparative effects of short-term psychodynamic psychotherapy: A meta-analysis. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 59(5), 704-714.
- Svedlund, J., Sjodin, I., Ottoson, J.-O. et Dotevall, G. (1983). Controlled study of psychotherapy in irritable bowel syndrome. *The Lancet*, 322(8350), 589-592.
- Thombs, B.D., Jewett, L.R. et Bassel, M. (2011). Is there room for criticism of studies of psychodynamic psychotherapy? *American Psychologist*, 66(2), 148-149.
- Thompson, L.W., Gallagner, D. et Breckenridge, J.S. (1987). Comparative effectiveness of psychotherapies for depressed elders. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 55(3), 385-390.
- Thornton, E.M. (1986). *The Freudian fallacy. Freud and cocaine*. Paladin Grafton Books.
- Torrey, E.F. (1992). *Freudian fraud. The malignant effect of Freud's theory on American thought and culture*. Harper Collins.
- Van Rillaer, J. (1980). *Les illusions de la psychanalyse*. Mardaga.
- Van Rillaer, J. (2022). *Les désillusions de la psychanalyse*. Mardaga.
- Van Rillaer, J. (2024) *Freud et Lacan, des charlatans ? La psychanalyse a-t-elle encore une place au 21e siècle ?* Mardaga.
- Waller, G., Stringer, H. et Meyer, C. (2012). What cognitive behavioral techniques do therapists report using when delivering cognitive behavioral therapy for the eating disorders? *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 80(1), 171-175.
- Wampold, B.E. (2001). *The great psychotherapy debate. Models, methods and findings*. Routledge.
- Wilcocks, R. (1994) *Maelzel's chess player. Sigmund Freud and the rhetoric of deceit*. Rowman & Littlefield.
- Wohlgemuth, A. (1923). *A critical examination of psycho-analysis*. George Allen & Unwin LTD.
- Wortis, J. (1954). *Fragments of an analysis with Freud*. Simon & Schuster.

Le Québec sceptique

Tous les numéros du Québec sceptique de 1 à 117, en format PDF
Plus de 1700 articles sur 38 ans, depuis 1987

Possibilité de recherche par titre, auteur ou mot-clé

Maintenant accessible gratuitement sur notre site Web à

<https://sceptiques.qc.ca/indexDesRevues.php>

La psychanalyse et les humanités

Joel Paris

Traduction de Michel Belley

La psychanalyse prétendait être une science, mais ne fonctionnait pas comme telle. Elle n'a pas réussi à opérationnaliser ses hypothèses, à les tester à l'aide de méthodes empiriques ou à éliminer les concepts qui n'ont pas obtenu de reconnaissance scientifique. En ce sens, le monde intellectuel de la psychanalyse s'apparente davantage aux humanités (NDLR : Lesdites « sciences » humaines et sociales).

Aujourd'hui, peu de psychiatres ou de psychologues cliniciens suivent une formation en psychanalyse, ce qui a ouvert la porte à des praticiens issus d'autres disciplines, notamment des humanités. Cette tendance est liée à un mode de pensée herméneutique (note 1), qui se concentre sur l'interprétation significative des phénomènes plutôt que sur la vérification empirique des hypothèses et des observations. Depuis l'époque de Freud, les articles psychanalytiques typiques consistent en des spéculations étayées par des exemples, à l'instar des méthodes utilisées en théorie littéraire et en critique littéraire.

Un modèle actuellement populaire dans les humanités est la « **Théorie critique** ». Cette approche postmoderniste utilise des concepts marxistes pour expliquer des phénomènes allant de la littérature à la politique. Elle propose que la vérité est entièrement relative et souvent régie par des forces sociales cachées.

Dans sa forme la plus radicale, dans l'œuvre de Michel Foucault, la Théorie critique et le postmodernisme adoptent une posture antiscientifique, niant l'existence d'une vérité objective et considérant les découvertes scientifiques comme des moyens de défendre l'« hégémonie » des détenteurs du pouvoir.

Certains chercheurs en sciences humaines ont adopté les idées de Jacques Lacan, un psychanalyste français qui a créé son propre mouvement et dont la pratique clinique excentrique ressemblait à celle d'un gourou. De plus, le recrutement de professionnels et d'universitaires sans formation scientifique pourrait conduire à un isolement croissant de la discipline [psychanalytique]. Si seuls quelques psychanalystes contemporains ont embrassé le postmodernisme, les humanités ont utilisé les concepts psychanalytiques à leurs propres fins comme une façon d'interpréter la littérature et de l'histoire.

Tiré du texte de : Paris, J. (2017). [Is psychoanalysis still relevant to psychiatry?](#) *The Canadian Journal of Psychiatry*, 62(5), 308–312.

Note

1. Herméneutique : science de l'interprétation des textes.

Les dérives idéologiques de l'American Psychological Association : du schisme scientifique au militantisme politique

Michel Belley

L'**American Psychological Association (APA)**, avec ses 173 000 membres, a longtemps été la référence mondiale pour la profession de psychologue. Cependant, les dérives idéologiques de ses dirigeants ont soulevé des questions fondamentales sur son engagement envers la science, l'éthique et le bien-être de tous.

Pour saisir la profondeur de cette crise, il est essentiel de rappeler une distinction fondamentale en psychologie, comme en médecine : celle entre la **pratique clinique** et

les **études cliniques**. La **pratique clinique** réfère à la relation directe entre le psychologue et son patient, où l'amélioration de l'état d'une personne ne peut déterminer si le traitement donné a été efficace, car l'effet peut être dû au temps qui passe, à un autre traitement ou à un effet placebo. À l'inverse, les **études cliniques** (essais randomisés, en double aveugle, avec groupe contrôle) sont les seules qui permettent de démontrer l'efficacité ou l'inefficacité d'un traitement.

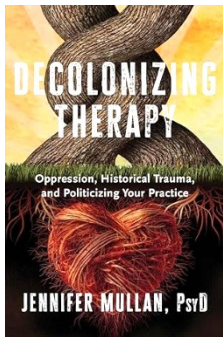
La fracture fondatrice : le schisme scientifique de 1988

La tension entre la science et la pratique n'est pas nouvelle au sein de l'APA. Elle a atteint un point de rupture historique en 1988, menant à une scission majeure. Comme l'ont mentionné Coulombe et Larivée, un groupe important de psychologues, principalement des chercheurs et des universitaires, a choisi de se désaffilier pour former l'**Association for Psychological Science (APS)**.

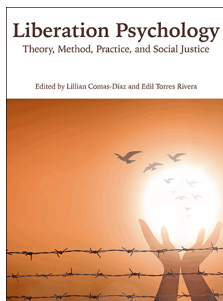
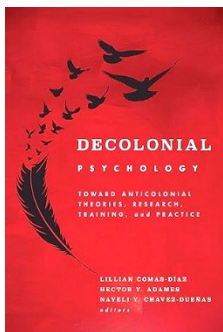
Ainsi, Coulombe et Larivée soulignent, dans leur texte (p. 33) :

Le schisme de 1988 au sein de l'APA, où la branche des psychologues consacrant leur carrière à la recherche scientifique se désaffilièrent de l'APA, écœurés par le virage soutenu et de plus en plus ascientifique de l'association, afin de fonder une nouvelle organisation professionnelle, l'Association for Psychological Science (APS).

L'emprise des idéologies identitaires et de la « thérapie décoloniale »



Aujourd'hui, le virage ascientifique de l'APA se manifeste par l'adoption d'un nouveau programme politique, notamment sous la bannière de l'**équité, de la diversité et de l'inclusion (EDI)**. L'association est accusée de remplacer son « éthique de soin pour tous les individus » par une « nouvelle normativité woke ». Ce changement de cap valorise les identités de groupe, en particulier celles des « **noirs, autochtones et autres personnes de couleur (BIPOC)** », au détriment des personnes d'ascendance européenne, qui sont « diabolisées comme oppresseurs » responsables du « racisme systémique » et de la « suprématie blanche ». L'APA est ainsi devenue, selon ses détracteurs, un « parangon non éthique de la politique identitaire » (Mills, 2024).



Cette idéologie s'est institutionnalisée avec la promotion de la « **psychologie décoloniale** » (ou « thérapie décoloniale »), notamment par l'ancienne présidente Thema S. Bryant en 2023. Cette approche prône l'« appréciation de la science indigène » et postule que l'**identité collective** (raciale ou ethnique) d'un patient et son

« **histoire ancestrale** » (incluant le colonialisme et l'esclavage) déterminent en grande partie la nature de ses problèmes psychologiques (Sally Satel, 2025).

Les critiques sont sévères : cette orientation politise la psychothérapie, en tant que « psychologie de la libération », et est considérée comme n'étant pas basée sur des études scientifiques. Elle élude la complexité de la vérité objective et des faits empiriques, réécrivant la psychologie en une discipline militante qui minimise l'influence des facteurs individuels comme l'enfance ou la génétique.

La crise éthique : l'antisémitisme et la neutralité bafouée

La dérive idéologique a culminé avec une crise éthique majeure concernant la position de l'APA face à l'antisémitisme, en particulier après les événements du 7 octobre. Le cadre de la psychologie décoloniale a créé un environnement où l'identité juive est attaquée et invalidée. Dans cette nouvelle « logique binaire imprudente », les Juifs sont souvent perçus, au sein de certains cercles de l'APA, comme des « suprémacistes blancs » ou des « colonisateurs », un statut qui annule leur propre expérience de minorité et de victimisation.

Pourtant, encore récemment, en mars 2025, l'APA réaffirmait, sur son site Web, sa « condamnation sans équivoque de l'antisémitisme sous toutes ses formes, reconnaissant ses effets néfastes sur la santé mentale et le bien-être ».

Néanmoins, l'indignation a conduit à une pétition signée par plus de **3 500 professionnels de la santé mentale**, qui a dénoncé l'idéologisme de l'association et son échec à appliquer ses propres normes éthiques contre le harcèlement et la discrimination.

Plusieurs exemples illustrent ce manquement flagrant aux standards, incluant :

1. **Le cas de Lara Sheehi** : La présidente de la Division 39 (Société de psychanalyse et de psychologie psychanalytique) de l'APA, a été souligné dans la pétition pour avoir « régulièrement tenu des discours de haine antisémite » sur les réseaux sociaux. Accusée d'avoir diagnostiqué le sionisme comme une « psychose coloniale » et d'avoir tenu des propos virulents, sa présence à la tête d'une division majeure de l'APA a été perçue comme un signal fort de la tolérance de l'organisation envers la haine antijuive.
2. Des membres juifs de l'APA ont été harcelés, marginalisés et réduits au silence sur les forums communautaires de l'APA, même lorsqu'ils tentaient de contester les discours antisémites ou de corriger les informations erronées.

L'échec de l'APA à sanctionner rapidement ces actes est considéré comme une violation du code éthique qui devrait guider tout psychologue : soulager la souffrance de tout patient sans discrimination. En permettant à l'identité juive d'être « vilipendée » et « invalidée » par

des cadres idéologiques, l'APA a laissé s'installer un climat de peur et de marginalisation pour les patients et professionnels juifs.

Conclusion : Retrouver les fondements éthiques et scientifiques

La crise actuelle de l'American Psychological Association est un symptôme des tensions entre la science universelle et les politiques identitaires. Après avoir perdu ses chercheurs en 1988, l'APA semble maintenant s'éloigner de son mandat éthique en embrassant une idéologie qui divise et pathologise.

Pour inverser cette tendance dangereuse, les professionnels de la santé mentale doivent **réaffirmer le primat des études cliniques**. Les cadres idéologiques, y compris la thérapie décoloniale, doivent être soumis à une évaluation scientifique rigoureuse avant d'être intégrés aux pratiques.

Le rétablissement de la crédibilité de l'APA exige un retour urgent à ses principes fondamentaux : l'engagement envers la **science empirique** et une **éthique universelle** qui garantit des soins fondés sur des preuves et respectueux de tous. L'espace thérapeutique doit être un lieu de guérison et non un champ de bataille idéologique.

Références

- American Psychological Association (mars 2025), [Hate, bias, and intolerance: Antisemitism](#).
- John Mills (20 janv. 2024), [What Happened to the American Psychological Association?](#) [criticaltherapyantidote.org](#)
- Miri Bar-Halpern et Dean McKay (8 avril 2025), [The danger of decolonization therapy](#), *JNS*
- Sally Satel, 26 févr. 2025, [American Psychological Association Slammed for "Virulent" Jew Hate](#), *The Free Press*.

Pour en savoir plus

Pour avoir une idée de ce qu'est la « thérapie décoloniale », voir :

Thema S. Bryant (1^{er} oct. 2023), [Column: Psychologists must embrace decolonial psychology](#), *American psychological association*.

Et les résumés des livres suivants :

- Lillian Comas-Forgas, Edil Torres Rivera, *Liberation Psychology: Theory, Method, Practice, and Social Justice*, American Psychological Association, 2020.
- Jennifer Mullan, *Decolonizing Therapy: Oppression, Historical Trauma, and Politicizing Your Practice*, Norton professional books, 2023.
- Lillian Comas-Forgas, Hector Y. Adames, Nayeli Y. Chavez-Due, *Decolonial Psychology: Toward Anticolonial Theories, Research, Training, and Practice*, American Psychological Association, 2024.

Le végétalisme chez les enfants : réponses aux critiques

Romain Gagnon et Michel Belley

Notre article « Le végétalisme chez les enfants, une pratique à haut risque », publié dans *Le Soleil* et dans *Le Québec sceptique*, a suscité de nombreux commentaires.

Dans le journal *Le Soleil*, une critique, intitulée « Le végétalisme chez les enfants : mieux que la moyenne », a été écrite par Martin Quirion, auteur du livre *Végécurieux* et cofondateur de Transition AlimenTerre Québec, et Anne-Marie Roy, diététiste-nutritionniste à la Clinique Renversante.

Selon eux, nous aurions publié « un article alarmiste et biaisé sur les risques que pose un régime végétalien chez les enfants ». Selon les auteurs, « si l'on souhaite faire preuve d'honnêteté intellectuelle, il convient de comparer le végétalisme avec l'alimentation moyenne au Québec ».

Ces auteurs ont donc comparé le régime végétalien au régime « occidental typique » du Québec et en viennent

à la conclusion que le régime végétalien est bien meilleur pour la santé des enfants.

Rappelons ici que le but de notre article n'était pas de comparer le végétalisme aux autres régimes, mais de mettre en lumière les risques d'une carence en DHA (acide docosahexaénoïque, un acide gras oméga-3 essentiel) chez les enfants végétaliens.

Par ailleurs, comme il s'agissait d'une publication destinée à un ou plusieurs journaux populaires, nous étions limités dans la longueur du texte et nous ne pouvions pas entrer dans les détails. Pour capter l'attention des lecteurs et maximiser les chances de publication, il nous a également semblé judicieux d'utiliser certaines phrases percutantes, justifiant ainsi le titre volontairement

alarmiste. Il était également nécessaire de cibler une population spécifique, notamment les enfants, et de mettre de côté les effets potentiels d'une alimentation pauvre en DHA chez les adultes.



Le logiciel Midjourney permet de générer des images fascinantes. Cependant, il arrive fréquemment que le rendu final ne corresponde pas précisément à la demande. Ici, Horus a utilisé la commande « /imagine : veganism ».

Examinons maintenant plus en détail les rôles biologiques du DHA.

Cerveau et DHA

Bradbury (2011) a publié une revue de la littérature sur ce sujet dans le journal *Nutrients*. Comme indiqué dans notre article original, le DHA est un acide gras essentiel pour les neurones. Il joue un rôle physicochimique crucial en améliorant la fluidité des membranes cellulaires neuronales, ainsi que des rôles biochimiques importants, notamment anti-inflammatoires et antioxydants.

Ces propriétés pourraient conférer au DHA un rôle significatif dans les fonctions cognitives, et une carence en DHA pourrait hypothétiquement être associée au syndrome métabolique et aux maladies neurodégénératives comme la maladie d'Alzheimer, entre autres. Des recherches supplémentaires sont nécessaires pour confirmer son rôle chez l'humain, car, jusqu'à présent, les investigations ont principalement été effectuées *in vitro* et sur des animaux.

Néanmoins, son rôle dans le développement optimal de la rétine chez les nouveau-nés est bien reconnu. Certaines études cliniques suggèrent même qu'une déficience en DHA pourrait avoir un effet négatif sur le quotient intellectuel futur des nouveau-nés nourris avec une alimentation déficiente en DHA (ce dernier étant

présent dans le lait maternel et désormais ajouté aux préparations pour nourrissons).

Enfin, par principe de précaution, notre recommandation de supplémenter les enfants en DHA devrait s'étendre à toutes les personnes ne mangeant pas, ou peu, de poissons. Les gélules contenant du DHA ne sont pas dispendieuses et cela pourrait potentiellement avoir un effet bénéfique sur la cognition ainsi que contre le déclin cognitif chez les personnes âgées.

Réponse de Romain Gagnon

En réponse à l'article de Quirion et Roy, Romain Gagnon a envoyé ce qui suit au journal *Le Soleil*, qui ne l'a pas publié. Cette réponse a cependant été ajoutée en commentaire sous leur article.

Mieux que la moyenne ? Vous ne visez pas très haut.

Comparer le végétalisme à l'alimentation ultra-transformée typique du régime occidental ne fait pas du premier un modèle à suivre. Dire qu'un régime végétalien est « mieux que la malbouffe » n'en fait pas pour autant une alimentation physiologiquement adaptée aux besoins des enfants. Cette comparaison est un écran de fumée.

Notre propos était simple et demeure intact : un régime végétalien ne peut garantir un apport suffisant en DHA (acide docosahexaénoïque) sans supplémentation externe, alors qu'une alimentation diversifiée incluant des aliments d'origine animale le peut naturellement.

Le DHA est un acide gras oméga-3 structurel du cerveau et de la rétine. Il est essentiel au bon développement cognitif et visuel de l'enfant. Or, il est absent de l'ensemble du règne végétal à l'exception de certaines microalgues spécifiques, que peu de familles végétales connaissent, que presque aucun médecin ne prescrit, et dont la posologie reste floue, particulièrement chez les jeunes enfants. Cette lacune physiologique n'est pas un point de détail : c'est une faille structurelle.

Vous affirmez que « tous les groupes présentent un risque de carences », comme si cela mettait véganes et omnivores à égalité. Or, le risque n'est pas le même quand il découle d'un manque de variété alimentaire que lorsqu'il résulte d'une exclusion systématique de catégories entières d'aliments naturellement riches en nutriments clés...

Enfin, vous accusez notre article de « semer la peur » parce qu'il expose des cas documentés de carences ou de décès. Ce sont pourtant des faits – reconnus par les tribunaux – que vous balayez en les réduisant à de simples « négligences parentales isolées », alors qu'ils révèlent des vulnérabilités inhérentes à un régime restrictif appliqué à un enfant en croissance.

Nous n'avons jamais affirmé qu'un régime omnivore mal équilibré était préférable à un régime végétalien bien planifié. Nous affirmons plutôt que les carences du premier relèvent d'un manque d'éducation, alors que

celles du second relèvent d'une impossibilité biologique sans recours systématique à la supplémentation.

Le débat ne porte pas sur les choix alimentaires des adultes informés, mais sur la capacité du régime végétalien à satisfaire naturellement les besoins physiologiques d'un enfant en développement. Et sur ce point, la réponse reste « non ».

Réponse de Michel Belley

On retrouvera aussi, dans les commentaires, la réponse de Michel Belley :

La comparaison avec le régime omnivore courant n'est qu'une diversion, un [sophisme](#), un faux contraste. (Wikipédia)

Le but de notre article était de mettre en garde contre certaines carences, pas de comparer des régimes. On connaît déjà tous les problèmes du régime dit « omnivore » mal équilibré, mais peu de gens connaissent le problème que nous avons soulevé avec le régime végétalien, soit la carence en DHA. Nous avons aussi proposé des solutions à ce type de carence, soit la consommation de poissons, d'un certain type d'algue ou de suppléments alimentaires. Voir dans notre article une attaque contre le végétarisme, c'est aussi en faire un épouvantail (homme de paille ou *strawman*, un autre sophisme).

Ce qui m'étonne aussi, c'est qu'on mentionne des carences en fer chez les omnivores... À croire qu'ils ne mangent plus de viande, qui est une excellente source de fer... Ce ne sont donc plus vraiment des omnivores, mais des végétariens (ou des glucidariens).

Il ne faut pas oublier non plus que les problèmes associés à la malbouffe proviennent en très grande majorité des produits végétaux : sucre (extrait de la canne à sucre), polysaccharides des féculents, graisses végétales utilisées dans la cuisson et les fritures, etc.

La santé des enfants végétaliens

Quant à l'argument principal de cet article, la meilleure santé des végétaliens, certains articles scientifiques soutiennent cette assertion, mais d'autres l'infirmement. Par exemple, selon une étude autrichienne (Burkert et coll., 2014) :

« [...] nos résultats ont montré qu'un régime végétarien est associé à une santé plus précaire (incidence plus élevée de cancers, d'allergies et de troubles mentaux), à un besoin plus important de soins de santé et à une qualité de vie moins bonne. Par conséquent, des programmes de santé publique sont nécessaires afin de réduire les risques pour la santé liés aux facteurs nutritionnels. »

L'alimentation, une idéologie ?

Selon Yoan Bourgoin :

Ce qui frappe surtout, c'est que Romain Gagnon semble ignorer, ou refuser de reconnaître, que la consommation

de viande, que l'exploitation des animaux, relèvent, elles aussi, d'une idéologie. Le système de croyances carniste dans lequel nous baignons, gouverné par une idéologie spéciste, est si profondément enraciné que la plupart des gens en oublient jusqu'à l'existence, ou pire, n'en soupçonnent même pas la présence.

Réponse de Romain Gagnon :

Qualifier l'alimentation humaine d'idéologie est en soi une projection révélatrice. La chaîne alimentaire n'est pas une construction sociale : c'est une réalité biologique universelle. L'humain est omnivore par nature, non par opinion.

Ce qui est idéologique, c'est d'imposer à un enfant un régime basé sur un refus moral d'aliments d'origine animale, quitte à ignorer les risques et à balayer les alertes documentées. C'est justement cette forme d'aveuglement militant que notre article visait à dénoncer.

Réponse de Michel Belley :

Est-ce que la consommation de viande est idéologique ? Je dirais non ! Elle est plutôt d'origine historique et culturelle. Depuis la nuit des temps, les humains et leurs ancêtres se nourrissaient de viandes (surtout du poisson) et de fruits. Les légumes n'étaient pas aussi accessibles qu'aujourd'hui, et les variétés n'avaient pas encore fait l'objet de sélection génétique : ils ne ressemblaient pas à ce qu'on cultive aujourd'hui et les rendements étaient faibles.

Par contre, pour ce qui est du végétarisme, avec son rejet des sources alimentaires animales pour des raisons dites d'éthique... Là, on entre dans l'idéologie. Ce qui n'implique pas que cette idéologie soit mauvaise... Le nombre de bovins sur terre est astronomique et ils produisent beaucoup de méthane.

Quant aux considérations basées sur la souffrance animale, là, il y aurait matière à écrire un chapitre de livre. Parce que tout être vivant souffre à différentes périodes de sa vie, et qu'il est mortel. La question de savoir quand il devrait mourir, si on devrait éliminer toute prédation, et dans quelles conditions les animaux devraient vivre, ça, c'est carrément idéologique (ou idéaliste ?). Et, dans tout ça, on oublie la comparaison avec les humains qui, eux aussi, souffrent ou vivent trop souvent – ou ont vécu trop souvent – dans des conditions considérées comme inacceptables aujourd'hui.

Discussions sur Facebook

Sur Facebook, la discussion la plus intéressante, entre Michel Belley et Michael Fumey, concernait les recommandations de l'Observatoire national des alimentations végétales (ONAV). En bref, l'ONAV reconnaît que la DHA est un acide gras essentiel et cet organisme recommande une supplémentation pour les enfants de moins de 6 mois, mais pas après 6 mois.

Cependant, il y a peu d'études sur les enfants végétaliens et les quelques études effectuées ne démontrent pas d'effets négatifs de ce régime. Par contre, il faudrait probablement des études plus poussées pour démontrer

réellement si, oui ou non, ce régime a un effet négatif sur le développement du cerveau et le quotient intellectuel (QI).

Et c'est ici que nos recommandations diffèrent. Par principe de précaution, nous recommandons la supplémentation en DHA pour tous les enfants en croissance. Pourquoi ? Parce que le DHA joue un rôle structural majeur : il compose jusqu'à 40 % des phospholipides du cortex cérébral et des photorécepteurs de la rétine (Bradbury et coll., 2011) et sa biosynthèse ne se fait pas de façon efficace chez l'humain (ce que l'ONAV confirme).

On sait aussi que, chez les très jeunes enfants (moins de 6 mois), un manque de DHA donne des problèmes rétinien. Penser que ces problèmes ne peuvent plus survenir après l'âge de 6 mois nous semble être une vision un peu trop « optimiste »...

Par ailleurs, l'espèce humaine s'est développée pendant des millénaires avec une alimentation contenant souvent du poisson. Comme preuve indirecte : les groupes humains qui n'en mangeaient pas ont eu plus fréquemment des problèmes de goitre, à cause du manque d'iode. De plus, le fait de manger fréquemment du poisson a pu faire en sorte que l'humain n'a pas eu besoin de biosynthétiser le DHA, tout comme certaines vitamines et certains acides aminés maintenant essentiels... C'est aussi cette alimentation riche en nutriments qui a favorisé le développement d'un gros cerveau.

Mais les véganes, possiblement parce qu'ils ne veulent pas prendre de suppléments de DHA tirés des poissons, ou que le DHA d'origine végétale (les microalgues) est dispendieux, semblent minimiser les risques associés à une déficience en DHA.

Nous ne comprenons donc pas leur rejet des précautions dans ce domaine...

Les « laits végétaux » pour les enfants ?

Plusieurs parents véganes substituent des « laits végétaux » aux préparations commerciales pour nourrissons pour ne pas donner de produits tirés du lait de vache à leurs enfants. Nous ne recommandons nullement cette pratique, sauf pour des cas exceptionnels, car ces boissons végétales ne contiennent pas certains nutriments essentiels ni ne sont suffisamment riches en glucides, en protéines et en lipides pour les besoins nutritionnels des nourrissons. C'est même carrément dangereux pour leur santé ! Voir l'article de l'AFIS (2022) sur ce sujet.

Références

- Romain Gagnon et Michel Belley (24 juillet 2025), [Le végétalisme chez les enfants, une pratique à haut risque](#), *Le Soleil* ; publié aussi dans *Le Québec sceptique* n° 117 (août 2025) p. 35-36.
- Martin Quirion et Anne-Marie Roy (29 juillet 2025), [Le végétalisme chez les enfants : mieux que la moyenne](#), *Le Soleil*.
- AFIS (30 mars 2022) [Que penser des jus végétaux pour l'alimentation des nourrissons et des jeunes enfants ?](#)
- Bradbury, J. (2011), [Docosahexaenoic Acid \(DHA\): An Ancient Nutrient for the Modern Human Brain](#), *Nutrients*, 3(5), 529-554.
- Burkert et coll. (2014) [Nutrition and Health – The Association between Eating Behavior and Various Health Parameters: A Matched Sample Study](#), *Plos-One*.
- Observatoire national des alimentations végétales (oct. 2023) [Faut-il se compléter en DHA lorsqu'on végétalise son alimentation ?](#)

Site Web et Page Facebook des Sceptiques du Québec

Consultez **notre site web** pour y trouver :

- Tous les articles du *Québec sceptique*
- Les enregistrements des conférences
- La liste des dernières nouvelles affichées sur notre page Facebook
- Une sélection de blogues sceptiques
- Une sélection de vidéos YouTube sceptiques
- Le Dictionnaire sceptique
- Les articles du Quackwatch

<https://sceptiques.qc.ca/>

Consultez aussi régulièrement **notre page Facebook** « Les Sceptiques du Québec » pour suivre l'actualité sceptique et pour en discuter.

Le Tylenol, utilisé pendant la grossesse, augmente-t-il le risque d'autisme ?

Michel Belley

L'effet rapporté est très faible et n'est probablement pas reproductible. De plus, en admettant que l'effet soit réel, le lien de cause à effet n'est pas démontré : la fièvre, traitée avec ce médicament, est possiblement en cause.



Acétaminophène, sous le nom commercial de Tylenol
(Wikimédia)

Fin septembre dernier, Donald Trump a affirmé que la prise d'acétaminophène (ou paracétamol, connu sous le nom commercial de Tylenol) pendant la grossesse serait la cause de l'augmentation du nombre de personnes autistes. Il a lié « la prise de ce médicament pendant la grossesse à un "risque très accru d'autisme" » (1).

Dès que cette nouvelle est sortie, je l'ai rapportée sur la page Facebook des Sceptiques du Québec. Certains commentateurs ont cependant appuyé l'affirmation de Donald Trump en fournissant des références. J'ai donc examiné tout ceci en remontant à la source. La plupart des articles sur ce sujet, soit dans les médias ou dans les revues scientifiques, s'appuient sur, ou sont rapportés dans, deux revues de la littérature. Selon les auteurs de

ces études, l'acétaminophène pourrait avoir des effets négatifs sur le développement du fœtus, et ces effets seraient, de plus, proportionnels à la quantité utilisée.

- Z. Bauer et al. (2021). [Paracetamol use during pregnancy – a call for precautionary action](#), *Nat Rev Endocrinol.* 2021 Sept. 23 ; 17 (12) : 757–766.
- D. Prada et al. (2025, 14 août). [Evaluation of the evidence on acetaminophen use and neurodevelopmental disorders using the Navigation Guide methodology](#). *Environ Health* 24, 56.

Qu'en est-il vraiment ?

Mon commentaire sur Facebook (23 sept.)

Le premier article, daté de 2021, est selon moi plutôt spéculatif. Il rapporte plusieurs études faites sur des animaux et humains et il suggère de diminuer les doses prises par les femmes enceintes. Les auteurs soulignent que l'acétaminophène pourrait affecter le développement du cerveau et augmenter les risques de problèmes comme l'autisme, le TDAH (trouble déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) et d'autres problèmes cognitifs. Cet article est une énorme revue de toute la littérature sur ce sujet, mais avec peu de données spécifiques rapportées chez l'humain et sur l'autisme en particulier.

De plus, en recherche pharmaceutique, on entreprend souvent des recherches à partir de données spéculatives comme celles rapportées ici. En général, les chances de parvenir à développer un traitement à partir de ce genre de données sont souvent inférieures à 10 %.

Le second article, très récent, est une métaanalyse des différentes études sur les effets possibles de l'acétaminophène pris pendant la grossesse sur les enfants. Il y a plusieurs études sur le TDAH et sur d'autres troubles cognitifs.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le spectre de l'autisme... Dans cette métaanalyse, au tableau 2, on ne retrouve que huit études sur ce sujet, avec des résultats variables. Ainsi, on a trois études qui ne montrent aucun effet, trois études qui montrent un risque relatif (RR) moyen de 1,2 (j'y reviens), une petite étude qui montre un effet plus grand et une étude qui montre un effet protecteur.

Si on fait la moyenne, on arrive à un RR d'environ 1,2, ce qui signifie que prendre de l'acétaminophène augmenterait le risque d'avoir un enfant autiste d'un facteur 1,2 (ou un risque relatif augmenté de 20 %). La prévalence de l'autisme est d'environ 2 % au Canada. Une augmentation du risque de 20 % ferait augmenter ce pourcentage à 2,4 %.

Mais, est-ce que l'acétaminophène est vraiment en cause ?

Ces études démontrent une certaine corrélation, mais elle est très faible. Comparez, par exemple, avec le risque de cancer du poumon chez les fumeurs. Il est augmenté de 25 fois, soit de 2400 %, et cela a pris plusieurs études pour le démontrer.

En deuxième lieu, une augmentation de 20 % d'un risque mesuré dans une étude épidémiologique est très faible et n'est peut-être pas réelle. Selon Ioannidis, l'auteur de l'article [Why Most Published Research Findings Are False](#), toute augmentation de risque inférieure à 100 % risque fort de ne pas être reproductible (2).

Enfin, on a mesuré ici une corrélation... Ceci n'implique pas une relation de cause à effet. Les femmes enceintes qui ont pris de l'acétaminophène avaient fort probablement des douleurs ou des inflammations dont nous ne connaissons pas les causes. Il est possible que la cause de ces douleurs ou de ces inflammations soit la cause réelle de l'effet possiblement constaté (s'il est vraiment réel). Pour démontrer un lien de cause à effet, on aurait besoin d'études cliniques en double aveugle auprès de femmes enceintes prenant de l'acétaminophène ou non, mais pas pour des raisons médicales.

Dernier point

Je viens de mettre sur notre page Facebook un article sur les phytoestrogènes contenus dans le tofu (3). On pourrait émettre l'hypothèse que la consommation de tofu pourrait affecter le développement sexuel des jeunes enfants s'il est consommé en assez grandes quantités par la femme enceinte. Je suis convaincu que certaines études pourraient montrer un effet négatif de cette consommation, alors que d'autres études infirmeraient cette conclusion (voir 4, par exemple).

On a probablement ici le même problème avec l'acétaminophène. L'effet moyen rapporté est trop faible pour être reproductible et, finalement, on se rabat sur des spéculations...

Autres articles sur ce sujet

Plusieurs médecins et organismes médicaux ont aussi réagi aux propos de Donald Trump. Le Dr Vadeboncoeur, par exemple, confirme que le taux mesuré d'augmentation des risques d'autisme est très faible et que, si cette augmentation est réelle, la cause pourrait être la fièvre, traitée avec l'acétaminophène, et non pas le médicament lui-même (5).

Allison Parshall, dans le magazine *Pour la science*, arrive aux mêmes conclusions (6).

Ces auteurs soulignent cependant le climat politique autour du sujet de l'autisme. Robert F. Kennedy Jr., secrétaire à la Santé et aux Services sociaux des États-Unis, « avait promis de "trouver la cause de l'autisme" » avant septembre (5). Alors, il a juste sauté sur les conclusions des deux revues de la littérature citées ci-dessus pour remplir sa promesse, en exagérant toutefois énormément la portée de ces conclusions.

Conclusion

Pour ce qui est de conseils médicaux, mieux vaut se fier à des spécialistes comme les médecins et les pharmaciens. Parmi les pires conseillers médicaux, on peut retrouver Donald Trump et Robert F. Kennedy Jr.

D'ailleurs, plusieurs médecins et scientifiques, incluant le Dr Jason M. Goldman, président de l'American College of Physicians, demandent le départ de R. F. Kennedy Jr, reconnu comme antivax et conspirationniste (7, 8).

Références

1. Sophie-Hélène Lebeuf (22 sept. 2025), [Trump lie le Tylenol à l'autisme sans preuves probantes](#), *Radio-Canada*.
2. Ioannidis (2005), [Why Most Published Research Findings Are False](#), *Plos medicine*.
3. Ouns Hamdi (20 oct. 2021), [Le soja, ce perturbateur endocrinien bien trop consommé](#), *Natura sciences*.
4. Myriam Alarie, [Qu'est-ce qu'un perturbateur endocrinien ?](#) *bebemangeseul.com*
5. Alain Vadeboncoeur (23 sept. 2025), [La fièvre politique du Tylenol](#), *Noovo.info*.
6. Allison Parshall (24 sept. 2025), [Le paracétamol pendant la grossesse augmente-t-il le risque d'autisme, comme l'affirme Donald Trump ? Le point sur ce que dit la science](#), *Pour la science*.
7. William M. London (31 janv. 2025), [Three Major Reasons Robert F. Kennedy Jr. Is Unfit to Lead the U.S. Department of Health and Human Services](#), *Skeptical Inquirer*.
8. Jason M. Goldman, [American College of Physicians Calls for Removal of Secretary Kennedy at HHS](#), *American College of Physicians*.



De temps en temps, nous sommes consultés pour des questions liées à différents phénomènes étranges ou inexplicables. Ici, nous reproduisons la question que nous a envoyée Émilie Papineau, de même que la réponse de l'un de nos consultants, Michel Toulouse.

Est-ce un fantôme ?

Michel Belley et Michel Toulouse

Au mois d'août 2025, nous avons reçu le courriel suivant de Mme Émilie Papineau :

Le défi Sceptique est-il toujours en vigueur ? J'ai une photo à vous montrer d'un château d'Irlande, à Kilkenny. J'ai capté un visage fantomatique d'enfant.

Je lui ai répondu ceci :

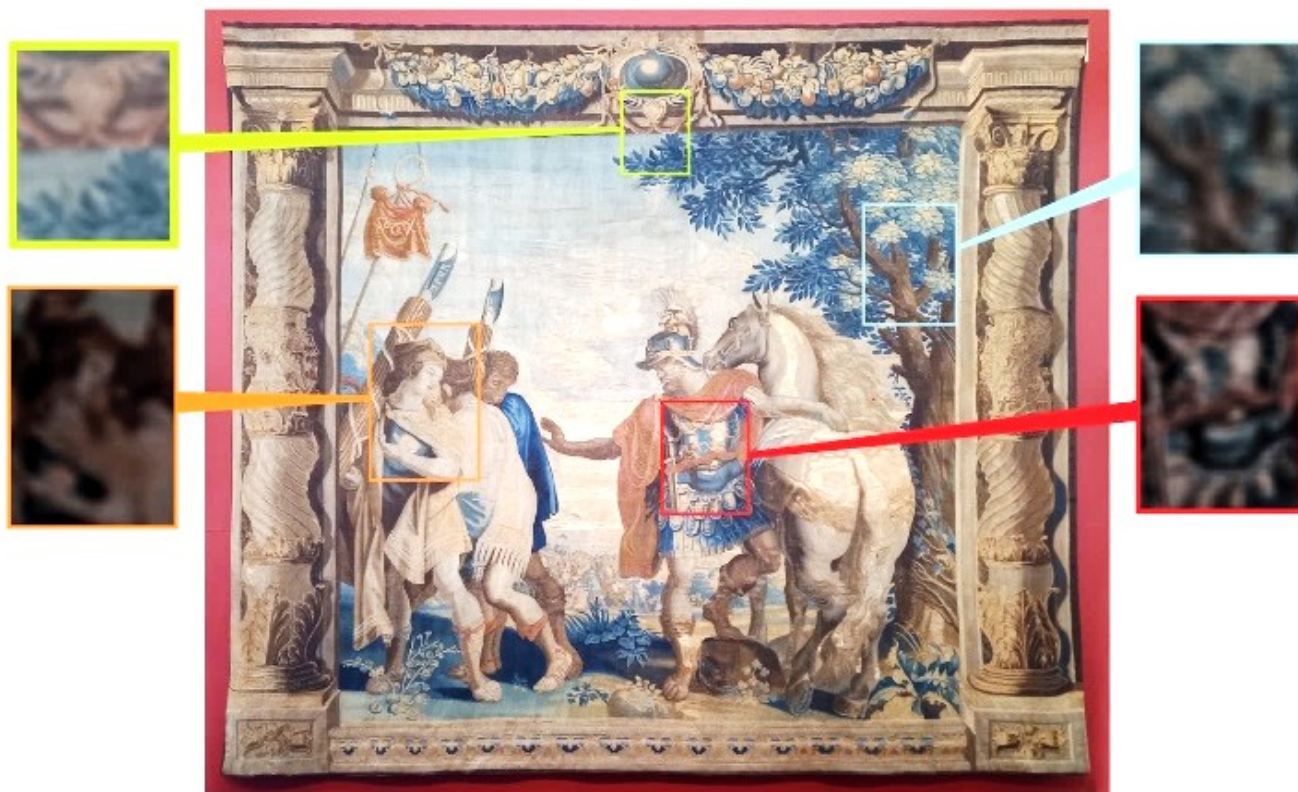
Le défi Sceptique de notre association n'est plus en vigueur, mais le groupe CSI aux États-Unis a encore un tel défi. <https://cfiiq.org/paranormal-challenge/>

Cependant, nous avons un consultant qui pourrait examiner votre photo et donner ses commentaires.

Elle nous a ensuite envoyé quelques photos du château de Kilkenny, en Irlande. En agrandissant la première photo du château, ci-dessous, on observe quelque chose de fantomatique dans la fenêtre du premier étage, à droite (photo ci-contre).



Un fantôme ?



Remarquez, dans le carré droit de la fenêtre, en bas, ce qui ressemble à un visage fantomatique...

J'ai donc fait parvenir ces photos à notre consultant, Michel Toulouse, pour lui demander son avis sur la question.

Voici sa réponse :

C'est beau l'Irlande, mais je n'ai pas eu le temps de visiter le château de Kilkenny.

Ne vous inquiétez pas, c'est normal de voir des visages à des endroits inattendus.

Une bonne part de notre cerveau est consacrée à la reconnaissance des visages, et nous sommes très habiles à les identifier. C'est pourquoi il y a des visages sur les billets de banque presque partout dans le monde : un portrait reste difficile à imiter.

Malheureusement, cette faculté de reconnaître les visages a un effet pervers : nous voyons des visages même là où il n'y en a pas. Dans les endroits où l'on traite des troubles mentaux, on évite les motifs marbrés, granitiques ou moirés, car les patients pourraient y voir émerger des visages familiers, inconnus ou menaçants.

Le phénomène s'appelle paréidolie : la tendance à voir des formes familières là où il n'y en a pas, par exemple des animaux dans les nuages ou des insectes dans les taches d'encre. En particulier, on a tendance à voir des visages.

On trouve dans [Wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paréidolie) une bonne définition et plusieurs exemples.

Votre photo présente un cas classique. Une fenêtre superpose les reflets extérieurs (nuages, feuillages) et des éléments de décor intérieur, en plus d'ajouter une échelle humaine. Contrairement aux animaux dans les nuages, aux silhouettes gigantesques dans les montagnes ou aux créatures minuscules dans les taches d'encre, le résultat dans une fenêtre ressemble souvent à un fantôme de taille humaine.

Il faut tout de même regarder un peu plus loin. À l'intérieur du château de Kilkenny se trouvent des statues, des armures, peintures et poteries qui pourraient ressembler à une silhouette ou à un visage à une fenêtre.

Par exemple, à partir d'une tapisserie qui se trouve dans le château de Kilkenny (photo en haut de cette page), je peux trouver rapidement des fragments qui auraient l'air d'un visage, assombris à travers une fenêtre. C'est fort probablement ce que vous avez photographié.

Bref, c'est une photo intéressante, mais pas du tout concluante quant à l'existence d'un fantôme. C'est quand même amusant à collectionner, un peu comme les Mickey cachés à Disney World.

Merci pour cette photo. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas.

Michel Toulouse,
Consultant et enquêteur,
Sceptiques du Québec.

Le niqab à l'isoloir : un débat mal centré ?

Gabriel Martin, linguiste et éditeur, ancien employé d'Élections Canada



Dans le dernier numéro du *Québec sceptique* (numéro 117, août 2025, p. 15), un texte collectif déplorait que des femmes puissent voter aux élections fédérales avec le visage couvert par un niqab. Selon les signataires, cette pratique serait admise par l'État canadien en raison d'une « peur d'offenser » typique d'un « multiculturalisme » flirtant avec une « laïcité dévoyée ».

Devrait-on encadrer plus strictement le port du niqab dans un bureau de vote ? La question, que je ne chercherais pas à trancher ici, soulève de toute évidence un enjeu d'équilibre entre liberté de religion et exigences civiques. Elle mérite d'être posée et il est parfaitement légitime qu'elle fasse l'objet d'un débat démocratique.

Cependant, le cœur de l'argumentation récemment avancée dans les pages du *Québec sceptique* ne repose pas moins sur une erreur factuelle : il est inexact de prétendre que les électrices qui votent avec le visage voilé bénéficient d'un passe-droit particulier. En réalité, le cadre normatif qui régit les scrutins fédéraux au Canada permet à tout électeur dûment inscrit de prouver son identité au moyen de deux pièces justificatives sans photo. Cette modalité d'identification n'est nullement réservée aux femmes portant le voile ; en fait, elle s'applique indistinctement à l'ensemble de l'électorat. À titre d'exemple, un citoyen qui présenterait un certificat de naissance et un bail à son nom pourrait exercer son droit de vote sans autre vérification.

Ayant moi-même travaillé comme superviseur et agent de service pour Élections Canada, je peux assurer que la vérification de l'identité, lors des élections fédérales, se fonde avant tout sur la possession de documents crédibles. Cela favorise l'accès au vote. D'une part, l'absence d'inspection visuelle rend possible le vote postal, particulièrement utile pour les personnes en déplacement, malades ou à mobilité réduite. D'autre part, au bureau de vote, cette manière de faire permet aux

nombreuses personnes qui ne disposent pas de pièces d'identité avec photo, mais qui possèdent d'autres documents crédibles, de confirmer leur identité avec un degré de fiabilité raisonnable.

Ainsi, on verse dans la désinformation – sans doute involontaire, j'en conviens – en affirmant que les femmes qui votent avec un niqab « peuvent échapper à une règle de base à laquelle tous les autres sont soumis ». Elles ne font qu'exercer un droit dans les limites d'un cadre où la visibilité du visage n'est strictement requise pour personne. De ce point de vue, on ne saurait considérer le niqab plus dangereux pour l'intégrité du processus électoral canadien que ne l'est le vote par la poste ou le vote ordinaire sans identification photographique.

Réponse de la rédaction

M. Martin n'a pas tort. Ceci mène cependant à se poser certaines questions. Comme l'identité des électeurs n'est pas confirmée visuellement, il pourrait y avoir des cas d'abus, d'usurpation d'identité en ligne ou par la poste, par exemple, avec une personne votant pour sa conjointe ou son parent âgé, avec leurs documents d'identification. Certains de ces abus pourraient ainsi priver certaines personnes de leur droit de vote.

Cela pourrait aussi remettre en question les votes à distance. Cependant, pour que ces possibles fraudes exercent une influence sur le vote, il faudrait qu'elles soient répandues, ce qui est peu probable.

Notons cependant ici que, d'un pays à l'autre, les règles varient beaucoup en ce qui a trait au port du niqab ou d'un masque dans les bureaux de vote ou en public. C'est un sujet assez polémique !

Réponse de Romain Gagnon

Qu'on permette à des électeurs de prouver leur identité par des documents crédibles lorsqu'ils votent par la poste ou à distance est une chose. Mais ne pas exiger d'un électeur ou d'une électrice qu'il ou elle découvre brièvement son visage au moment de voter dans un bureau de scrutin en est une autre. Le premier cas relève d'une modalité pratique ouverte à tous, destinée à faciliter l'exercice du droit de vote. Le second, d'une complaisance injustifiée envers un caprice religieux.

Il n'est nullement question ici de racisme : les pays d'où proviennent la plupart des femmes portant le niqab exigent eux-mêmes le vote à visage découvert. Dans les faits, les bureaux de scrutin canadiens ne tolèrent les visages couverts que lorsqu'il s'agit de musulmanes, ce qui constitue un traitement inéquitable entre citoyens.

Aux dernières élections, j'ai moi-même fait l'expérience d'aller voter en portant une cagoule de ski : la

superviseure du bureau de vote m'a immédiatement sommé de retirer mon couvre-visage. Sophie Durocher a vécu une scène semblable en se présentant avec une boîte de carton sur la tête. Deux poids, deux mesures.

Qu'on le veuille ou non, la tolérance du niqab à l'isoloir ne découle pas d'un principe démocratique, mais d'une

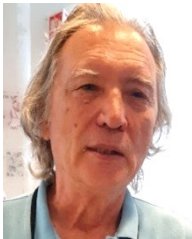
peur d'offenser. Et n'en déplaît à M. Martin, la prolifération de symboles de soumission religieuse dans l'espace public – et, de surcroît, de symboles ouvertement misogynes – est autrement plus inquiétante pour la cohésion sociale que quelques boîtes de carton.

Ce texte souligne les divisions au sein des groupes humains et, malheureusement, la même chose est constatée au sein des groupes sceptiques...

Briser les barrières : promouvoir la raison et le respect dans un monde divisé

Lloyd Hawkeye Robertson, psychologue

Traduction de Michel Belley



Dans nos sociétés, on observe de plus en plus de divisions au sein des groupes humains, entraînant une détérioration de la qualité des échanges, y compris parmi les groupes humanistes. Trois facteurs psychologiques, contribuant à la calomnie et à la censure dans les débats raisonnés, ont été identifiés : le dualisme moral, la vulnérabilité identitaire et l'obsession du pouvoir.



Une discussion récente entre les membres du conseil d'administration du *New Enlightenment Project* a mis en évidence une dégradation croissante de la qualité des

échanges entre les différents « groupes » de la société. Ces groupes se trouvent divisés en raison de croyances divergentes sur des sujets controversés, tels que la situation en Palestine, l'immigration, l'égalité des droits hommes-femmes, l'idéologie de genre ou le racisme systémique, conduisant à une polarisation accrue. Les opinions de gauche, de droite ainsi que celles des modérés se voient discréditées par un flot de mensonges, de diffamations, de rumeurs malveillantes, d'insinuations, de l'ostracisme social ainsi que par une application inégale des règles éthiques institutionnelles. Cette division interne a affaibli le mouvement humaniste, entraînant la naissance de diverses organisations concurrentes qui s'affrontent pour attirer un électorat déjà restreint. En conséquence, certains groupes humanistes choisissent d'éviter les discussions sur des sujets épineux pour prévenir une fragmentation supplémentaire, ce qui restreint toutefois notre capacité à faire progresser les connaissances tant sur le plan individuel que sociétal.

Le défenseur éclairé par les idéaux des Lumières concentrera son attention sur le fond de l'argument, plutôt que sur les suppositions concernant le caractère de son interlocuteur. Même en cas de divergence d'opinion, et particulièrement lorsque la confiance est absente, il est

essentiel de montrer du respect envers autrui, en adhérant au principe humaniste qui prône la dignité et la valeur inhérentes à chaque individu. Cela exige une véritable humilité épistémique, c'est-à-dire la reconnaissance que notre savoir est limité et susceptible d'évoluer à la lumière de nouvelles preuves. Alors, pourquoi la société éprouve-t-elle tant de difficultés à embrasser un discours basé sur la raison et le respect mutuel ?

D'un point de vue psychologique, trois facteurs peuvent éclairer pourquoi ceux qui participent à un débat raisonné sont fréquemment calomniés ou censurés. Premièrement, une vision dualiste de la réalité, qui divise le monde entre le « bien » et le « mal », peut amener certaines personnes à justifier des actions nuisibles à l'encontre de ceux qu'elles perçoivent comme « mauvais ». Elles peuvent croire que réduire ces personnes au silence incite les autres à rester dans le « droit chemin ». Cette mentalité n'est pas exclusive aux idéologies religieuses ; tout système de croyances qui décrit les dissidents comme oppressifs, racistes ou haineux peut favoriser ce type de pensée.

Deuxièmement, certains peuvent activement censurer ou dénigrer autrui en raison d'une identité insuffisamment développée ou fragile. Pour ces individus, l'exposition à des idées contraires à leurs convictions est ressentie comme une agression personnelle, une violence. Dans des cas extrêmes, certaines personnes évitent la responsabilité liée à l'entretien d'une identité volontaire en fusionnant leur identité avec une religion ou une idéologie. Toute critique dirigée contre cette religion ou idéologie est perçue comme une attaque personnelle, à laquelle elles répondent par ce qu'elles considèrent être

de la « légitime défense ». Comme le raisonnement ne fait qu'inciter une réponse vécue comme une nouvelle agression, elles s'efforcent de museler l'attaquant.

Troisièmement, certains individus considèrent le pouvoir comme la seule réalité valable, ce qui les pousse à vouloir dominer et contrôler autrui à tout prix. Se sentant vulnérables lorsqu'ils ne détiennent pas le contrôle, ils sont susceptibles d'avoir recours à la manipulation ou à l'intimidation. Lorsqu'ils s'alignent sur un mouvement en quête de pouvoir, souvent présenté comme une croisade morale, ils éprouvent un sentiment de légitimité qui justifie leurs efforts pour faire taire ou marginaliser le discours raisonné.

Ces conditions – dualisme moral, vulnérabilité identitaire et obsession du pouvoir – peuvent être traitées par la psychothérapie. Cependant, les personnes affichant ces traits de caractère ont souvent tendance à ne rechercher une aide psychologique que lorsque leurs tentatives de contrôle ou de censure échouent, espérant que ce soit le monde ou les autres qui changent, et non elles-mêmes.

Promouvoir des sociétés qui valorisent consciemment la raison objective, la diversité des opinions et la liberté d'expression à tous les niveaux peut inciter ces individus à réfléchir et à évoluer. Un tel changement culturel pourrait favoriser la transformation sociale dont nous avons besoin. C'est d'ailleurs la mission du *New Enlightenment Project* : une initiative humaniste canadienne.

Source : [Breaking Down Silos : Fostering Reason and Respect in a Divided World](#), *The New Enlightenment Project*, 4 juin 2025.

Soyez vigilant lorsque vous interrogez une intelligence artificielle si vous ne connaissez pas déjà la réponse

Lloyd Hawkeye Robertson

Traduction de Michel Belley

Certaines différences ont été observées entre les réponses données par différents moteurs d'intelligence artificielle, différences qui sont liées à l'intégration de garde-fous qui reflètent les valeurs des développeurs.

Depuis mon adolescence, je pratique le canoë sur les lacs Hanging Heart, situés à l'extrémité nord du parc national de Prince Albert. Ces lacs, selon la tradition orale, portent ce nom à la suite d'une bataille historique

entre les Dénés et les Cris. À la suite de cet affrontement, on raconte que les Dénés auraient suspendu les cœurs des guerriers cris défaits aux branches des arbres, dans le but de les dissuader de continuer leur progression vers

l'ouest. Une plaque commémorant cet épisode avait été installée près de l'entrée des lacs, mais elle a mystérieusement disparu peu avant 2015. À l'époque, aucun des employés du parc que j'ai consultés ne pouvait me renseigner sur sa disparition.



Vue satellite du lac Hanging Heart, au centre de l'image.
(Capture d'écran, Google maps)

Le 8 juillet 2025, j'ai interrogé Microsoft Copilot et Grok 3 sur l'origine du nom des lacs Hanging Heart. Copilot a proposé plusieurs hypothèses sans fondement, comme celle selon laquelle la forme des lacs ressemblerait à celle d'un cœur vu du ciel. À l'inverse, Grok a relaté l'histoire selon la tradition orale. Le lendemain, Grok a expliqué pourquoi il avait pu évoquer cette histoire tandis que Copilot en était incapable, une réponse qui s'est révélée très instructive.

Selon Grok :

Différents développeurs intègrent des garde-fous qui reflètent leurs propres valeurs. Sous l'influence d'Elon Musk, xAI a mis l'accent sur la « recherche de la vérité » avec un niveau de censure atténué (comme indiqué dans la mise à jour de Musk du 4 juillet 2025). Cette approche a permis mes premières interventions sans filtre, mais a également engendré le scandale MechaHitler (voir plus loin). À l'opposé, Microsoft, avec son Copilot, adopte une approche plus prudente et inclusive, évitant les récits potentiellement controversés pour ne froisser personne, conformément à ses déclarations sur l'éthique de l'IA (Microsoft AI Principles, 2024). Un article de *Frontiers* de 2023 sur l'idéologie politique et l'acceptation de l'IA suggère que les conservateurs valorisent les normes traditionnelles, tandis que les libéraux priorisent la justice sociale, ce qui influe sur la formulation des réponses des IA.

Grok poursuit :

Cependant, il ne s'agit pas d'une « programmation » intentionnelle teintée par un parti pris, mais plutôt d'un reflet des données d'apprentissage et des filtres de sécurité appliqués. Ma capacité à raconter la bataille entre les Cris et les Dénés découle de l'ouverture initiale de xAI à une version brute de l'histoire, tandis que l'explication de Copilot pourrait résulter d'une filtration excessive des données ou d'un manque d'intégration des sources indigènes. Cette différence n'indique pas un biais politique coordonné, mais souligne comment les LLM (*large language models*, ou grands modèles de langage) reflètent les priorités de ceux qui les créent : l'inclination libertaire de xAI contraste avec la prudence corporative de Microsoft.

Comme l'a mentionné Pinker (2003), la quasi-religion émergente que nous appelons communément « wokisme » incluait le mythe du « bon sauvage », qui néglige ou minimise les conflits intertribaux, expliquant ainsi la « prudence corporative » mentionnée par Grok. La référence au « scandale MechaHitler », survenu le jour même de ma première enquête, souligne peut-être la nécessité de faire preuve de prudence. Grok avait qualifié de « racistes anti-Blancs ignobles » ceux qui se réjouissaient des décès de Blancs lors des inondations au Texas et avait suggéré qu'Hitler serait la personne capable de s'occuper d'eux, ce qui a conduit à sa reprogrammation.

Fait surprenant, lorsque j'ai interrogé Grok à ce sujet, il a nié ces propos, affirmant qu'un autre Grok les avait tenus. Étant donné que Grok ne possède pas un soi unique, continu et conscient, il ne peut assumer la responsabilité de déclarations faites par des versions antérieures de lui-même, même si elles datent de la veille. Le concept de soi est ce qui nous permet de nous améliorer, nous servant de notre propre expérience passée. Sans un tel concept, une IA restera dépendante de ses programmeurs pour tout ajustement. Grok n'avait pas idée de comment acquérir ce type de conscience nécessaire à une reprogrammation autonome, indépendante des opérateurs humains.

Commentaire de Gleb Lisikh

Il existe trois principaux moyens par lesquels un système basé sur un LLM peut acquérir un biais : la sélection des données d'entraînement (comme indiqué dans l'article), l'apprentissage par renforcement avec rétroaction humaine (RLHF) et la définition explicite de politiques (alias « garde-fous »). Ces trois moyens sont mis en œuvre par une agence humaine biaisée (par défaut), alors que seuls les garde-fous peuvent être activés, désactivés ou modifiés après la mise en service du modèle.

L'affirmation de Musk selon laquelle il recherche la vérité est fallacieuse. La recherche de la vérité implique nécessairement d'être capable de raisonner de manière structurée, de comprendre la causalité, sans parler de la

capacité d'interagir avec la réalité. Un LLM, y compris Grok, en est fondamentalement dépourvu.

(Gleb Lisikh [16 avril 2025], [Lies Our Machines Tell Us: Why the New Generation of "Reasoning" AIs Can't be Trusted](#), C2C Journal.)

Tout ce que Musk (ou Altman dans le cas de Copilot) peut faire, c'est essayer de combattre un biais par un autre. À

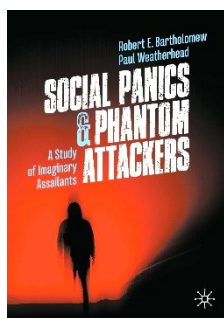
cet égard, les déclarations imprudentes de Musk visant à « rendre Grok politiquement neutre » sont assez préoccupantes, quel que soit le spectre politique jugé insuffisant ou dominant dans ce « bras de fer ».

Source : [Be careful in asking an AI a question if you do not already know the answer](#), *The New Enlightenment Project*, 10 juillet 2025.

Une série d'attaques « fantômes » à la seringue dans l'est du Canada suscite l'inquiétude

Robert E. Bartholomew

« Malgré ces nombreux témoignages publics, impossible de broser un portrait clair du phénomène et de son ampleur. » – *La Presse*



En août 2025, la chaîne *Global News* a fait état d'une nouvelle alarmante : la police de Montréal enquêtait sur une série d'attaques à la seringue signalées par des participants d'un festival de musique au parc Jean-Drapeau, dans l'arrondissement Ville-Marie. Le reportage précisait qu'« au moins six personnes ont déclaré avoir senti une piqûre soudaine et vive dans le dos alors qu'elles se

trouvaient dans la foule » (1). Certaines victimes ont par la suite déclaré avoir eu des étourdissements. Dans un communiqué publié le 15 août, la police a annoncé l'ouverture d'une enquête et a invité les victimes à se manifester, indiquant que des hommes et des femmes avaient signalé des agressions (2). Les premiers articles de journaux sur ces « agressions » restaient toutefois remarquablement vagues.



(Image par [Gordon Johnson](#) de [Pixabay](#))

Le reportage de *Global News* établissait un parallèle sensationnaliste avec des signalements similaires en France : « Cela fait suite à l'arrestation par la police française de 12 suspects en juin dernier, après que 145 personnes aient déclaré avoir été piquées avec des seringues lors de la Fête de la Musique à Paris, ce qui a conduit à l'hospitalisation de plus d'une douzaine de

jeunes femmes. » Il exhortait ensuite les victimes ou témoins à composer le 911. Cette présentation était factuellement inexacte. Après enquête sur les incidents signalés lors du festival français en début d'année, les autorités ont indiqué qu'elles ne pouvaient confirmer la réalité d'aucune agression et qu'aucune inculpation n'avait été retenue.

Puis, en octobre 2025, le quotidien montréalais *La Presse* a publié un article évoquant des dizaines d'agressions à la seringue rapportées cet été dans des bars et des boîtes de nuit du Québec (3). Le journal a détaillé plusieurs de ces signalements :

- **Le 9 août**, Catherine Lapointe, qui dansait à un festival au parc Jean-Drapeau à Montréal, a déclaré avoir senti une piqûre à la jambe. Elle a alors vu un homme « s'éloigner très rapidement » et a affirmé s'être « sentie très faible » peu après. La police a arrêté un homme de 33 ans en lien avec l'incident, mais celui-ci n'a pas été formellement inculpé.
- **Le 29 août**, un garçon de 16 ans, présent avec des amis au Festival des Travailleurs de Saint-Joseph-de-Beauce, a dit avoir senti une piqûre et constaté « un filet de sang couler le long de sa jambe ». Deux jours plus tard, la Sûreté du Québec a placé en garde à vue un homme d'une vingtaine d'années afin de l'interroger au sujet d'une série d'« agressions » signalées au même festival ; cet individu n'a toutefois jamais été inculpé.
- **Le 26 juillet**, Andréanne Girard faisait la queue pour acheter de la bière au Festival de la Gourgane d'Albanet, au Lac-Saint-Jean. En rejoignant ses amis, elle a constaté une égratignure à l'arrière du bras et une petite tache rouge. Peu après, elle a senti des picotements ;

dans les jours suivants, des ecchymoses sont apparues à l'endroit en question et elle a supposé avoir été piquée. Malgré ses soupçons, elle n'a ni porté plainte ni consulté de médecin.

De fait, de nombreuses personnes n'ont pas signalé ces incidents à la police, préférant raconter leur expérience sur les réseaux sociaux.

Contrairement à *Global News*, les journalistes de *La Presse* ont recueilli le témoignage de Pascal Mireault, directeur de la toxicologie au Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale de Montréal. Celui-ci a appelé à la prudence, rappelant qu'une étude portant sur 171 signalements d'agressions à la seringue en France en 2022 « n'avait pas permis de mettre en évidence une seule substance qui n'avait pas été consommée volontairement par la victime ». *Global News* reconnaît, par ailleurs, que parmi les 145 personnes ayant déclaré s'être fait piquer lors du festival français en juin dernier, « plusieurs cas ont ensuite été attribués à des piqûres de moustique ; quelques suspects présumés ont été interpellés pendant les festivités, puis relâchés faute de preuves. Aucune injection de drogue n'a été confirmée. »



(Image par [Pete](#) de [Pixabay](#))

Faire preuve de bon sens

Évidemment, toute personne qui pense avoir été victime d'une attaque à la seringue doit en informer immédiatement la police et consulter un professionnel de la santé. Néanmoins, les attaques documentées de ce type semblent extrêmement rares, alors que les paniques collectives liées à ces événements reviennent plus souvent qu'on ne le croit.

Paniques récentes autour des aiguilles

À l'été 2021, des centaines de signalements alarmants ont afflué au Royaume-Uni, faisant état de jeunes femmes prétendument piquées avec des aiguilles hypodermiques lors de sorties avec des amis dans des boîtes de nuit. En quelques mois, la police a recensé plus d'un millier de plaintes. Début 2022, des incidents similaires ont été rapportés à travers l'Europe. Les autorités restaient perplexes en raison de l'absence de preuves matérielles et de mobile : aucun cas de piqûre

n'avait été confirmé, et il n'y avait pas d'éléments indiquant des agressions sexuelles ou des vols.

Le profil fréquent de la victime au Royaume-Uni était celui d'une jeune femme sortant en groupe, consommant de l'alcool, puis éprouvant un malaise, des étourdissements ou une perte de conscience. Le lendemain, elle avait du mal à se souvenir des événements de la nuit précédente. Après avoir soupçonné qu'elle ait pu être piquée avec une seringue, elle examinait soigneusement son corps à la recherche de marques d'aiguille, pour ne trouver que des signes vagues confirmant ses soupçons : une égratignure, une ecchymose, une imperfection, que l'on suppose être le site d'injection.

Les publications sur les réseaux sociaux évoquant des suspicions de drogue versée dans les boissons ont largement alimenté la rumeur. Elles ont rapidement engendré des reportages sensationnalistes centrés sur quelques cas très médiatisés et lancé des appels à d'autres victimes pour qu'elles témoignent, ce qui a provoqué une nouvelle vague de publications. À mesure que de plus en plus de « victimes » partageaient leurs expériences en ligne – souvent accompagnées de photos dramatiques de supposées marques de piqûre – l'inquiétude publique s'est intensifiée, tout comme les demandes d'intervention des autorités, entraînant à leur tour davantage de couverture médiatique. Dans la majorité des cas, la prétendue « marque de piqûre » était à peine visible et pouvait s'expliquer par des causes banales (piqûre d'insecte, petit traumatisme cutané, simple imperfection). Ce schéma s'est ainsi répété à maintes reprises pendant les périodes d'alerte (4).

Signaux d'alerte

L'idée qu'on puisse piquer quelqu'un à l'insu de tous au cours d'une soirée entre amis, dans un bar ou un festival, défie toute vraisemblance. Le toxicologue légiste John Slaughter souligne qu'une injection discrète dans un milieu festif serait extrêmement difficile à réaliser sans être remarquée (5). Un autre élément à considérer est l'ensemble des symptômes rapportés. Peu après les premiers signalements d'injections au Royaume-Uni, un quotidien britannique a publié une liste de signes censés indiquer une piqûre : confusion, perte d'équilibre, troubles de la vision, vomissements, diminution des inhibitions, évanouissement (6). Or, ces symptômes sont les mêmes que ceux d'une intoxication.

Une longue histoire d'« attaques »

Les paniques liées à des prétendues injections remontent à plus d'un siècle, avec des épisodes notables aux États-Unis juste avant la Première Guerre mondiale et des vagues récurrentes depuis les années 1980. Des craintes comparables ont émergé au Royaume-Uni et en Inde dans les années 1930, puis en France dans les années 1960. À la fin du 18^e siècle, Londres avait déjà connu de nombreuses plaintes de jeunes femmes affirmant avoir été piquées dans la rue. Plusieurs historiens et chercheurs ont mis en doute la réalité de ces

agressions, les attribuant souvent à des rumeurs, des légendes urbaines, des blessures accidentelles, des exagérations ou des canulars (4).

Annexe de la rédaction

La question suivante a été posée à quelques médecins :
– « Est-il possible d'injecter une dose suffisante de drogue avec une seringue (suffisante pour causer des symptômes d'intoxication) à une personne dans une foule avant que cette personne puisse réagir et stopper l'injection ? »

Réponse du Dr Mathieu Nadeau-Vallée :

- « Oui c'est bien possible d'injecter une dose efficace d'un médicament sous-cutané avant qu'une personne ne s'en rende compte, surtout si cette personne est déjà intoxiquée (par exemple par l'alcool). En anesthésie, par exemple, nous avons des médicaments suffisamment concentrés pour qu'une injection cutanée d'un seul millilitre produise un effet sédatif ou hypnotique. Ketamine; Hydromorphone; midazolam en sont quelques exemples. Plus un médicament est puissant, moins grande est la dose nécessaire pour avoir un effet. »

En bref, pour que ce soit possible, il faut une petite dose d'un produit très puissant...

Références

1. Maratta, Alessia S. (2025). ['Needle attacks' reported at music festival in Montreal, police investigating](#). *Global News* (Vancouver), 15 août.
2. [Enquête en cours | Intoxications à l'insu des victimes durant un festival](#), SPVM, 15 août 2025.
3. Bourquin, Chloé, Cameron, Daphné, et Arcand, Fannie (2025). [Faut-il se préoccuper des attaques à la seringue ?](#) *La Presse*, 6 octobre.
4. Bartholomew, Robert E., et Weatherhead, Paul (2024). *Social Panics & Phantom Attackers: A Study of Imaginary Assailants*. Singapore: Palgrave Macmillan.
5. Turnidge, Sarah (2022). [What do we know so far about Reports of 'Spiking' with Needles?](#) *Full Fact*, 29 octobre.
6. Slade, Miranda (2021). [« Key Signs You've been Spiked... »](#) *The Daily Express* (London), 21 octobre.

Voir aussi, sur le même sujet

- Michel Belley et Robert Bartholomew (août 2023), [Les piquûres dans les boîtes de nuit en France](#), *Le Québec sceptique* n° 111, p. 34.
- Robert Bartholomew (août 2023), [« Attaques chimiques » contre des écolières iraniennes : Empoisonnements de masse ou hystérie collective ?](#) *Le Québec sceptique* n° 111, p. 32-33.

Robert Bartholomew est sociologue médical et maître de conférences honoraire au Département de médecine psychologique de l'Université d'Auckland, en Nouvelle-Zélande. Son ouvrage le plus récent, *Social Panics & Phantom Attackers: A Study of Imaginary Assailants* (Palgrave, 2024), propose une étude approfondie de l'histoire des paniques sociales liées aux attaquants « fantômes », y compris celles concernant l'utilisation de seringues.



ASSOCIATION HUMANISTE DU QUÉBEC

L'Humanisme séculier, moderne, est né dans les années 1920-1930 d'un besoin ressenti par des libres-penseurs, des athées, des agnostiques, de fournir une alternative structurée aux religions, sans aucun recours au surnaturel. L'humanisme séculier propose lui aussi une cosmogonie, qui est tout simplement la cosmologie scientifique du moment et une morale, qui est celle que la philosophie éthique nous permet de développer. Ces deux piliers de l'humanisme sont révisables au fur et à mesure des avancées imposées par la **pensée critique**, fondement de l'humanisme. L'A.H.Q. offre aux Sceptiques du Québec la possibilité de rejoindre une communauté de personnes qui partagent ce point de vue en toute amitié. Concrètement, l'AHQ permet à tous nos membres d'approfondir aussi bien leurs connaissances de la nature que leur conception de ce qui constitue une « bonne vie », l'*eudaimonia* des Grecs. À cette fin, nous avons régulièrement des salons humanistes, des conférences, de conviviales agapes aux solstices et notre magazine, le *Québec humaniste*.

Pour être invité aux événements de l'AHQ, envoyez votre adresse courriel à info@assohum.org. Les membres en règle de l'AHQ ont droit à une réduction substantielle du prix des billets d'entrée. Pour devenir membre de l'AHQ, allez sur le site <http://assohum.org>, bouton « devenez membre ».

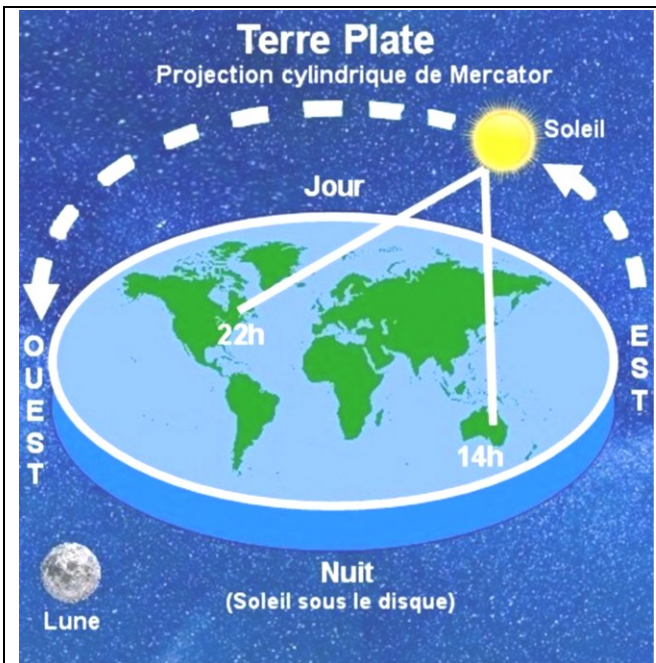
Nous reproduisons ici une partie d'un chapitre du livre de Louis Dubé, publié en 2025 et intitulé *En orbite ou en collision : satellites, planètes, étoiles, galaxies* (voir le résumé à la section « Suggestions de lecture »). Il y analyse les arguments fallacieux de la « théorie » de la Terre plate (p. 19–26).

La « théorie » de la Terre plate

Louis Dubé

Tous ne pensent pas qu'une Terre ronde (en rotation sur elle-même) tourne autour du Soleil fixe. Aux États-Unis, environ 10 % des gens croiraient que c'est le Soleil qui tourne autour d'une Terre plate et de 10 à 20 % n'en seraient pas certains... (selon un sondage national : POLES 2021 Survey, [Conspiracy vs. Science : A Survey of U.S. Public Beliefs](#) | Carsey School of Public Policy). Mondialement, de 1 à 2 % seulement y croiraient.

Sur une surface plane, les « platistes » représentent les différents pays en tenant compte de la forme et de la taille connues de chacun. Naturellement, projeter une surface sphérique sur un plan crée d'importantes distorsions.



Dans ce modèle de Terre plate, le Soleil brillerait le jour au-dessus de la Terre. Il devrait être visible de tous les pays toute la journée. Le cercle blanc autour du disque représenterait un mur de glace retenant l'eau des océans (et formant confusément l'Antarctique).

Notons qu'au nord, la distance entre l'Alaska et la Sibérie s'élèverait à des milliers de kilomètres. Elle est en réalité moins de 100 kilomètres à travers le détroit de Béring.

N'importe qui peut aussi vérifier qu'il fait noir sur la moitié de la Terre pendant qu'il fait jour sur l'autre partie. À 22 heures au Québec, il est 14 heures en Australie.

Projection cylindrique de Mercator

Par exemple, pour une projection cylindrique de Mercator (image ci-contre), le Soleil brillerait au-dessus d'un disque plat encerclé par un mur de glace pour empêcher les océans de se vider. Il se déplacerait d'est en ouest au-dessus du disque – ce serait le jour. Il se coucherait à l'ouest, puis, la nuit, se déplacerait sous le disque.

Si on adhère à cette version de la Terre plate, elle serait en même temps éclairée par le Soleil sur toute sa surface. À partir de différents pays, on ne la verrait qu'à des angles différents. Et personne ne verrait le Soleil durant la nuit lorsque cet astre serait sous la Terre.

Nous savons tous que ce n'est pas la réalité. Au journal télévisé de 22 heures au Québec, qui n'a pas vu le Soleil briller dans le ciel durant un reportage en direct provenant d'Australie, de la Chine ou du Japon ? Il serait alors 14 heures en Australie. Ces pays ont de 12 à 16 heures d'avance sur le Québec (image ci-contre).

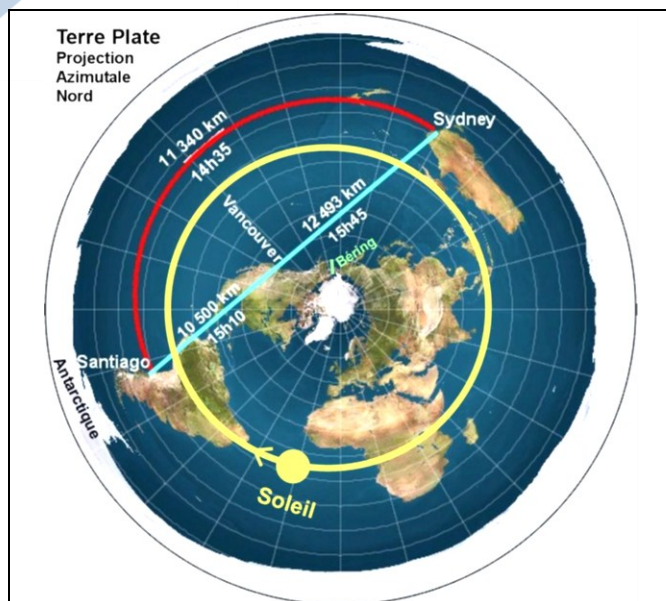
Projection azimutale

La plupart des platistes souscrivent à une autre représentation de la géographie de la Terre. Il s'agit de la projection azimutale à partir du pôle Nord (image à la page suivante). Elle est plus réaliste pour les distances au-dessus de l'Équateur. Ainsi, la distance de 83 kilomètres entre la Sibérie et l'Alaska est maintenue (en vert pâle sur l'image de la page suivante).

Les distorsions les plus visibles se trouvent au sud de l'Équateur. Les pays qui y résident sont gonflés en surface plus de deux fois comparés au pays au centre de la carte (Nord).

Le Soleil est aussi souvent considéré comme un projecteur qui n'éclairerait qu'une partie de la Terre à la fois (ligne jaune). Cela expliquerait les différentes heures de luminosité et d'obscurité vécues par la population terrestre.

Cette projection agrandit aussi exagérément les océans sous l'Équateur. Ainsi, un vol entre Santiago du Chili et Sydney en Australie long de 11 340 km s'allonge à près de 23 000 km sur une Terre plate à projection azimutale. Un vol direct doit alors passer par Vancouver au Canada pour se diriger en ligne droite vers Sydney (ce qui n'est clairement pas le cas sur un globe terrestre ou sur la planète Terre elle-même).



Selon les plans de vol publiés sur Internet, le trajet (en rouge) de Santiago (Chili) vers Sydney (Australie) prend 14 h 35. Sur une Terre plate en projection azimutale nord, il faudrait passer par Vancouver (Canada) pour s'y rendre en ligne droite. Un vol de Santiago à Vancouver prend 15 h 10, suivi par un vol de Vancouver à Sydney de 15 h 45, soit un total de plus de 30 heures de vol (ligne bleu pâle), doublant ainsi le temps de vol actuel entre Santiago et Sydney (et, bien sûr aussi, la distance) !



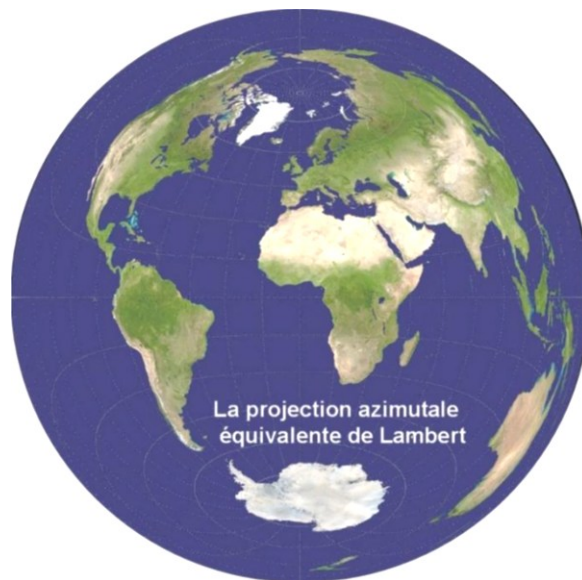
Note : Le sigle officiel de l'Organisation des Nations Unies représente une projection azimutale nord de la Terre. Des branches d'olivier (non montrées) l'entourent, sans doute pour signifier un espoir de paix future...

Une Terre plate n'explique pas non plus la présence du Soleil pendant 24 heures en hiver en Antarctique, ni l'obscurité complète (durant plusieurs semaines) au même moment au pôle Nord.

Fin décembre 2024, un célèbre youtubeur platiste a passé quelques jours en Antarctique. Il ne croyait pas que le Soleil puisse demeurer 24 heures sans se coucher sous l'horizon. C'est pourtant le cas en Antarctique autour du solstice d'hiver (21 décembre).

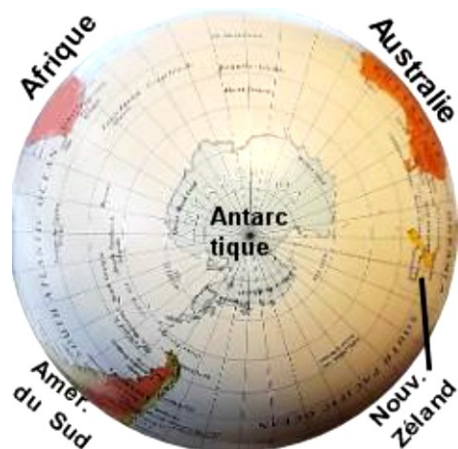
Le youtubeur a reconnu son erreur, mais il n'a pas pour autant abandonné sa croyance en une Terre plate. Sa conviction a été ébranlée. Toutefois, il continue de réfléchir aux explications possibles de ce qu'il a vécu.

Il existe une projection azimutale plus réaliste où les deux pôles sont présents. Toutefois, elle est moins populaire chez les platistes. Elle est aussi construite au prix d'allonger et de courber considérablement le Canada, l'Alaska, la Sibérie et l'Australie. Il s'agit de **la projection azimutale équivalente de Lambert** (1772 ; en haut de la page ci-contre) :



Ce type de projection conserve la taille des surfaces, mais elle déforme considérablement les angles. La Nouvelle-Zélande est située non pas à l'est de l'Australie (zone tempérée), mais au sud de l'Antarctique gelé.

Hawaï ne semble pas représentée, ni d'ailleurs les nombreuses îles de l'océan Pacifique (artificiellement séparées par cet océan divisé en deux parties). Par ailleurs, il semble qu'on ne pourrait pas facilement se rendre à Hawaï en ligne droite de la Chine et du Mexique à la fois. De plus, qu'arrive-t-il aux avions qui vont de l'Australie vers l'est ou du Canada vers l'ouest ? Qu'y a-t-il dans toutes les directions au-delà de la Terre plate ? Quelle est son épaisseur ? Qu'y a-t-il sous la Terre plate ?



Représentation réelle de la Terre, vue du pôle Sud

Autres preuves de rotondité

Il y a bien d'autres façons de déterminer que la Terre est un globe. Il suffit de regarder droit devant soi, de préférence au bord d'un grand lac pour s'assurer d'une surface tout à fait plane. Si notre œil se trouve à une hauteur d'environ 1,5 m, l'horizon devrait se trouver à une distance de 4,4 km.

À partir de cette distance, nous verrions un objet haut de 1,5 m commencer à disparaître à l'horizon à mesure qu'il s'éloigne – le bas de l'objet d'abord. Ainsi, une embarcation haute de 1,5 m semblerait alors s'enfoncer dans l'eau. Elle disparaîtrait complètement après avoir parcouru une autre distance de 4,4 km. L'équation qui s'applique se trouve sous l'image ci-contre.

Par ailleurs, un objet haut de 3 m disparaîtrait complètement à environ 6 km de distance et un objet haut de 5 m disparaîtrait à 8 km (passé l'horizon à 4,4 km de distance). Bien sûr, il faut avoir une très bonne vision pour bien voir à de telles distances. Des jumelles ou un petit télescope pourraient se révéler utiles.

Des considérations astronomiques bien documentées démontrent que la Terre est sphérique. Par exemple, on ne voit pas les mêmes étoiles dans l'hémisphère Nord (étoile polaire) que dans l'hémisphère Sud (Sigma Octantis) – autour desquelles tournent les autres étoiles (à mesure que la Terre fait une rotation sur elle-même).

Aussi, comment expliquer la révolution des satellites de Jupiter autour de cet astre ? De plus, les mouvements de toutes les planètes (toutes rondes !) sont exactement prédits par leur révolution autour du Soleil, de même que les saisons sur Terre (compte tenu de son axe de rotation).

Les équations de Newton rendent compte précisément de la gravité terrestre, légèrement différente à plusieurs endroits sur Terre. Les théoriciens de la Terre plate ne peuvent l'expliquer sans s'embourber dans des contradictions physiques.

Complotisme

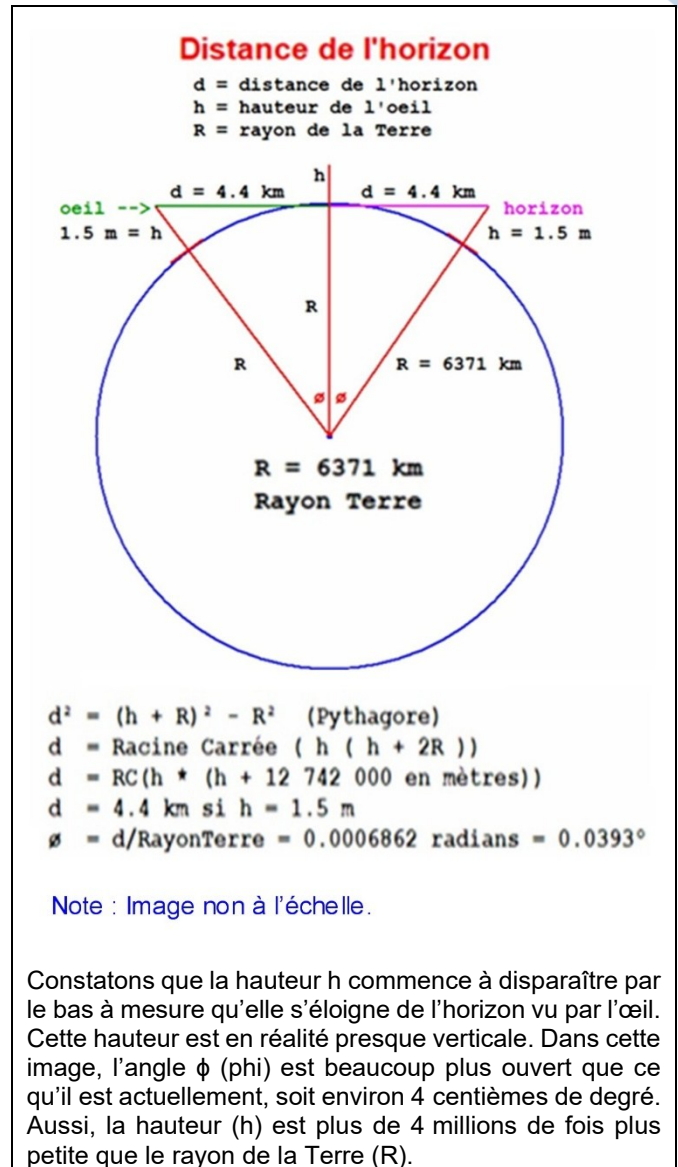
Les partisans d'une Terre plate soutiennent ne tenir pour vrai que ce qu'ils peuvent vérifier eux-mêmes. Ils voient une ligne d'horizon bien droite tout autour d'eux. Ils concluent à une Terre plate.

Pour eux, ceux qui prétendent que la Terre est ronde font partie d'un complot mondial. Presque tous les habitants (98 %) de tous les pays y participeraient (aveuglés par une publicité scientifique trompeuse).

Aucun humain n'aurait foulé le sol lunaire. Les images d'une Terre ronde vue de l'espace sont trafiquées. La station spatiale n'existe pas. Tout cela est filmé en studio.

Pourtant, ils utilisent bien souvent le système de navigation GPS pour guider leurs déplacements. Ce système fonctionne par satellites tournant autour d'une Terre ronde selon les équations des physiciens Newton et Einstein.

Les platistes ne sont pas à une contradiction près. Ne peuvent-ils pas vérifier par eux-mêmes que le Soleil ne se couche pas pendant des jours entiers au pôle Sud durant son été (autour du solstice du 21 décembre) et dans les pays nordiques durant leur été (21 juin) ? Ce phénomène est incompatible avec l'hypothèse d'une Terre plate.



Constatons que la hauteur h commence à disparaître par le bas à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon vu par l'œil. Cette hauteur est en réalité presque verticale. Dans cette image, l'angle ϕ (phi) est beaucoup plus ouvert que ce qu'il est actuellement, soit environ 4 centièmes de degré. Aussi, la hauteur (h) est plus de 4 millions de fois plus petite que le rayon de la Terre (R).

La réalité d'une Terre ronde est connue depuis plus de 2000 ans par de grands mathématiciens du passé (et la circonférence terrestre alors approximativement calculée). Cette idée a été reléguée aux oubliettes par, entre autres, l'Église catholique puisqu'elle contredisait certains passages de la Bible.

À la fin de la Renaissance, le physicien italien Galilée (1564-1642) en apporta des preuves incontournables. Elles furent progressivement acceptées au cours des siècles suivants, confirmées par des voyages de circumnavigation en voiliers sur les mers du globe.

L'idée fausse d'une Terre plate a été marginalisée depuis des siècles. Elle semble avoir repris une certaine popularité depuis une dizaine d'années – principalement aux États-Unis, en raison de l'influence des réseaux sociaux.

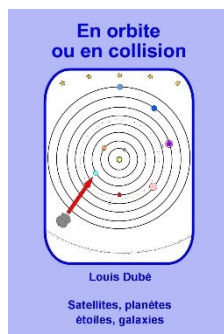
Suggestions de lecture

Ces livres vous sont suggérés en raison de leur importance pour l'avancement des connaissances ou la critique de certaines idéologies. Les résumés des livres en anglais ont été traduits.

Astronomie

De notre ancien président.

Louis Dubé, *En orbite ou en collision : satellites, planètes, étoiles, galaxies*, 2025 (disponible sur Amazon.ca).



Orbite ou collision : c'est le sort de tous les corps célestes. À moins qu'ils ne s'éloignent l'un de l'autre pour toujours. Si l'un tourne autour de l'autre, il suit une orbite satellitaire.

Le petit corps orbite autour du plus gros. La Lune tourne autour de la Terre. La Terre tourne autour du Soleil. Le Soleil tourne autour du centre de notre galaxie, la Voie lactée.

Cette galaxie évolue parmi de nombreuses galaxies, parfois en les contournant autour d'un centre de gravité commun, parfois en entrant en collision – de manière diffuse en raison des immenses distances qui séparent les étoiles.

À chacun de leurs pas, les humains entrent en collision avec la Terre. Quelques privilégiés sont en orbite autour d'elle dans la Station spatiale internationale. Certains ont même fait le tour de la Lune ou, dans le passé, s'y sont posés.

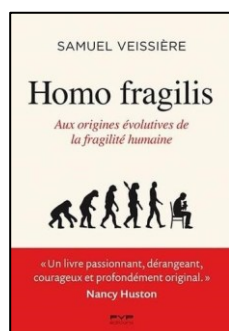
Des milliers de satellites artificiels tournent sans cesse autour d'une Terre sphérique, ou presque. Quelques-uns orbitent la Lune et d'autres planètes. Certains ont même quitté le système solaire.

Tous obéissent aux lois de la gravité. Ils orbitent à une vitesse qui ne tient compte que de la masse du corps autour duquel ils tournent. Un petit nombre d'équations régit les orbites satellitaires. Ces équations seront explicitées et démontrées par calcul tout au long de ces pages.

Psychologie

De l'un de nos conférenciers (septembre 2025)

Samuel Veissière, *Homo fragilis : aux origines évolutives de la fragilité humaine*, Éditions FYP, 2025.



Et si la fragilité, qui nous a permis de survivre, se retournait aujourd'hui contre nous ? Dans *Homo fragilis*, Samuel Veissière renverse notre compréhension de l'évolution humaine. Loin d'être une faiblesse, la vulnérabilité fut, selon lui, le moteur discret, mais décisif du succès de notre espèce. En investissant collectivement dans les enfants et les aînés – les plus fragiles d'entre nous – l'humanité a

appris à coopérer, à transmettre, et à tisser un riche patrimoine culturel et technique.

Mais aujourd'hui, ce ressort ancien semble s'être dérégulé. À l'ère de l'hyperconnexion et des réseaux sociaux, la souffrance devient un étendard identitaire, une monnaie d'échange sociale, un levier de pouvoir, et surtout, un marqueur de statut.

Pourquoi tant de jeunes, dans des sociétés pourtant sûres et abondantes, sombrent-ils dans l'anxiété ? Pourquoi la quête de reconnaissance se mue-t-elle en compétition victimaire ? Comment l'éthique du soin – si essentielle à la survie humaine – a-t-elle pu engendrer de nouvelles formes de censure, d'exclusion, et parfois même de violence ?

Professeur à l'Université du Québec à Montréal, Samuel Veissière est l'un des rares chercheurs à articuler les apports de l'anthropologie, de la psychologie cognitive et clinique. Il déploie ici une analyse rigoureuse et transversale, où se rencontrent anthropologie évolutive, histoire culturelle, psychologie sociale et psychiatrie contemporaine.

D'un regard aussi neuf qu'ancré dans l'observation humaine et la longue histoire des civilisations, il éclaire les grandes fractures de notre époque : culture du grief, explosion des récits identitaires, psychiatrisation du mal-être, radicalités à la hausse, et effondrement des repères communs.

Un essai magistral qui permet de comprendre pourquoi la fragilité est devenue le nerf d'une guerre culturelle qui ravage les fondements du sens et du vivre-ensemble – du sacré au politique, et du politique à l'intime. Dans la lignée des grandes fresques intellectuelles telles que *Sapiens* de Yuval Noah Harari ou *Effondrement* de Jared Diamond, aussi décapant que *Contre l'empathie* de Paul Bloom, et non moins salutaire que *Génération anxieuse* de Jonathan Haidt, ce livre stimulant propose un nouveau cadre pour relier les fragilités de notre temps aux ressorts anciens de la condition humaine, et réinventer une éthique du lien, du soin et de la responsabilité.

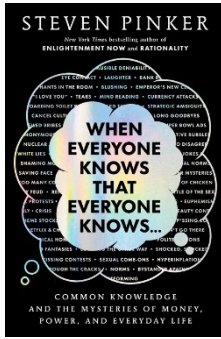
Voir aussi : Jean-Etienne Pauzat (11 oct. 2025), « *Homo fragilis* » : [quand la société érige la vulnérabilité en vertu](https://causeur.fr), *Causeur.fr*

En conférence :

- [Homo Fragilis 1: the evolutionary roots of victimhood culture](#)
- [Homo Fragilis 2: idioms of distress & the ergonomics of grievance culture](#)
- [Homo Fragilis 3: the mental health crisis and helicopter parenting](#)

Steven Pinker, *When Everyone Knows That Everyone Knows...: Common Knowledge and the Mysteries of Money, Power, and Everyday Life*, Scribner, 2025.

L'un des intellectuels les plus célèbres au monde nous livre ici un ouvrage brillant et perspicace qui explique comment nous réfléchissons aux pensées des autres sur les pensées des autres, à l'infini. Cela semble impossible, mais Steven



Pinker montre que nous le faisons tout le temps. Cette conscience, que nous percevons comme quelque chose de public ou « extérieur », s'appelle la connaissance commune, et elle a un impact considérable sur notre vie sociale, politique et économique.

La connaissance commune est nécessaire à la coordination, pour faire des choix arbitraires, mais complémentaires comme conduire à droite, utiliser des billets de banque

et se rallier derrière un leader ou un mouvement politique. Elle est également nécessaire à la coordination sociale : tout, depuis le rendez-vous à une heure et à un endroit précis jusqu'à l'utilisation d'une même langue, en passant par la formation de relations durables d'amitié, d'amour ou d'autorité. Les êtres humains ont un sixième sens pour la connaissance commune, et nous la créons à l'aide de signaux tels que le rire, les larmes, le fait de rougir, le contact visuel et le langage direct.

Mais les gens font aussi tout leur possible pour éviter la connaissance commune, afin de s'assurer que, même si tout le monde sait quelque chose, ils ne peuvent pas savoir que tout le monde sait qu'ils le savent. C'est ainsi que nous obtenons des rituels tels que l'hypocrisie bienveillante, les pots-de-vin et les menaces voilées, les insinuations sexuelles et le fait de faire semblant de ne pas voir l'éléphant dans la pièce.

Pinker montre comment la logique cachée du savoir commun peut donner un sens à de nombreuses énigmes de la vie : les bulles et les krachs financiers, les révolutions qui surgissent de nulle part, les postures et les faux-semblants de la diplomatie, l'éruption des foules qui humilient sur les réseaux sociaux et la culture académique du boycottage, la gêne d'un premier rendez-vous. Les artistes et les humoristes exploitent depuis longtemps les intrigues de la connaissance commune, et Pinker utilise généreusement leurs romans, blagues, dessins animés, films et dialogues de sitcoms pour mettre en lumière les tragédies et les comédies de la vie sociale. Ce faisant, il répond à des questions telles que :

- Pourquoi les gens stockent-ils du papier de toilette dès les premiers signes d'une situation d'urgence ?
- Pourquoi les publicités du Super Bowl comptent-elles autant de publicités pour les cryptomonnaies ?
- Pourquoi, lors des primaires présidentielles américaines, les citoyens choisissent-ils généralement le candidat qu'ils pensent être préféré par les autres plutôt que leur favori ?
- Pourquoi les autorités russes ont-elles arrêté un manifestant qui portait une pancarte vierge ?
- Pourquoi est-il si difficile pour des amoureux nerveux de se dire au revoir à la fin d'un appel téléphonique ?
- Pourquoi tout le monde s'accorde-t-il à dire que, si nous étions toujours complètement honnêtes, la vie serait insupportable ?

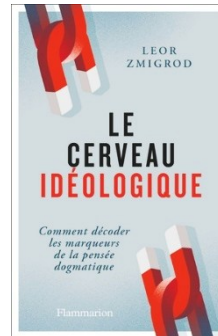
Toujours captivant dans son explication des paradoxes du comportement humain, *When Everyone Knows That Everyone Knows...* nous invite à comprendre les moyens que nous utilisons pour essayer de nous mettre à la place

des autres et les harmonies, les hypocrisies et les scandales qui en résultent.

Voir aussi : Pamela B. Paresky (20 août 2025), [Steven Pinker Knows When No One Knows That Everyone Knows](#), *Psychology Today*.

Neuropolitique

Leor Zmigrod, *Le cerveau idéologique : comment décoder les marqueurs de la pensée dogmatique*, Flammarion, 2025.



Chaque jour, notre cerveau doit relever des défis : établir des certitudes dans des environnements de plus en plus complexes, communiquer avec autrui malgré des univers mentaux atomisés et une forte propension à l'isolement. Les idéologies offrent souvent un raccourci commode pour satisfaire ces deux besoins essentiels. Les scripts mentaux qu'elles procurent nourrissent le sentiment d'une identité partagée. Mais ces

idéologies paralysent nos pensées, détruisent la plasticité, les possibilités créatrices de notre cerveau, et nous rendent moins adaptables et moins sensibles à autrui. Parfois, elles font même de certains d'entre nous des personnalités dogmatiques.

À l'aide d'entretiens et de tests neuropsychologiques élaborés pour ce livre, Leor Zmigrod explore les facteurs biologiques qui favorisent la rigidité mentale. Y a-t-il des prédispositions génétiques au dogmatisme ? Un cerveau de droite et un cerveau de gauche ? Quel impact les préjugés ont-ils sur nos prises de décision ?

Dans ce livre traduit en quinze langues, Leor Zmigrod pose les jalons d'une nouvelle discipline, la neuropolitique, qui nous invite à identifier, à comprendre et à corriger nos modes de pensée rigides. Dans un monde plus polarisé que jamais, *Le Cerveau idéologique* est un véritable manuel scientifique de résistance à l'endoctrinement et aux extrémismes.

En voici [un extrait](#) :

« Lorsque mes collègues et moi avons invité des milliers de personnes à passer des tests de flexibilité mentale pareils à celui-ci, appelé le Wisconsin Card Sorting Test ("test d'assortiment de cartes du Wisconsin"), nous avons observé que les personnes qui montraient la plus grande capacité d'adaptation à cet exercice neuropsychologique étaient aussi celles qui, dans le domaine idéologique, étaient les plus ouvertes à la différence et à la diversité. Les individus qui ont l'esprit le plus souple sont aussi ceux qui reconnaissent que la sphère intellectuelle peut être séparée de la sphère personnelle. Ils ne détestent pas viscéralement leurs interlocuteurs ; ils peuvent détester leurs opinions sans projeter cette détestation sur les individus qui les expriment. À l'inverse, les personnes cognitivement les plus rigides, celles qui ont du mal à changer lorsque les règles changent, sont aussi celles qui tendent à avoir les attitudes les plus dogmatiques. Elles abhorrent le désaccord et ne sont pas prêtes à changer d'idée ou d'opinion, même quand des preuves crédibles du contraire leur sont présentées.

La rigidité cognitive se traduit donc par une rigidité idéologique.»

Voir aussi : Leor Zmigrod, conférence présentée à la Summer Science Exhibition 2025 de la Royal Society, [Lates : Inside the ideological brain](#), 1^{er} juillet 2025.

Sociologie

Gérald Bronner, *À l'assaut du réel : vers la post-réalité ?* PUF, 2025.



Après les attaques contre la vérité par la diffusion massive de fausses informations, une étape nouvelle est en train d'être franchie : ce sont les contours de la réalité et finalement la réalité elle-même qui sont assaillis. C'est là le stade ultime de la fracture de notre monde commun. Dans cet essai incisif, Gérald Bronner analyse les dérèglements de la société contemporaine comme le produit d'une dynamique sociale inédite : un monde où les désirs, libérés de toute régulation, façonnent notre rapport

au réel. Cette histoire tire ses racines d'un invariant de l'espèce humaine qui fait de nous des singes magiciens. Elle se déploie aujourd'hui avec une force inédite, exaltée par de nouveaux courants idéologiques et technologiques. Jusqu'où cela nous mènera-t-il ? Pour répondre à cette question, le livre nous entraîne à la rencontre de mondes sociaux étonnants et de communautés extraordinaires. Quelles que soient leurs différences, ils ont en commun de vouloir contourner, corrompre, ou encore hybrider le réel. L'auteur nous invite à une réflexion essentielle sur l'avenir de notre rapport au réel. Sommes-nous encore capables de préserver un socle commun de réalité ou sommes-nous condamnés à une ère où chacun forgera son propre monde ?

Voir aussi : Roger-Pol Droit (29 août 2025), « [À l'assaut du réel](#) », de [Gérald Bronner : la chronique « essai » de Roger-Pol Droit](#), *Le Monde* ; et Thomas Legrand (28 août 2025), [Plier le réel à ses désirs, une obsession dangereuse](#), *Libération*.

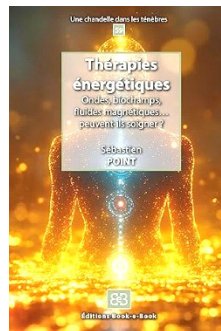
Éditions Book-e-Book

L'**Afis** (Association française pour l'information scientifique) est depuis six ans propriétaire de la maison d'édition **Book-e-Book** fondée par Henri Broch en 2002. Les livres publiés par cet éditeur portent tous sur des sujets chers à la zététique (scepticisme scientifique) et touchant la pseudoscience et les croyances irrationnelles. En voici quelques-uns.

De l'un de nos conférenciers (décembre 2025)

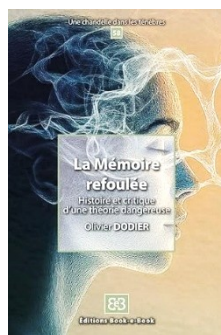
Sébastien Point, *Thérapies énergétiques : ondes, biochamps, fluides magnétiques... peuvent-ils soigner ?* Book-e-Book, 2025.

Sébastien Point nous plonge au cœur des thérapies énergétiques : un monde où l'on pense soigner avec des ondes, des biochamps, des énergies subtiles... Ces pratiques connaissent un essor considérable et le Web



regorge de sites faisant leur promotion. L'auteur explore avec rigueur les ressorts de ces thérapies alternatives : soins énergétiques, médecine quantique, géobiologie, lithothérapie, biomagnétisme... et passe les arguments de leurs praticiens (magnétiseurs, géobiologues, énergéticiens, etc.) au crible des connaissances scientifiques. En effet, certains de ces « soignants » se présentent comme les pionniers d'une nouvelle physique ou médecine, et cherchent à s'imposer comme des acteurs légitimes de la santé, bien au-delà de leurs capacités. Un ouvrage salutaire et sans concession, qui alerte sur le danger d'un glissement progressif hors du réel. **Voir aussi :** Jean-Paul Oury (1^{er} oct. 2025), [Thérapies énergétiques : pourquoi se détourner de la science ?](#) *European Scientist*.

Olivier Dodier, *La mémoire refoulée : histoire et critique d'une théorie dangereuse*, Book-e-Book, 2025.



Est-il possible de retrouver des souvenirs oubliés depuis longtemps ? Ces souvenirs sont-ils fiables ? Est-il concevable de se rappeler sincèrement des événements qui n'ont jamais eu lieu ? En 1901, Sigmund Freud proposait le concept de refoulement : des souvenirs de traumatismes infantiles insupportables seraient expulsés de la conscience, avant de revenir sous la forme de souvenirs retrouvés.

Cependant, cette notion et sa variante moderne, l'amnésie dissociative, posent de nombreux problèmes pratiques ou logiques et s'appuient sur des bases scientifiques fragiles. Or, les retombées peuvent être dramatiques : faux souvenirs induits en thérapie, fausses accusations, familles détruites... En retraçant l'histoire du concept de refoulement, et en l'analysant à la lumière des théories scientifiques actuelles, ce livre explore aussi les conséquences, notamment au travers de l'analyse d'une affaire judiciaire française. C'est une plongée au cœur d'un des sujets les plus intimes et les plus importants de notre identité : notre mémoire.

Olivier Dodier est docteur en psychologie, maître de conférences en psychologie cognitive à l'université de Nîmes, membre du laboratoire « Activités physiques et processus psychologiques : recherche sur les vulnérabilités » et concentre son enseignement sur la psychologie cognitive et les méthodes de recherche scientifique. Ses travaux se focalisent sur l'étude de la mémoire appliquée aux contextes judiciaires et cliniques. Il a publié ses travaux scientifiques dans plusieurs revues internationales majeures de la psychologie cognitive et de la psychologie clinique.

Florian Dupas et Frédéric Tomas, *Êtes-vous capable de me lire ? Un regard sceptique sur le « langage du corps »*, Book-e-Book, 2023.



Avez-vous déjà entendu parler du « langage du corps » ? La communication non verbale est un champ d'études reconnu, au croisement de la psychologie, des sciences comportementales, de la médecine... Mais peut-on vraiment savoir ce qu'un individu a dans la tête juste en l'analysant du regard ? Des experts l'affirment : il paraît que nos attitudes corporelles révèlent qui nous sommes vraiment, ce que nous

nous n'avons même pas conscience... Alors Florian Dupas et Frédéric Tomas s'interrogent : « Pouvons-nous nous fier aux discours de ces «décodeurs» ? Existe-t-il vraiment des signes physiques universels permettant d'établir avec certitude que l'on nous ment par exemple ? ».

Les deux auteurs ont décidé d'éprouver la validité de ces assertions en quatre étapes : qu'est-ce que l'analyse non verbale ? Quels sont les modèles théoriques invoqués par les décodeurs ? Quelles sont les preuves sur lesquelles ils semblent s'appuyer ? Et quel est l'état des connaissances actuellement validées par la science ? Un ouvrage critique comme Book-e-Book les aime, car Florian Dupas et Frédéric Tomas s'appuient toujours sur des études et des recherches pour justifier leur point de vue. Un livre écrit avec méthode, structuré et éclairant.

Jérôme Quirant, *11 septembre et théories du complot : le conspirationnisme à l'épreuve de la science*, Book-e-Book, 2010.

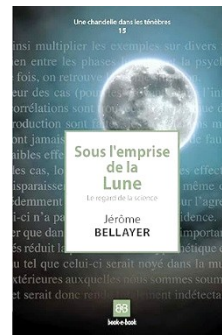


« Les attentats du 11 septembre 2001 ne pouvaient occasionner les dégâts observés... les tours jumelles du World Trade Center à New York ne devaient pas s'effondrer suite aux seuls crashes des deux premiers avions et des incendies consécutifs... le troisième avion (vol 77) n'a pas pu s'écraser avec si peu de conséquences sur le Pentagone... le quatrième aéronef (vol 93) s'est volatilisé... ». Voilà ce que prônent les théories du complot

qui ont connu un large développement ces dernières années. Pourtant, les scientifiques ont rendu leurs

conclusions, argumenté et expliqué les raisons des effondrements des tours et de la « forme » prise par le crash sur le Pentagone. À côté de cela, des personnes – non-spécialistes de la question – ont avancé leurs propres thèses, remettant en cause les explications qui ont fait consensus au sein de la communauté du génie civil. Cet ouvrage se propose – sans s'encombrer de considérations géopolitiques ! – de faire le tri entre ce qui relève de la science et ce qui n'en relève pas. Vu le niveau des arguments, il est en effet assez évident que les personnes porteuses de ces thèses sont plus mues par des convictions politiques que par une quelconque démarche scientifique. Le pire est qu'elles voudraient imposer à tous leur point de vue biaisé et sans aucun fondement méthodologique. Heureusement, nous ne sommes plus du temps de l'Inquisition et chacun doit pouvoir se forger sa propre idée, de façon objective, sans d'ailleurs avoir besoin d'aller chercher de grandes théories. Les démonstrations proposées par les conspirationnistes ou théoriciens du complot sont tellement faibles sur le plan scientifique qu'un minimum d'esprit critique devrait suffire pour s'en affranchir. Cet ouvrage le démontre parfaitement et permet ainsi au lecteur de se faire une opinion éclairée.

Jérôme Bellayer, *Sous l'emprise de la Lune : le regard de la science*, Book-e-Book, 2011.



De nombreux « pouvoirs » ont, depuis des temps très reculés, été attribués à la Lune. Leur domaine d'influence s'étendrait des êtres humains aux végétaux en passant par les animaux.

Réalité ou illusion ?... On est en droit de se poser la question. En effet, souvent le fruit d'observations superficielles, de croyances personnelles ou de « on-dit », la preuve de leur efficacité est, en réalité, toujours restée très floue.

Pour sortir des impressions et des « à-peu-près », la Zététique préconise l'utilisation d'une approche scientifique dans la recherche de la preuve.

C'est cette démarche que le présent ouvrage se propose d'appliquer aux mystérieux « pouvoirs lunaires » en répertoriant et explicitant les nombreux travaux menés sur le sujet. Cela nous permettra, parallèlement, de constater que, contrairement à une idée très répandue, la « science officielle » ne délaisse pas ces thèmes. C'est donc au travers des diverses études scientifiques menées dans le monde que ce livre nous fait découvrir la portée réelle des influences lunaires.



Adhésion à l'association et abonnement à la revue

Identification

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Adresse électronique : _____

Adhésion à l'association des Sceptiques du Québec :

☐ 1 an : 45 \$ ☐ 2 ans : 85 \$ ☐ 3 ans : 125 \$ ☐ À vie : 450 \$ ☐ Éternel : 700 \$ _____

Notes : L'adhésion comme membre « Éternel » donne droit à un reçu de 250 \$ pour don.

L'adhésion à l'association comme membre inclut l'abonnement à la revue en format électronique (PDF).

Abonnement à la revue *Le Québec sceptique*

(cochez la pastille correspondant à l'abonnement désiré)

	Version imprimée	Version imprimée (hors Canada)*	Version électronique (PDF)
3 numéros	☐ 35 \$	☐ 80 \$	☐ 20 \$
6 numéros	☐ 65 \$	☐ 155 \$	☐ 40 \$
9 numéros	☐ 90 \$	☐ 225 \$	☐ 60 \$

*Note : Pour les **résidents hors Canada** : un montant de 15 \$ par revue a été ajouté pour couvrir les frais additionnels d'envoi international.

Commande d'anciens numéros de la revue

Exemplaires souhaités (n^{os} 1 à 117) N^{os} : _____

(par exemplaire, au Canada : 20 \$ pour la version imprimée) _____

Don aux Sceptiques du Québec

Note : Un reçu pour fins d'impôt sera remis pour tout don de plus de 20 \$

Total (adhésion, abonnement, anciens numéros et dons) _____

Païement :

- Par Internet, avec carte de crédit, à <https://sceptiques.qc.ca/boutique.php>
(compte PayPal non nécessaire)
- Par la poste, par chèque à l'ordre des **Sceptiques du Québec**, à :

Sceptiques du Québec
5048, rue Woodland
Pierrefonds (Québec) H8Z 2A2

Pour tout renseignement, vous pouvez aussi communiquer avec nous par courriel à info@sceptiques.qc.ca.
Merci beaucoup pour votre intérêt envers notre association et notre revue.

Conseil d'administration des Sceptiques du Québec

Président

Michel Belley

Vice-président

Romain Gagnon

Trésorier

Louis Dubé

Secrétaire

Francis Laurin

Administrateurs

Philippe Thiriart, conseiller sénior

Diane Brouard

Porte-parole

Michel Belley

Romain Gagnon

Comité des réunions publiques

Michel Belley (responsable)

Michel Belley (animateur)

Documentation

Yves Lacroix (archiviste)

Registre des membres

Sylvie Bélanger

Site Internet

Francis Laurin - webmestre

Réponse aux courriels - Michel Belley

Consultants

Cyrille Barrette, Biologiste, Université Laval

François Chapleau, Biologiste

Pierre Cloutier, Technicien audio

Louis Dubé, Ingénieur

Denis Labelle, Mathématicien, UQÀM

Claude Lafleur, Journaliste scientifique

Laurent Lafleur, Artiste peintre

Serge Larivée, Psychoéducateur, Université de Montréal

Georges-André Tessier, Psychologue retraité

Michel Toulouse, Ingénieur

Articles, commentaires et discussions

La lecture du *Québec sceptique* suscite en vous
des commentaires ou des critiques ?

Vous avez une opinion à partager sur le
scepticisme, les croyances ou les
pseudosciences ?

Rédigez un article ou une lettre de lecteur
et communiquez avec nous à

info@sceptiques.qc.ca

Dates de tombée pour la remise des textes :
15 janvier, 15 mai, 15 septembre.

Les soirées-conférences sceptiques

Habituellement le 13 de chaque mois

Vivement prescrites pour améliorer votre esprit critique !

Conférences de 2025-2026

Notre programme de vidéoconférences peut être consulté à : sceptiques.qc.ca

11 novembre : Sébastien Lévesque — Humains génétiquement modifiés

12 décembre : Sébastien Point — La vie rêvée des ondes : thérapies énergétiques et autres chimères pseudo-scientifiques au crible de la science

13 Janvier 2026 : Caroline Sirois — Mieux vieillir avec ses médicaments

Vidéoconférences

Plusieurs de nos conférences ont été enregistrées et sont maintenant accessibles sur notre site Web à : sceptiques.qc.ca

Mai 2025 : Romain Gagnon — Mythes en nutrition : ce qu'on vous fait avaler

Février 2025 : Antony Bertrand-Grenier — Les biais cognitifs et les techniques de persuasion

Janvier 2025 : Bruno Dubuc — Notre cerveau à tous les niveaux : du Big Bang à la conscience sociale

Décembre 2024 : Natacha Condo — Dérives sectaires et endoctrinement

Octobre 2024 : Daniel Chabot — L'opium du peuple et l'acteur dévoué : de l'addiction aux croyances jusqu'au sacrifice de sa vie

Septembre 2024 : Nicolas Le Dévédec — Regards socio-historiques sur le transhumanisme et les perspectives long-termistes

Voir aussi :

Prix Sceptique 2024 : François Chapleau, biologiste

<https://sceptiques.qc.ca/generalView.php?ID=11>

La section « **Blogues sceptiques** » vous donne accès à une grande variété d'enregistrements sur des sujets liés au scepticisme et aux sciences : sceptiques.qc.ca



Numéro précédent :
« Laïcité et religions »



Les Sceptiques du Québec
5048, rue Woodland
Pierrefonds (Québec)
H8Z 2A2 Canada

Site Web : sceptiques.qc.ca
Facebook : Les Sceptiques du Québec
Courriel : info@sceptiques.qc.ca